





RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME CINQUIEME.

Tous les exemplaires seront signés de l'Editeur.

Foucault

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET AUGMENTÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE BEAUMARCHAIS,
COLLIN D'HARLEVILLE, LEGOUVÉ, DUCIS, LE FEVRE ET DESFORGES, ETC.

TOME DOUZIEME.





PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 37.
1817.



L'HOMME SINGULIER,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la premiere fois, le 5 novembre 1764.

La Notice sur Destouches est placée au commencement du tome 11 de ce Récueil; elle précede *le Philosophe marié.*

AVERTISSEMENT.

Cette piece a été lue aux comédiens, qui l'ont reçue avec applaudissement; les rôles ont été copiés et distribués. J'ai fait faire une répétition; la seconde étoit indiquée pour le lendemain, et huit ou dix jours après la piece eût été représentée : mais un obstacle que je ne prévoyois pas a suspendu les autres répétitions, et la longue maladie d'une célebre actrice nous a obligés de remettre la partie à l'année suivante. Dans cet intervalle de temps j'ai changé de résolution, et j'ai pris le parti de ne faire paroître ma comédie que dans le recueil de mes ouvrages, dont on préparoit une nouvelle édition. Je ne sais si c'est pour moi un avantage ou non qu'elle n'ait point été représentée*; quoi qu'il en soit, j'ai eu de bonnes raisons pour me restreindre à ne la donner qu'imprimée. Ce n'est pas que je n'aie pour cette piece une certaine prédilection, et que je ne me flatte qu'on y trouvera non seulement ce comique élevé et cette morale mâle et vive qui ont fait recevoir mes autres pieces avec tant d'indulgence, mais de plus un caractere assez neuf sur le théâtre, et très fertile en

---

* L'auteur n'a point vu la représentation de sa piece, étant mort le 5 juillet 1754.

1.

instructions : car il ne faut pas s'imaginer que l'Homme singulier soit une nouvelle espece de Misanthrope; rien n'est plus différent. Son tic, à la vérité, est de haïr les modes et les mœurs du temps; mais ce tic ne le rend point l'ennemi des hommes; et il vous le prouve d'abord dans la quatrieme scene du premier acte, où il s'explique très clairement sur ce sujet :

On me traite par-tout d'étrange personnage;
Mais, quoique singulier, je ne suis point sauvage.
Les hommes la plupart me semblent odieux;
Leur commerce, à mon sens, est très pernicieux,
. . . .
Quoiqu'à mes sentimens en tout ils soient contraires,
Je ne puis les haïr : ils sont toujours mes freres.

Ses actions dans le cours de la piece sont conformes à ses discours, et on ne peut pas voir un caractere plus humain; au lieu que le Misanthrope dit tout net :

L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

Mais tel devoit être le héros de Moliere; et ce grand homme l'a développé avec tout l'art et le génie dont il étoit capable.

Le mien, qui en differe extrêmement, est doux, tendre, et compatissant; il regarde les hommes en pitié, sans se fâcher contre eux, et n'a point d'autre défaut que la singularité, qui rend ses pensées, ses actions, ses projets ridicules, quoique la raison et la

vertu en soient le fondement. J'ai prétendu prouver par ce caractere, dont j'ai long-temps étudié l'original, que la singularité est un vice de l'esprit qui gâte les motifs et les sentimens les plus louables; que le meilleur parti que puisse prendre un homme sage, c'est de ne point heurter de front les mœurs et les modes de son temps, et de se borner à gémir de la corruption et des ridicules sans renoncer au commerce de ses contemporains; et que tout ce qui est outré, même la vertu et la raison, paroît plutôt un travers qu'un sujet d'admiration. J'aurois bien des réflexions à ajouter sur le sujet de cette piece; mais si elle a le bonheur de plaire à mes lecteurs, ils les feront d'eux-mêmes; et j'aime mieux les attendre que de les prévenir.

ACTEURS.

LE COMTE DE SANSPAIR.

LE MARQUIS D'ARBOIS.

LA COMTESSE, jeune veuve, fille du marquis d'Arbois.

LE COMTE D'ARBOIS, fils du Marquis.

JULIE, sœur de Sanspair.

LE BARON DE LA GAROUFFIERE, cousin de Sanspair.

LISETTE, femme de chambre de Julie.

GORJU, maître-d'hôtel de Sanspair.

PASQUIN, valet-de-chambre du comte d'Arbois.

LA FLEUR, laquais de Sanspair.

La scene est à Paris, chez le comte de Sanspair.



L'HOMME SINGULIER.

Perin del. *Gault de St Germain direx.*

Oui, Madame, à vos pieds ma raison s'humilie ;
Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.

Acte V Sc. IX.

[illegible] SINGULIER

[illegible]

[illegible]

O[illegible]

[illegible] trop tendre

A la plu[illegible] vendre

A la fin [illegible] en est trop [illegible] penchant

[illegible] que je devienne [illegible]ble, [illegible],

[illegible], hautain, querelleur [illegible]

Cachon[illegible] naturel sous une [illegible]

L'HOMME SINGULIER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

SANSPAIR, *en robe de chambre.*

Hola! quelqu'un! Comment! Je vois naître l'aurore,
Et pas un de mes gens ne se réveille encore!
Laquais! Monsieur Gorju! Personne ne répond!
Tout dort, et moi je veille! Un silence profond
Regne dans ma maison à quatre heures sonnées!
Est-ce ainsi qu'à dormir on perd les matinées?
Monsieur Gorju! Laquais! J'ai beau faire fracas,
On ne s'éveille point, et l'on fait peu de cas
D'un maître dont le cœur, trop facile et trop tendre,
A la plus foible excuse est tout prêt à se rendre.
A la fin, c'en est trop; et contre mon penchant
Il faut que je devienne inflexible, méchant,
Dur, hautain, querelleur. Oui, changeons de maniere;
Cachons mon naturel sous une morgue fiere;

C'est l'unique moyen de se faire obéir.
On se rend respectable en se faisant haïr;
Au lieu que la bonté, quand elle est excessive,
Rend l'ame des valets paresseuse et rétive.
Malheur donc au premier qui tombe sous ma main!
Jamais il n'éprouva maître plus inhumain.
Enfin voici Gorju. Commençons.

SCENE II.

SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR, *vivement.*

A quelle heure
Vous levez-vous donc?

GORJU, *d'un air riant.*

Moi?

SANSPAIR, *gravement.*

Vous.

GORJU, *d'un ton familier.*

Monsieur, que je meure
Si j'ai pris tout au plus deux heures de sommeil.
Hier au soir pour minuit j'ai monté mon réveil,
Mais plus d'une heure avant il a fait son vacarme.

SANSPAIR.

Tant mieux.

GORJU.

Tant pis, plutôt.

SANSPAIR.

Ah! ce ton-là me charme;

Il vous sied bien vraiment lorsque vous avez tort !

GORJU, *en souriant.*

Je crois que vous grondez?

SANSPAIR.

Oui, je gronde et bien fort.

GORJU.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

SANSPAIR, *fièrement.*

Ce n'est pas votre affaire.

GORJU.

On veille jour et nuit pour tâcher de vous plaire;
Je tourmente vos gens, je les tiens toujours prêts;
Tous vos ordres ici sont comme des arrêts
Dont on n'appelle point, et qu'on suit à la lettre,
Tout singuliers qu'ils sont, sans jamais se permettre
De les interpréter, ni tarder un instant;
Et, malgré tous nos soins, vous êtes mécontent?

SANSPAIR.

Très mécontent.

GORJU.

Monsieur, souffrez que je vous dise...

SANSPAIR, *d'un ton absolu.*

Taisez-vous.

GORJU.

J'obéis. Mais quelle est ma surprise!

(*à part.*)

Comment un si bon maître a-t-il changé d'humeur?
Qu'est devenue, ô Ciel! sa bonté, sa douceur?

SANSPAIR, *durement.*

Que dites-vous?

GORJU.

Je dis... Je me parle à moi-même.

SANSPAIR.

De quoi vous parlez-vous?

GORJU.

De ma surprise extrême.

SANSPAIR.

Mais qui peut la causer?

GORJU, *attendri.*

Le ton que vous prenez;
Il me perce le cœur. Je m'en vais.

SANSPAIR, *d'un ton doux.*

Revenez.
Quoi! vous n'avez pas tort?

GORJU.

Non, monsieur, je vous jure.

SANSPAIR.

Vous verrez que c'est moi.

GORJU.

Suivant ma conjecture
Si vous avez raison, j'ai tort certainement;
Mais si je n'ai pas tort... Il faut qu'en ce moment
Quelque souci secret vous trouble et vous alarme:
Car, quand vous vous fâchez, un seul mot vous désarme;
La moindre excuse est bonne. Aujourd'hui vous grondez
Sans vouloir écouter.

SANSPAIR.

Et vous, vous me frondez
Parce que je suis las d'appeler tout mon monde,

Sans que personne vienne, ou tout au moins réponde.

GORJU.

Je vous jure d'honneur qu'on n'a point entendu.

SANSPAIR.

D'honneur?

GORJU.

Oui.

SANSPAIR.

Je vous crois, et me voilà rendu.

(lui tendant la main.)

Touchez là, mon ami.

GORJU.

De bon cœur. Mon cher maître,
Vous avez du chagrin. Qu'est-ce que ce peut être?

SANSPAIR, *poussant un profond soupir.*

Ah!

GORJU.

Parlez.

SANSPAIR.

Eh bien donc! voyez-en le sujet.

GORJU.

Quel est-il?

SANSPAIR.

Le voici.

GORJU.

Comment? c'est un portrait!
La peinture en est fine, et ce qui l'environne
En releve le prix. O l'aimable personne!
O les beaux diamans! Seriez-vous amoureux?

SANSPAIR.

Hélas! oui, je le suis; et j'en suis bien honteux.

GORJU.

Et pourquoi?

SANSPAIR.

Me sied-il d'avoir cette foiblesse?
Moi, je pourrois livrer mon cœur à la tendresse!
Moi, pousser des soupirs!

GORJU.

Seriez-vous le premier?
Et voulez-vous en tout être homme singulier?
Vous l'êtes à l'excès, si j'ose vous le dire.
Mais le cœur sur l'esprit prend quelquefois l'empire:
Il faut que tôt ou tard l'esprit suive la loi;
Et vous avez un cœur tout aussi bien que moi.

SANSPAIR.

Oui; mais le croyez-vous foible comme le vôtre?

GORJU.

Pourquoi non? Votre cœur n'est différent d'un autre
Qu'en ce que votre esprit, par singularité,
L'a tenu jusqu'ici dans la captivité.
Vous avez l'esprit fort; mais, malgré son courage,
Le cœur veut à son tour le mettre en esclavage:
En dépit de l'esprit vous le sentez vainqueur;
Et c'est ce revers-là qui vous aigrit l'humeur.
N'est-il pas vrai, mon maître? A coup sûr, je devine?

SANSPAIR.

Oui; ce fatal portrait a causé ma ruine.

GORJU.

Eh bien! donnez-le-moi: je vous le cacherai.

SANSPAIR.

Non : je veux le garder autant que je pourrai;
Il y va de ma vie.

GORJU.

Ah! monsieur!

SANSPAIR.

J'en enrage;
Et voilà du hasard le dangereux ouvrage.
Faut-il qu'une peinture ait pour moi tant d'attrait?
Dans un jardin public j'ai trouvé ce portrait.
Dès que je l'ai trouvé je cherche à qui le rendre,
Comme si j'eusse craint de me laisser surprendre.
Sage pressentiment! Exprès ou par hasard,
Un laquais me suivoit. Il étoit un peu tard;
La promenade même avoit l'air solitaire,
Et sembloit inviter à l'amoureux mystere :
Mais je n'y pensois pas; je songeois seulement
A rendre ce portrait dès le même moment.
J'appelle le laquais qui m'observoit sans cesse;
Il vient : « Mon cher, lui dis-je, est-ce votre maîtresse
« Qui marche devant nous, et se promene ici?
« N'a-t-elle point perdu le portrait que voici?
« Non, monsieur, répond-il. J'ai vu passer deux femmes;
« Peut-être est-ce celui de l'une de ces dames :
« Je crois l'y reconnoître, à ne vous point mentir;
« Mais elle est déja loin. Je m'en vais l'avertir,
« Si je puis la rejoindre. » A ces mots il s'éloigne.
Moi, dans le même endroit j'attends qu'il me rejoigne:
Je ne le revois plus.

GORJU.

Le trait est singulier.

SANSPAIR.

J'emporte le portrait, et je fais publier
Qu'il est entre mes mains tombé par aventure;
Que six gros diamans entourent la figure;
Et que je suis tout prêt de rendre ce portrait
A celle que mes yeux y verront trait pour trait.
Personne jusqu'ici ne vient et ne réclame
Ce bijou précieux, doux fléau de mon ame,
Que j'ai, pour mon malheur, trop souvent admiré,
Et qui pour m'enchaîner semble avoir conspiré.

GORJU.

A vous dire le vrai votre sort est bizarre.
Un portrait inconnu de votre cœur s'empare,
De ce cœur qui résiste aux plus rares beautés!
C'est là mettre le comble aux singularités.
Rien n'est plus convenable à votre caractere.

SANSPAIR.

Il n'est pour me guérir qu'un moyen salutaire.

GORJU.

En quoi consiste-t-il?

SANSPAIR.

A voir l'original
Des traits représentés dans ce portrait fatal.
D'un aveugle penchant je me rendrois le maître
Si j'en voyois l'objet, s'il se faisoit connoître;
Bientôt son caractere, offensant ma raison,
Deviendroit pour mon cœur un sûr contre-poison:
Car, bien loin de trouver une femme parfaite,

Je verrois une folle, une franche coquette.

GORJU.

Vous en jugez, monsieur, bien témérairement.

SANSPAIR.

Les femmes aujourd'hui sont-elles autrement?
Dites-moi : trouverois-je une femme prudente,
Sage, spirituelle, éclairée, amusante,
Et qui sût à propos ou se taire ou parler,
Qui me convînt enfin?

GORJU.

A ne vous rien céler,
Vous trouverez par-tout d'agréables parleuses;
Mais si vous en cherchez qui soient silencieuses,
A moins que ce ne soit par quinte ou par humeur,
Vous chercherez long-temps, monsieur, sur mon honneur.
Et de plus vous voulez une femme savante!
Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût ignorante?

SANSPAIR.

Mon ami, l'ignorante ignore son devoir,
Et peut s'en écarter sans s'en apercevoir :
La savante, au contraire, en connoît l'étendue;
Sa science est pour elle une garde assidue;
Son esprit, s'élevant aux sublimes objets,
S'occupe tout entier des plus graves sujets;
Et, loin qu'aux séducteurs il soit prompt à se rendre,
Jusqu'aux plaisirs permis il a peine à descendre.

GORJU.

Et j'ai ouï dire, moi, par des gens bien sensés...

SANSPAIR.

Par des sots, mon ami. Je pense, et vous pensez;

Mais dans mes sentimens je differe des vôtres.

GORJU.

Oh! je le sais, monsieur.

SANSPAIR.

Vous pensez d'après d'autres,
Et moi d'après moi seul.

GORJU.

Oh! rien n'est plus certain.

SANSPAIR.

On vient. Qui peut venir me parler si matin?

GORJU.

C'est le nouveau laquais.

SCENE III.

LA FLEUR, SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR.

Que venez-vous me dire,
Monsieur La Fleur?

LA FLEUR, *riant.*

Monsieur...

SANSPAIR.

Qu'avez-vous donc à rire?

LA FLEUR, *riant encore plus fort.*

Excusez. Je ne puis m'en empêcher.

SANSPAIR.

Pourquoi?

LA FLEUR, *riant encore.*

Vous m'appelez monsieur.

SANSPAIR, *sérieusement.*

Oui, monsieur.

LA FLEUR.

Par ma foi,
Je ne croyois pas l'être.

SANSPAIR.

Et cependant vous l'êtes.

LA FLEUR.

Moi? Je suis confondu des façons que vous faites
Avec un pauvre diable...

SANSPAIR.

Allez, j'ai mes raisons,
Mon cher enfant. Cessez de prendre pour façons
Ce que l'humanité prescrit à l'homme sage,
Et ce qui devroit être en tous lieux en usage.
Vous êtes en service; et moi, par mon bon cœur,
Je veux vous faire ici supporter ce malheur.
Une fois pour toujours que cela vous suffise.

LA FLEUR.

Tout ceci me surprend, et...

SANSPAIR.

Treve de surprise,
Et venons, s'il vous plaît, à ce dont il s'agit.

(*à Gorju.*)

Que voulez-vous, monsieur? Il est tout interdit.

GORJU.

On le seroit à moins.

LA FLEUR.

Un monsieur vous demande :
Ordonnez-vous qu'il entre, ou faut-il qu'il attende?

SANSPAIR.

Apprenez, mon ami, qu'on n'attend point chez moi :
Je parle sur-le-champ, et m'en fais une loi.

LA FLEUR.

Comme il est si matin...

SANSPAIR.

Toute heure est convenable.
(*à Gorju.*)
Dès que je serai seul je veux me mettre à table.

GORJU.

C'est assez. A l'instant le dîner sera prêt.

SANSPAIR, *lui faisant la révérence.*

Vous m'obligerez fort. Hâtez-vous, s'il vous plaît.

SCENE IV.

LE MARQUIS, SANSPAIR.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Puis-je entrer?

SANSPAIR.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je m'y prends de bonne heure
Pour vous importuner; mais, comme ma demeure
Est près d'ici, je sais que dès le grand matin
On peut venir vous voir.

SANSPAIR.

Vous êtes mon voisin?

LE MARQUIS.

Si voisin que ma chambre est vis-à-vis la vôtre,

Et que nous pourrions bien nous parler l'un à l'autre
Sans sortir de chez nous, et sans parler bien haut :
Je devrois en avoir profité bien plutôt;
Mais, comme l'on m'a dit qu'au milieu de la ville
Vous aimiez à vous voir solitaire et tranquille,
Je n'ai jamais osé troubler votre repos.

SANSPAIR, *en souriant.*

Ah! monsieur, sur mon compte on tient bien des propos!
On me traite par-tout d'étrange personnage;
Mais, quoique singulier, je ne suis point sauvage.
Les hommes la plupart me semblent odieux;
Leur commerce à mon sens est très pernicieux,
Parce qu'ils ont perdu cette aimable innocence
Qui bannissoit loin d'eux le crime et la licence;
Parce que l'intérêt a corrompu leurs cœurs,
Que le vice a changé leurs modes et leurs mœurs;
Et qu'un luxe effréné, source de mille crimes,
Leur a fait de l'honneur oublier les maximes.
Oui, tout en eux m'excite à l'indignation;
Mais leur égarement me fait compassion.
Quoiqu'à mes sentimens en tout ils soient contraires,
Je ne puis les haïr : ils sont toujours mes freres.
Tout homme qui sauroit être différent d'eux
Deviendroit mon ami, loin de m'être odieux;
L'honneur, la probité, la candeur, la sagesse,
Feroient naître en mon cœur la plus vive tendresse :
Dans le plus vil objet je les adorerois,
Et pour le rendre heureux je me sacrifierois.

LE MARQUIS.

Je vois qu'on vous déplaît lorsque l'on dissimule,

Et je m'ouvre avec vous. On vous croit ridicule,
Bizarre, extravagant; moi-même je l'ai cru,
Et même à vos dépens j'ai souvent discouru.
Mais qu'on vous connoît mal! et que votre langage
Est différent!...

SANSPAIR.

Je sais qu'en tous lieux on m'outrage,
Et m'embarrasse peu des discours du public.
L'homme pour son semblable est un vrai basilic :
Animal venimeux, son regard empoisonne,
Toujours taupe à l'égard de sa propre personne,
Méprisant tout le monde et n'admirant que lui,
Il a des yeux perçans sur les défauts d'autrui.
Sans vouloir le guérir de son erreur extrême,
Je borne tous mes soins à me guérir moi-même;
Et, pour joindre aux efforts un salutaire effet,
Je tâche à devenir son contraste parfait:
Pour être original j'évite sa maniere,
Et crois que la meilleure est la plus singuliere.

LE MARQUIS.

Votre projet est beau; mais, par trop de succès,
Il pourroit à la fin vous jeter dans l'excès.
Quoiqu'un excès pareil marque un esprit robuste,
La maxime qui dit, *rien de trop*, est bien juste;
Et prouve que le sage, en toute occasion,
Doit l'être avec mesure et modération.

SANSPAIR.

Plus je suis excessif, et plus haut je proteste
Contre ce que je crois ridicule ou funeste.
Je ne redoute rien que la comparaison :

Moins j'aurai de pareils, et plus j'aurai raison.
Vouloir me réformer, c'est prodiguer sa peine.

LE MARQUIS.

Aussi n'est-ce pas là le sujet qui m'amene.

SANSPAIR.

Qu'est-ce donc? Auriez-vous quelque motif secret?..

LE MARQUIS.

Non, monsieur. Il s'agit seulement d'un portrait
Qui m'intéresse fort ainsi que ma famille.

SANSPAIR.

D'un portrait? et de qui?

LE MARQUIS.

C'est celui de ma fille.

SANSPAIR.

De vótre fille? O Ciel! ai-je bien entendu?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Soyez sûr qu'il vous sera rendu.

LE MARQUIS.

J'y compte; et vous pouvez à l'instant me le rendre.

SANSPAIR.

Celle qui l'a perdu doit venir le reprendre.
Je vous crois honnête homme, et je n'en doute point;
Mais vous me permettrez d'insister sur ce point:
C'est la condition que mon affiche impose;
Elle est essentielle, et j'en sais bien la cause.

LE MARQUIS.

Essentielle ou non, il faut s'y conformer.
Mais le marquis d'Arbois, puisqu'il faut me nommer,

Sembloit digne, à mon sens, de plus de confiance.

SANSPAIR.

Je vous crois; mais en tout j'aime l'expérience.
Nous nous connoîtrons mieux : c'est mon intention.
Daignez donc vous prêter à ma précaution;
Elle est juste : au public je l'ai signifiée.

LE MARQUIS.

Il est vrai.

SANSPAIR, *après avoir un peu rêvé.*

Votre fille est-elle mariée?

LE MARQUIS.

Elle a vécu deux ans avec un vieux mari
Qui, malgré son grand âge, en étoit fort chéri :
Depuis quatorze mois ma fille le regrette,
Toute jeune qu'elle est, quoique belle et bien faite.

SANSPAIR.

Le trait est tout nouveau. Mais, Marquis, entre nous,
Pourquoi l'aviez-vous mise avec un vieux époux?

LE MARQUIS.

Parce qu'en nos pays le plus riche héritage
Aux filles de son rang ne laisse aucun partage;
Il faut donc les cloîtrer, ou les marier mal.

SANSPAIR.

J'ai toujours détesté tout partage inégal.
Je suis en même cas. J'ai d'immenses richesses
Dont je veux à ma sœur faire quelques largesses
Pour la doter, malgré notre droit inhumain,
Pourvu qu'elle reçoive un époux de ma main.
C'est un de mes cousins à qui je la destine;
Mais à le refuser cette folle s'obstine :

Car elle est haute, vaine, et tout son enjouement
N'a pu la garantir de quelque entêtement;
Du moins je le soupçonne. Et...

LE MARQUIS.

Ma fille, au contraire,
N'a d'autres volontés que celles de son pere :
Aussi, c'est un esprit sage, prématuré,
Profond même.

SANSPAIR.

Profond?

LE MARQUIS.

Elle a tout pénétré.
Croiriez-vous qu'à son âge elle est physicienne?
Et, pour dire encor plus, grande *newtonienne?*
Newton, à son avis, est un divin esprit;
Et Descartes chez elle a perdu tout crédit.
Que ne sait-elle point? Prodige de mémoire,
Elle possede à fond chronologie, histoire,
Géographie; écrit tant en prose qu'en vers,
Et parle également vingt langages divers.

SANSPAIR.

Il faut vous l'avouer, la peinture est charmante.
Quelle femme, grand Dieu! Belle, sage et savante!
Et dites-moi, Marquis, la remariez-vous?

LE MARQUIS.

Oui : je trouve pour elle un fort aimable époux,
Bien fait, jeune, assez riche et de haute naissance.

SANSPAIR, *vivement.*

Avez-vous tout de bon conclu cette alliance?

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à moi. Le marquis de Beausang
Etant un bon parti par son bien, par son rang...

SANSPAIR.

Beausang! C'est mon neveu.

LE MARQUIS.

Votre neveu?

SANSPAIR.

Lui-même.
Eh! ne puis-je savoir si votre fille l'aime?

LE MARQUIS.

A vous dire le vrai, je ne le sais pas bien :
Quand je le lui propose elle ne répond rien.
Mais qu'elle l'aime ou non, l'affaire est résolue,
Et, comme elle convient, sera bientôt conclue.

SANSPAIR.

Voisin, il ne faut point tyranniser un cœur.

LE MARQUIS.

Bon!

SANSPAIR.

Si vous m'en croyez...

LE MARQUIS.

Je ne suis pas d'humeur
A recevoir la loi d'une jeune cervelle.

SANSPAIR.

Votre fille est si sage...

LE MARQUIS.

Oh! je le suis plus qu'elle,
Et veux absolument conclure dès ce soir :

Je m'en vais l'avertir; elle viendra vous voir.
Serviteur.

SANSPAIR.

Voulez-vous que je vous reconduise?
Il n'est point, à mon sens, de plus haute sottise
Que cet usage-là : jamais je ne le sui;
Mais je veux bien pour vous m'y soumettre aujourd'hui.
Que ne ferois-je point à dessein de vous plaire!

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'aime qu'on se soumette à l'usage ordinaire;
Mais je vous en dispense, et souhaite ardemment
Que vous ne sortiez point de votre appartement.
Adieu.

SANSPAIR.

Jusqu'au revoir.

SCENE V.

SANSPAIR, *se jetant dans un fauteuil.*

Me voilà dans le piege.
De toutes parts l'amour me poursuit et m'assiege.
Je n'en reviendrai point. Je suis pris, je suis mort;
J'aime, je suis jaloux : grand Dieu! quel est mon sort!
Un malheureux portrait me fascine et m'obsede.
De la source du mal j'attendois le remede;
Et la source fatale, où j'espérois guérir,
M'offre mille poisons pour me faire périr.
Quels poisons! quelle source est plus noble et plus pure!
Charmant original, plus beau que ta peinture,

(Si j'en crois mon oreille aussi-bien que mes yeux)
Assemblage divin de cent dons précieux,
Le Ciel ne t'a-t-il fait que pour me rendre esclave?
Ou faut-il que mon cœur te résiste et te brave?
S'il le faut, le peut-il? Quoi! lâche que je suis,
J'ose déja douter de tout ce que je puis?
Non, non; en vain l'amour m'aveugle et me transporte:
Je veux que ma raison soit toujours la plus forte;
Je veux qu'elle triomphe : ah! qu'elle obéit mal!
Eh quoi! de mon neveu je serai le rival!
Et rival malheureux, je n'en fais aucun doute.
Il est vif et bruyant; il soupire, on l'écoute.
Je serai ridicule en m'offrant après lui;
Le Marquis le soutient; il conclut aujourd'hui.
Irai-je m'embarquer, sûr de faire naufrage?
D'ailleurs suis-je fait, moi, moi, pour le mariage?
Après avoir long-temps évité le danger,
Sous un joug si commun je pourrois me ranger?
Semblable à tant de sots, dont j'ai fait la satire,
Faudra-t-il qu'à mon tour je leur apprête à rire?
Moi marié! parbleu, cela me siéroit bien!
Non, mon cœur, taisez-vous; non, il n'en sera rien.
(il parle au portrait.)
Vous, séducteur muet, qui voulez me surprendre,
Pour ne vous craindre plus je brûle de vous rendre.
Faisons mieux; renvoyons-le, et fuyons un objet
Plus dangereux encor que son divin portrait.
Oui; suivons sans tarder ce dessein magnanime.
Ah! je me reconnois, et me rends mon estime!
Quelle gloire! mon cœur en creve de dépit;
Mais...

SCENE VI.

SANSPAIR, GORJU.

GORJU.

Le dîner est prêt.

SANSPAIR.

Je n'ai plus d'appétit.
Qu'on differe à servir jusqu'à ce qu'il revienne.
(il lui présente le portrait sans le lâcher.)
Tenez. Dans la maison qui fait face à la mienne,
Chez le marquis d'Arbois reportez ce portrait :
J'apprends que c'est celui de sa fille.

GORJU, *le regardant.*

En effet,
J'y fais réflexion ; je crois la reconnoître,
Et l'avoir vue un jour long-temps à sa fenêtre
Qui regarde chez vous. Il me sembloit...

SANSPAIR, *sans donner le portrait.*

Partez.

GORJU.

Quelle noble victoire enfin vous remportez!

SANSPAIR.

Finissons, s'il vous plaît; la louange m'assomme.

GORJU.

Renvoyer le portrait est plus du galant homme
Que d'obliger la dame à venir le chercher.

SANSPAIR.

Partez donc.

GORJU.

Mais, monsieur, il faut me le lâcher.

SANSPAIR, *vivement.*

Quoi?

GORJU, *du même ton.*

Le portrait.

SANSPAIR.

Tenez. Malgré la peine extrême...
Je ferai mieux, je crois, de le porter moi-même;
La politesse oblige à cette honnêteté.

(*il sort.*)

GORJU.

Mon homme en tient : adieu la singularité.

SCENE VII.

LE BARON, GORJU.

LE BARON.

Je ne vois nulle part ma belle matineuse :
Quel caprice aujourd'hui la rend si paresseuse?

GORJU.

Ah! je crois que voici notre provincial;
Voyons ce que me veut cet autre original.

LE BARON.

Ah! bonjour.

GORJU.

Si matin, quel démon vous lutine?

LE BARON.

Chez le cousin Sanspair je cherchois la cousine;
N'a-t-elle point encor paru sur l'horizon?

GORJU.

Non ; mais elle est levée.

LE BARON.

Et j'en sais la raison.
Depuis qu'elle me voit, entre nous, je soupçonne
Qu'elle a de grands desirs de devenir baronne,
Et que ces desirs-là prennent sur son sommeil.
Le goût qu'elle a pour moi hâte un peu son réveil.
N'est-il pas vrai, Gorju ?

GORJU.

Ma foi, j'en doute encore.

LE BARON.

Moi, je suis caution que la folle m'adore.
Dès qu'elle m'aperçoit elle court se cacher,
Afin, n'en doute point, que je l'aille chercher.
Comme j'ai de l'esprit, j'entrevois sa finesse.

GORJU.

Et vous a-t-elle dit quelques mots de tendresse?

LE BARON.

A-peu-près. L'autre jour, lui faisant les yeux doux,
Je lui dis : « Vous voyez votre futur époux. »

GORJU.

Bon ! Que répondit-elle ?

LE BARON.

Elle se prit à rire.
Tu vois bien mon enfant, ce que cela veut dire.

GORJU.

Vraiment, oui, je le vois.

LE BARON.

Une fille qui rit
Est bien aise.

GORJU.

A coup sûr. Morbleu! vive l'esprit!
D'abord de ce qu'on voit on pénetre la cause.

LE BARON.

Je te dirai bien plus, mon cher; mais bouche close :
Hier sur mon sujet mon cousin la pressoit,
(*en riant.*)
Elle lui répondit qu'elle me haïssoit.

GORJU.

C'est là de l'amour?

LE BARON.

Oui : la fille est comme un songe;
Croyez ce qu'elle dit, vous croyez un mensonge.
Aussi, lorsque je vois la cousine Sanspair
Faire avec moi la fiere, et prendre son grand air,
Aussitôt je m'écrie : « Ah! charmante pouponne!
« Tu caches finement l'amour que je te donne. »

GORJU.

Que répond la cousine à cela?

LE BARON.

Pas le mot,
Ou bien elle me dit : « Ah! que vous êtes sot!
« L'ennuyeux campagnard! » Et tout cela m'enchante.

GORJU.

Cette preuve d'amour est subtile et touchante.

LE BARON.

Oui, pudeur enfantine. Un badaud de Paris
Prendroit ces discours-là pour haine ou pour mépris;
Mais on n'impose pas aux seigneurs de province.
Sais-tu bien que chez moi je suis un petit prince?

GORJU.

Sans doute, je le sais. Irez-vous à la cour?

LE BARON.

Oh! fi! pour les barons c'est un maudit séjour,
Et l'on dit qu'ils y font une triste figure.
Je vais dans mes états emmener ma future:
A ses yeux mes vassaux sauront se distinguer,
Et même mon bailli viendra nous haranguer.

GORJU.

Est-ce un grand orateur?

LE BARON.

Orateur admirable;
Il parle poitevin comme Cicéron.

GORJU.

Diable!

LE BARON.

Les esprits de Poitou sont fins et délicats:
A m'entendre, je crois que tu n'en doutes pas.

GORJU.

Malepeste! s'ils ont votre délicatesse,
On peut dire qu'ils sont de la plus fine espece.
La cousine aura lieu de se bien divertir.

LE BARON.

Elle est un peu grossiere à ne te point mentir;
Mais nous la polirons. Ah! qu'elle sera fiere
D'être dame d'un lieu tel que la Garouffiere!
Elle verra, mon cher, un merveilleux séjour:
Château fortifié, grands fossés secs autour;
Plus de jardins ni d'eaux, car je hais les vétilles:
J'ai fait couper les bois; j'ai détruit les charmilles,

Coupe qui m'a valu près de cent mille écus ;
Et, pour ne plus laisser d'ornemens superflus,
La charrue à présent laboure mon parterre.
D'un parc de mille arpens j'ai su faire une terre,
Afin de ne voir plus mille sots curieux
Qu'attiroit tous les jours la beauté de ces lieux.
Nous ne prenons plus l'air que sur une esplanade,
Ou nous allons dehors chercher la promenade.

GORJU.

Vous aimez le champêtre.

LE BARON.

Oui, c'est ma passion ;
Et tout ce qui sent l'art est mon aversion.

GORJU.

Je ne m'étonne plus si mon maître vous aime;
Il peut vous regarder comme un autre lui-même.

LE BARON.

Aussi fait-il. Où donc est allé le cousin?

GORJU.

Il s'habille, et s'en va visiter un voisin.

LE BARON.

A la bonne heure. Allons faire un tour de cuisine:
Quand j'aurai déjeûné, j'irai voir la cousine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

DEUX filles hors du lit au petit point du jour!

JULIE.

Dans le cœur de Paris! En été! Quel séjour!

LISETTE.

O la triste retraite!

JULIE.

O l'affreux esclavage!

LISETTE.

Dans ce lieu renfermé je deviendrois sauvage;
Il faut que j'aille un peu respirer le grand air:
Et je baise les mains à monsieur de Sanspair.

JULIE.

Si tu sors de chez lui tu perdras ta fortune.
Mon frere est libéral; et, quoiqu'il m'importune,
Je tâche à lui complaire autant que je le puis.
Aide-moi, je te prie, à charmer mes ennuis.
Je me contrains bien, moi.

LISETTE.

Mais pas trop, ce me semble:
Et votre frere et vous, vous êtes mal ensemble.

JULIE.

Il est vrai. Pour pouvoir avec lui s'accorder
Jusqu'à nos trisaïeux il faut rétrograder.

LISETTE.

Pour lui que n'avez-vous un peu de complaisance?

JULIE.

Dieu m'en garde! A mon âge, il est permis, je pense,
Et de suivre la mode, et même de l'outrer.
Je fais mon plus grand soin du soin de me parer:
Rien ne me flatte plus qu'une mode nouvelle;
Car sans être à la mode on ne peut être belle.
La plus extravagante a des graces pour moi;
Et la mode en un mot est ma suprême loi.

LISETTE.

Du comte de Sanspair vous êtes le contraste;
La mode lui fait peur; il abhorre le faste.
Non, je ne comprends pas qu'un frere et qu'une sœur
Puissent à cet excès différer par l'humeur;
Et l'on peut fort bien dire en cette conjoncture
Que la variété fait briller la nature.

JULIE.

Mon frere me croit folle; et moi, de mon côté,
Je regarde en pitié sa singularité.

LISETTE.

La moitié des humains rit aux dépens de l'autre.
Monsieur a sa manie, et vous avez la vôtre;
Mais la sienne du moins a de si beaux motifs,

Que malgré qu'on en ait ils sont persuasifs.
Le ridicule suit ses façons singulieres ;
Mais on aime le fond en riant des manieres.
Et d'ailleurs les grands biens qu'il destine pour vous...

JULIE.

Mais il veut de sa main me donner un époux ;
Et quel époux, Lisette! un grossier personnage,
Un brutal campagnard dont l'air et le langage,
L'esprit, les sentimens, semblent se disputer
L'honneur de me déplaire et de me dégoûter.

LISETTE.

Leur succès est complet.

JULIE.

Il est vrai; je l'abhorre.
Ah! qu'il est différent de celui que j'adore!
Car, il faut l'avouer, j'en suis folle; et mon cœur...

LISETTE.

Oui, le comte d'Arbois est un joli seigneur.
Mais c'est un petit maître; et jamais votre frere
Ne s'accommodera d'un pareil caractere :
Tout homme du bel air est son aversion.

JULIE.

Et pour moi le bel air est la perfection.
Vois si je puis aimer l'homme qu'on me destine.

LISETTE.

Voilà belle matiere à votre humeur mutine;
Elle risquera tout pour le comte d'Arbois.

JULIE.

Oui.

LISETTE.

Mais si votre frere, entêté de son choix,
Vous force à l'accepter?

JULIE.

Oh! je connois mon frere,
Il est bon. En tout cas, je fuirai chez ma mere;
J'irai la retrouver.

LISETTE.

Elle vous blâmera,
Je vous le garantis, et vous ramenera.

JULIE.

Eh bien donc! un couvent me servira d'asyle.

LISETTE.

Quel asyle pour vous!

JULIE.

Oui, j'y vivrai tranquille;
Mon cœur y sera libre.

LISETTE.

O triste liberté!
Que bientôt votre cœur en sera rebuté!
Allez; je vous connois, et vous n'êtes point faite
Pour trouver des douceurs au fond d'une retraite;
Vous y mourriez d'ennuis: un cruel repentir
Vous feroit desirer ardemment d'en sortir;
Et vous éprouveriez bientôt, je vous assure,
Qu'un sot mari vaut mieux qu'une étroite clôture.
Vous rêvez?

JULIE.

Il est vrai. Tes discours me font peur.

LISETTE.

Vous voyez que je lis au fond de votre cœur.

JULIE.

Mais enfin dis-moi donc quel parti je dois prendre.

LISETTE.

Tant que vous le pourrez tâchez de vous défendre;
Puis aux expédiens il faudra recourir.

JULIE.

Le danger est pressant. Veux-tu me secourir?

LISETTE.

Volontiers. Quel moyen faut-il que je hasarde?

JULIE.

Regarde-moi, de grace.

LISETTE.

Eh bien! je vous regarde.

JULIE.

Ne devines-tu point ce que disent mes yeux,
Lisette?

LISETTE.

Oh! vraiment oui, je les entends au mieux.
Ne me disent-ils pas qu'ils voudroient que le Comte
Pût s'introduire ici?

JULIE.

Je l'avoue à ma honte,
Je souhaite avec lui deux momens d'entretien.
Ne pourrois-tu m'aider?

LISETTE.

Moi? non; je ne puis rien.
Le portier du logis est un lutin terrible,
Un Argus à cent yeux, un monstre inaccessible.

JULIE.

Tâche d'amadouer ce dangereux lutin.

LISETTE, *apercevant Pasquin.*

Que vois-je? Le bonheur nous vient de bon matin.
C'est un homme. Auroit-il quelque chose à me dire?
Je m'en vais lui parler.

JULIE.

Et moi, je me retire.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, *regardant Lisette de loin.*

Je ne la connois point, mais j'aime son minois;
Et mon air lui revient, à ce que j'aperçois.

LISETTE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur... je ne sais qui... je suis votre servante.

PASQUIN.

Belle... je ne sais quoi... dont la mine attrayante
Dès le premier abord m'égratigne le cœur,
Je suis assurément votre humble serviteur.

LISETTE.

Nous nous donnons ici de beaux noms l'un à l'autre.
En vous disant le mien apprendrois-je le vôtre?

PASQUIN.

Oui-dà. Si par hasard je m'appelois Pasquin?...

LISETTE.

Et moi Lisette?

PASQUIN.

Vous? Je veux être un faquin

S'il fut jamais un nom plus doux à mon oreille.

LISETTE.

A celui de Pasquin il revient à merveille :
Ces noms paroissent faits l'un pour l'autre.

PASQUIN.

A ravir.
Eh bien! je suis Pasquin, tout prêt à vous servir.

LISETTE.

C'est très bien fait à vous. Pour moi, je suis Lisette.

PASQUIN.

Vos yeux me l'avoient dit, adorable poulette;
Et je vous avouerai que je me suis douté
Que vous serviez céans quelque jeune beauté.

LISETTE.

Oui; mais mon temps est cher; je crains qu'on ne m'attende.
Venons d'abord au fait.

PASQUIN.

C'est ce que je demande.

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas.

PASQUIN.

Pardonnez-moi.

LISETTE.

Comment?

PASQUIN.

Vous voulez nous lier dès le premier moment
Par un don mutuel de notre confiance.

LISETTE.

Oh! la mienne ne va qu'après l'expérience :
Pour pouvoir l'obtenir il faut la mériter.

PASQUIN.

Voyons. Par quels moyens peut-on la cimenter?

LISETTE.

D'abord apprenez-moi le nom de votre maître.
Aurois-je, par hasard, l'honneur de le connoître?

PASQUIN.

Cela se peut.

LISETTE.

Fort bien. Sachons à quel dessein
Vous nous rendez visite, et de si bon matin.

PASQUIN.

Nous y viendrons.

LISETTE.

Tant mieux. Ensuite il faut m'instruire
Des moyens qui céans ont su vous introduire;
Car on n'y peut entrer que difficilement.

PASQUIN.

Avant que je réponde, il faut premièrement
M'éclaircir sur un point.

LISETTE.

Parlez, je vous supplie.

PASQUIN.

Vous servez céans?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Mais... servez-vous Julie?

LISETTE.

Elle-même.

PASQUIN.

Ah! parbleu, j'en suis ravi.

LISETTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Oh! tout doux. Dites-moi,
Savez-vous son secret?

LISETTE.

A fond.

PASQUIN.

Bonne nouvelle!

LISETTE.

C'est monsieur de Sanspair qui m'a mise auprès d'elle;
Mais, bien loin de répondre à son intention,
Je veux aider sa sœur... Quelle indiscrétion!
Si vous m'alliez trahir...

PASQUIN.

Rassurez-vous, ma chere.
Je viens servir ici sous votre ministere:
Vous me guiderez bien, à ce que je prévois.
Sachez que j'appartiens...

LISETTE.

Est-ce au comte d'Arbois?

PASQUIN.

C'est toi qui l'as nommé.

LISETTE.

L'agréable aventure!
Et que votre présence en ce lieu nous rassure!
Mais, dans notre prison, par quel secret ressort
Avez-vous pénétré?

PASQUIN, *lui montrant une lettre.*

Voici mon passe-port.

LISETTE, *lisant l'adresse.*

« Au comte de Sanspair. »

PASQUIN.

La lettre est de sa mere;
Elle m'envoye à lui.

LISETTE.

Oh! oh! Pour quelle affaire?

PASQUIN.

Pour être à son service.

LISETTE.

En quelle qualité?

PASQUIN.

Mais... de valet-de-chambre.

LISETTE.

Et vous avez quitté
Le Comte?

PASQUIN.

Point du tout. Ce n'est qu'un tour d'adresse.
Ne pouvant s'introduire auprès de sa maîtresse
Que l'on tient renfermée en ce triste réduit,
Près d'elle il a voulu que je fusse introduit,
Afin que par mes soins il pût l'être lui-même.
Nous avons mis en œuvre un plaisant stratagême.
La mere de Sanspair lui cherchoit un valet,
Homme d'esprit, alerte, intelligent, bien fait;
Mon maître l'ayant su par une vieille femme
Qui sert depuis long-temps chez cette bonne dame,
A si bien fait sous main qu'elle m'a demandé.

Je me suis présenté si bien recommandé:
Ma figure d'ailleurs, sans me donner de gloire,
M'a si bien appuyé, comme vous pouvez croire,
Que la vieille Marquise a pris du goût pour moi,
Et m'envoye à son fils qui comme elle, je croi,
Prévenu par la lettre en ma faveur écrite,
Ne balancera pas à goûter mon mérite.

LISETTE, *lui faisant la révérence.*

Oh! je n'en doute point.

PASQUIN, *d'un ton fier.*

Et vous avez raison.

LISETTE.

Recevez cependant une utile leçon,
Et sachez ce que c'est que votre nouveau maître:
Tout ce que l'on n'est point il se pique de l'être;
Homme particulier dans ses opinions,
Comme dans ses discours, et dans ses actions.

PASQUIN.

C'est un original; je l'ai su par sa mere;
Et j'ai dressé mon plan suivant son caractere.

LISETTE.

C'est un homme, en un mot, qui ne ressemble à rien.

PASQUIN.

Tout étrange qu'il est, je trouverai moyen
De m'attirer bientôt toute sa confiance.
Gouverner les esprits est ma grande science;
C'est mon fort. Propre à tout, j'entre dans tous les goûts;
Et je sais, comme on dit, hurler avec les loups.
Mes talens à vos yeux vont tout d'un coup paroître.
Ici, dans un moment, vous verrez mon vrai maître.

LISETTE.

Comment entrera-t-il? Le portier de céans
Est un diable.

PASQUIN.

Il est vrai; mais vingt louis comptans,
Et vingt autres promis, le rendant plus traitable,
J'ai trouvé le moyen d'apprivoiser le diable;
J'en ai fait un mouton; et mon entrée ici
Pour le comte d'Arbois a déja réussi.

LISETTE.

C'est débuter pour lui par un beau coup d'adresse.

PASQUIN.

Mais il n'est pas le seul pour qui je m'intéresse.

LISETTE.

Et pour qui donc encor?

PASQUIN.

Pour sa charmante sœur;
Et je veux prévenir Sanspair en sa faveur :
J'en ai l'ordre secret. A l'insu de leur pere
Je viens ici servir et la sœur et le frere.

LISETTE.

Et que veut cette sœur à monsieur de Sanspair?

PASQUIN.

Le mystere est profond; s'il étoit découvert
Cela dérangeroit des mesures secretes
Qu'on ne peut confier qu'à des filles discretes.

LISETTE.

Vous ne comptez donc pas sur ma discrétion?

PASQUIN.

Pas encor tout à fait. Mais mon intention

Est de faire avec vous plus ample connoissance :
Différons jusque-là l'entiere confidence.

LISETTE.

Quand vous me connoîtrez vous changerez de ton;
Et... Mais séparons-nous ; voici le factoton.
Au revoir.

SCENE III.

GORJU, PASQUIN.

PASQUIN.

Je n'ai pas l'honneur de vous connoître,
Monsieur; mais nous allons servir le même maître.
Je suis monsieur Pasquin.

GORJU.

Et moi, monsieur Gorju.

PASQUIN, *lui tendant les bras.*

Soyez le bien trouvé!

GORJU, *l'embrassant.*

Soyez le bien venu!

PASQUIN.

Très obligé. Gorju! le beau nom!

GORJU.

Ce nom brille
Depuis un siecle au moins dans l'illustre famille
Des Sanspairs.

PASQUIN.

Comment diable!

GORJU.

Et vous m'accorderez

Que par là les Gorjus sont assez bien titrés.

PASQUIN.

Peste! voilà pour eux un titre magnifique!
On m'avoit dit qu'ici vous étiez domestique.

GORJU.

Domestique, il est vrai, mais de distinction;
J'y suis maître-d'hôtel, et par occasion
Valet-de-chambre.

PASQUIN.

Oh! oh!

GORJU.

Quand la place est vacante
J'en fais les fonctions.

PASQUIN.

Fort bien.

GORJU.

Et je me vante
D'être de la maison l'homme le plus actif.

PASQUIN.

Votre poste ordinaire est-il bien lucratif?

GORJU.

Oui, mais très fatigant; car, dans cette demeure,
Il faut que je sois prêt à servir à toute heure,
Jour ou non; à monsieur cela n'importe pas,
Et son appétit seul est l'heure du repas.
Point de repos pour nous, à moins qu'il ne s'endorme.

PASQUIN.

Eh! comment soutient-il cette dépense énorme?
Il se ruine.

GORJU.

Lui ? Tous les ans, par ses soins,
Mon maître met à part cent mille francs, au moins.
Outre qu'il est très riche, il garde un si grand ordre
Que sur ses revenus personne ne peut mordre.
Il rit de nos seigneurs qui, faisant les fendans,
Laissent régner chez eux messieurs les intendans,
Et leur donnent le droit de les mettre au pillage.

PASQUIN.

On le traite de fou ; moi je dis qu'il est sage :
Se passer d'intendant c'est l'être au dernier point.
En se volant soi-même on ne s'appauvrit point.

GORJU.

Bien dit.

PASQUIN.

Sa garde-robe est-elle magnifique ?

GORJU.

Point du tout, car il est amoureux de l'antique.
Bien loin de se régler sur les modes du temps,
Celle dont il se pare a du moins cinquante ans :
Ses poches sont en long, ses perruques crêpées.
Les hommes d'aujourd'hui lui semblent des poupées.
Il aime un habit simple et plein de gravité.
Mais, ce qui prouve mieux sa singularité,
Cet homme simple, uni, veut que ses domestiques
Soient tous, selon leur ordre, en habits magnifiques ;
Que la mode sur-tout les fasse bien briller :
Dès qu'il en paroît une il nous fait habiller.
Vous en pouvez juger par l'habit que je porte ;
Il est fort au-dessus d'un homme de ma sorte.

PASQUIN.

Il vous sied à ravir.

GORJU.

Oh! votre serviteur.

PASQUIN.

Je vous ai pris d'abord pour un petit seigneur.

GORJU.

J'en ai, sans me vanter, et le port et l'allure.
Mais chut; voici monsieur.

PASQUIN, *à part.*

O la bonne figure!

SCENE IV.

SANSPAIR, GORJU, PASQUIN.

SANSPAIR, *à part, en rêvant.*

Elle n'est pas levée, et son pere est sorti.
Ah! que j'en suis fâché! j'avois pris mon parti.
Que sais-je si j'aurai toujours la même force?
Mon esprit et mon cœur vont rentrer en divorce;
Mais qui l'emportera du cœur ou de l'esprit?
(*apercevant Pasquin.*)
Que veut cet homme-là?

PASQUIN.

Ce petit mot d'écrit
Vous apprendra, monsieur, le sujet qui m'amene.

SANSPAIR.

Ah! ah! c'est de ma mere. Elle a donc pris la peine
De me chercher quelqu'un qui pût me convenir.
Monsieur Gorju!

GORJU.

Monsieur.

SANSPAIR.

Songez à me tenir
Un dîner prêt : je sens mon appétit renaître.

GORJU.

Pour quelle heure, monsieur ?

SANSPAIR.

Pour quelle heure ? Peut-être
Dans le moment, ou bien un peu plus tard. Enfin,
Je vous avertirai sitôt que j'aurai faim.

GORJU.

Le rôt est presque cuit : je crains qu'il ne se gâte.

SANSPAIR.

Faites-en mettre un autre, et sur-tout qu'on se hâte.

SCENE V.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR, *ouvrant la lettre.*

Voyons ce qu'on m'écrit sur l'homme que voici.
Je compte que ma mere aura bien réussi ;
Car elle a le goût sûr, et n'est pas fort crédule :
Pour moi, je le suis trop, et j'en suis ridicule.
(*à Pasquin.*)
Couvrez-vous, mon ami.

PASQUIN.

Moi, monsieur ?

SANSPAIR.

Entre nous,

Point de cérémonie.

PASQUIN.

Un valet...

SANSPAIR.

Couvrez-vous,
Vous dis-je : je le veux.

PASQUIN.

Vous oubliez, je pense,
Que je suis domestique, et que la bienséance...

SANSPAIR.

La bienséance veut que vous m'obéissiez.

PASQUIN.

J'y serai toujours prêt, quoi que vous m'ordonniez :
De ma soumission si vous faites l'épreuve,
Je vais en me couvrant vous en donner la preuve.

SANSPAIR.

Ah! ce trait-là me plaît.

PASQUIN, *se couvrant.*

Quand l'ordre est si pressant,
Il vaut mieux être sot que désobéissant.

SANSPAIR.

On ne peut dire mieux : pour peu qu'on vous entende,
Vous n'avez pas besoin que l'on vous recommande.
Lisons pourtant.

(*il lit.*)

« Mon fils, vos singularités,
« Quoique j'y sois accoutumée,
« Me paroissent toujours d'étranges nouveautés
« Qui donnent du relief à votre renommée.
« Pour un valet-de-chambre avoir recours à moi,

« C'est une idée assez plaisante :
« N'importe, j'ai trouvé, je croi,
« L'homme qui vous convient ; et j'en suis très contente. »
Le préambule est long ; mais lisons jusqu'au bout.
(*il lit.*)
« C'est un joli garçon... »

PASQUIN, *faisant une brusque et profonde révérence.*

Ah ! monsieur, point du tout.

SANSPAIR.

Ne m'interrompez plus, et treve de courbettes :
On ne m'impose point par ces façons discretes
Dont un orgueil caché sait toujours se munir.
Quand on a du mérite il faut en convenir.

PASQUIN.

(*à part.*)

Je n'y manquerai pas. Cet homme est très comique,
Et me paroît avoir un coin de lunatique.

SANSPAIR, *lit.*

« C'est un joli garçon, bien sensé, plein d'esprit,
« Et qui ne dément point ce qu'on m'en avoit dit. »
Ma mere n'a jamais prodigué la louange.

PASQUIN, *d'un ton modeste.*

Monsieur...

SANSPAIR.

Vous avez donc de l'esprit ?

PASQUIN.

Comme un ange.
Puisque vous le voulez, j'en conviens bonnement.

SANSPAIR, *en souriant.*

Un aveu si naïf est un aveu charmant.

(*il lit.*)

« Il est exact, adroit, sincere;
« De plus, on me répond de sa fidélité;
« Mais, ce qui va bien plus vous plaire,
« De ses talens celui qu'on m'a le plus vanté,
« C'est qu'il a le don de se taire. »
O merveilleux talent, plus précieux que l'or!
Si vous le possédez vous êtes un trésor.
Mais le possédez-vous, dites-moi? Puis-je croire
Qu'un domestique atteigne à ce genre de gloire?
Vous êtes donc le seul que la faveur des cieux
Ait jamais honoré de ce don précieux?
Etes-vous ce prodige? Allons, soyez sincere,
Répondez : Est-il vrai que vous savez vous taire?
Morbleu! répondez donc. Vous vous moquez, je croi.

PASQUIN.

Mon silence, monsieur, vous répondoit pour moi.

SANSPAIR.

Par ma foi, ce garçon commence à me confondre.
Un sage de la Grece eût-il pu mieux répondre?
Embrassez-moi, mon cher.

PASQUIN.

Ah! monsieur!...

SANSPAIR.

Sans façon.

PASQUIN.

Quoi! mon maître avec moi feroit comparaison?
Si jusqu'à me couvrir j'ai poussé l'impudence...

SANSPAIR.

Faites ce qu'on vous dit : j'aime l'obéissance.

(*ils s'embrassent.*)

Asseyons-nous.

PASQUIN.

M'asseoir?

SANSPAIR, *vivement.*

Encore? Au premier mot...

PASQUIN, *s'asseyant brusquement.*

Vous voyez bien, monsieur, que je ne suis qu'un sot.

SANSPAIR.

Je vois tout le contraire : approchez. Mes manieres
Ont de quoi vous surprendre; elles sont sigulieres,
Je l'avoue; et d'abord vous l'avez dû sentir.
Le vulgaire imbécille ose s'en divertir :
Il me croit ridicule; et vous-même peut-être
Vous le croyez aussi. Quoi! direz-vous, un maître
Forcer son domestique à s'asseoir près de lui,
Et même à se couvrir? Il est vrai qu'aujourd'hui
Donner à ses valets une telle licence,
C'est pousser la bonté jusqu'à l'extravagance;
On n'agit point ainsi dans les moindres maisons :
Mais vous avez du sens, écoutez mes raisons.
Je suis homme.

PASQUIN.

A coup sûr.

SANSPAIR.

Voilà mon plus beau titre,
Fussé-je des humains ou le maître, ou l'arbitre.
Oui, mon cher, je suis homme; et vous l'êtes aussi,
N'est-il pas vrai?

PASQUIN.

Du moins je l'ai cru jusqu'ici:

Mais entre vous et moi la différence est belle.

SANSPAIR.

Moi, je n'en connois point qui soit essentielle:
Un homme en vaut un autre, à moins que par malheur
L'un d'eux n'ait corrompu son esprit et son cœur.
Car quel est des mortels le plus considérable?
C'est le plus vertueux et le plus raisonnable;
Et quel est le plus vil? C'est le plus vicieux.
Il a beau se targuer de ses nobles aïeux,
Beau se croire au-dessus de tous tant que nous sommes,
Dès qu'il est corrompu, c'est le dernier des hommes.
Malgré les préjugés de l'éducation,
Je ne vois point entre eux d'autre distinction;
Le reste est chimérique aux yeux d'un homme sage.
Par conséquent sur vous je n'ai nul avantage;
Et je dois oublier ce que vous respectez,
Si nous sommes égaux en bonnes qualités.
Vous ouvrez de grands yeux, et gardez le silence!
Sentez-vous entre nous quelque autre différence?

PASQUIN.

Oui, monsieur, je la sens, ou je serois un fat:
Vous êtes un seigneur; moi, qui suis-je? Un pied-plat.

SANSPAIR.

Mais par quelle raison?

PASQUIN.

Je ne puis vous la dire.

SANSPAIR.

Ni moi non plus. Le sort, exerçant son empire,
Vous a traité fort mal, et m'a fort bien traité.
Mes ancêtres jadis ont beaucoup éclaté,

Et par des actions brillantes, héroïques,
M'ont acquis de grands biens, des titres magnifiques,
Qui par succession sont venus jusqu'à moi.
Vos ancêtres à vous...

PASQUIN.

Mes ancêtres ? Ma foi!
Je n'ai pas, comme vous, l'honneur de les connoître.

SANSPAIR.

Mais vous en avez eu?

PASQUIN.

Cela pourroit bien être.

SANSPAIR.

Le fait est très certain. Mais qu'est-il arrivé?
Ce que les plus puissans ont souvent éprouvé.
Comme du genre humain la fortune se joue,
Elle a mis vos aïeux au plus haut de sa roue,
Puis s'est fait un plaisir de les mettre au-dessous;
Les miens, après avoir essuyé son courroux,
De degrés en degrés sont montés à leur place;
Par effet du hasard ou d'une heureuse audace,
Vrai jeu de la bascule. Un côté penche en bas,
En faisant monter l'autre; et je ne comprends pas
Qu'un grand qui voit régner cette vicissitude,
Puisse de la hauteur contracter l'habitude.
Tout homme, que le sort fit naître d'un haut rang,
Doit se dire en secret : « Je suis d'un noble sang,
« Un autre est d'un sang vil, à ce que j'imagine;
« Nous remontons pourtant à la même origine. »
Voilà comme je pense, et la raison pourquoi
Je veux que sans contrainte on agisse avec moi.

Toujours les premiers temps présens à ma mémoire
Etouffent de mon cœur et l'enflure et la gloire:
Je me fais un plaisir de le mortifier,
Et c'est ce qui sur-tout me rend très singulier.
Les hommes sont si fous, qu'on ne peut être sage
Qu'à force d'éviter ce qu'on voit en usage.

PASQUIN.

Vous dites vrai, monsieur; tous les hommes sont fous:
Il n'est plus ici-bas d'homme sage que vous.

SANSPAIR, *se levant brusquement.*

Ah! fi! vous me flattez: quelle indigne bassesse!

PASQUIN.

Je croyois que des grands vous aviez la foiblesse:
La louange est pour eux un si friand ragoût,
Que je la prodiguois pour flatter votre goût;
Mais la vérité simple est le seul mets qu'il aime:
J'ai cru vous prendre au piege, et j'y suis pris moi-même.

SANSPAIR, *lui prenant la main.*

Oh! parbleu, mon enfant, vous resterez ici.
Holà! monsieur Gorju, paroissez.

SCENE VI.

SANSPAIR, PASQUIN, GORJU.

GORJU.

Me voici:
Le dîner vous attend.

SANSPAIR.

Tout-à-l'heure.

GORJU, *à part.*

J'enrage.

SANSPAIR.

Qu'on donne à ce garçon l'habit et l'équipage
Que j'avois destinés pour son prédécesseur :
Cet homme est justement de la même hauteur.

SCENE VII.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR.

Dites-moi, s'il vous plaît, quel étoit votre maître?

PASQUIN.

Il logeoit ici près; vous pourriez le connoître.

SANSPAIR.

Je ne connois personne.

PASQUIN.

Il alloit quelquefois
Ou dîner, ou souper chez le marquis d'Arbois.

SANSPAIR.

Ah! ah! de ce marquis connoissez-vous la fille?

PASQUIN.

Mais j'en ai ouï parler. O l'étrange famille!

SANSPAIR.

En quoi donc?

PASQUIN.

Ce seigneur a deux enfans: un fils,
Aussi grave et posé qu'un homme à cheveux gris;
Plus singulier que vous, à la fleur de son âge.

SANSPAIR.

Est-il possible?

PASQUIN.

Oui.

SANSPAIR.

Cet homme est né bien sage!

PASQUIN.

C'est un Caton sans barbe; et sa sœur, à mon sens,
Est encor plus bizarre. Elle a vingt et deux ans
Tout au plus : à cet âge, au lieu d'être galante,
Vive, enjouée...

SANSPAIR.

Eh bien?

PASQUIN.

Elle fait la savante;
Elle lit jour et nuit les plus anciens auteurs :
Elle en sait plus, dit-on, que les plus grands docteurs.

SANSPAIR, *transporté.*

Tout de bon?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Fort bien! Et sa figure?

PASQUIN.

Charmante, à ce qu'on dit.

SANSPAIR

L'aimable créature!

PASQUIN.

Oh! oui. Mais toujours lire est un tic rebutant.

SANSPAIR.

Plût au Ciel que ma sœur eût le même penchant!
Mais, loin d'étudier, c'est une jeune folle
Qui n'aime que le faste; et cela me désole.
Un homme simple, uni, bien loin de la toucher,
Est un monstre à ses yeux, et n'ose l'approcher.
Lorsqu'en vos beaux habits je vous ferai paroître,
Je veux que vous preniez les airs de petit-maître.
Les possédez-vous bien?

PASQUIN.

Monsieur, sans vanité,
J'ai de rares talens pour la fatuité.

SANSPAIR.

Je l'avois deviné par votre contenance.
Livrez-vous hardiment à votre impertinence;
De vos talens exquis je m'en vais m'amuser,
Pour plaisanter ma sœur et la désabuser.
Son goût est déclaré pour les airs à la mode:
Je n'imagine point de plus sûre méthode
Pour les lui faire enfin haïr et détester,
Que d'avoir un valet propre à les imiter.
Par cette comédie elle pourra connoître
Que d'un homme de rien on fait un petit-maître;
Et qu'un jeune seigneur, sous ce fade maintien,
D'un homme d'un haut rang fait un homme de rien.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN, *menant son maître par la main.*

ENTREZ vîte et sans bruit.

LE COMTE.

Voilà bien du mystere.

PASQUIN.

Pour venir à vos fins rien n'est plus nécessaire.

LE COMTE.

Bon! Sanspair est-il donc un homme à redouter?

PASQUIN.

Par vos airs étourdis vous allez tout gâter.

SCENE II.

LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

C'est vous, monsieur le Comte?

PASQUIN.

Oui, grace à mon adresse.

LISETTE.

Soyez le bien venu.

LE COMTE.

Montons chez ta maîtresse.

LISETTE.

Tout doux; elle viendra dans un petit moment.

LE COMTE.

Mene-moi sans tarder à son appartement.

LISETTE.

Du sang-froid, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Le sang-froid m'importune.

PASQUIN.

Croyez-vous donc céans être en bonne fortune?

LE COMTE

Non pas; mais, ennemi de la formalité,
J'aime que l'on réponde à ma vivacité.

LISETTE.

L'excès de votre feu pourroit ici vous nuire.

PASQUIN.

Soyez plus circonspect.

LE COMTE.

Ce faquin me fait rire.
Circonspect? Eh! fi donc! ce n'est pas le bon air.

LISETTE.

C'est celui qui convient chez monsieur de Sanspair.

LE COMTE.

Mais tu ne sais donc pas que j'aime à la folie?
Le moyen?... Ah! je vois ma charmante Julie.

SCENE III.

JULIE, LE COMTE, PASQUIN, LISETTE.

LE COMTE, *prenant la main de Julie.*
Eh bien! mon adorable, enfin voici le jour
Où nous pourrons en forme exprimer notre amour;
Car je crois qu'entre nous il est très réciproque,
Et que de vous à moi tout est sans équivoque.

JULIE, *bas, à Lisette.*
Ah! qu'il est différent de ce vilain Baron!

LISETTE, *bas, à Julie.*
D'accord; mais il a l'air un peu trop fanfaron.

JULIE, *bas, à Lisette.*
C'est le bon air.

LISETTE, *bas, à Julie.*
Tant pis.

LE COMTE, *à Julie.*
Vous balancez, me semble?
Quoi! la consultez-vous?

JULIE.
Non; mais c'est que je tremble.

LE COMTE.
Et de quoi tremblez-vous?

JULIE.
Mon frere peut venir.

LE COMTE.
Qu'il vienne. Ne songeons qu'à nous entretenir
En pleine confiance; et s'il survient un frere,

Pour le rendre traitable on sait ce qu'on doit faire.

JULIE.

Bon Dieu! que dites-vous? Il faut le ménager :
Mon sort dépend de lui.

LE COMTE.

Je saurai l'engager
A m'être favorable; et, selon l'apparence,
Il ne peut ignorer mon rang et ma naissance :
Un homme de ma sorte ose se présenter,
Et ne sent rien en soi qu'on puisse rebuter.

JULIE.

Je ne vois rien en vous qui n'ait le don de plaire;
Mais peut-être est-ce assez pour dégoûter mon frere.

LE COMTE.

Pour le dégoûter?

LISETTE.

Oui.

LE COMTE.

Parbleu! vous m'étonnez.
Quel travers est-ce là?

JULIE.

Le ton que vous prenez,
Vos manieres, vos airs, que je trouve admirables,
Pourroient bien à ses yeux paroître insupportables.

LISETTE.

Oh! je vous en réponds.

LE COMTE.

Ma foi! tant pis pour lui.
Je suis précisément ce qu'on est aujourd'hui.

PASQUIN.

Précisément voilà ce qu'il ne faut pas être
Devant lui. Savez-vous comment il faut paroître
Pour s'emparer du cœur du comte de Sanspair?
Prudent, sage; en un mot renoncer au bon air.

LE COMTE, *en riant.*

Prudent! sage! Oh! parbleu, le projet est risible.

LISETTE.

Pour un amant bien tendre il n'est rien d'impossible.

LE COMTE.

La maxime est touchante; elle a le tour nouveau;
Et jamais l'opéra n'a rien dit de plus beau :
Je veux la mettre en chant.

LISETTE.

Si vous êtes bien sage,
Vous songerez plutôt à la mettre en usage.

LE COMTE.

Comment diable! voilà de la précision.
Cette fille a l'esprit plein de réflexion,
Et je vous avouerai qu'elle me persuade.
Votre frere, ma belle, a donc l'esprit malade?

JULIE.

Un peu visionnaire; et, s'il faut dire tout,
Vous êtes trop charmant pour être de son goût.

LE COMTE.

Il faut m'en consoler, puisque je suis du vôtre;
Car nous avons le don de nous charmer l'un l'autre;
N'est-il pas vrai? Du moins vos beaux yeux me l'ont dit:
Expliquez-vous comme eux.

JULIE.

Leur langage suffit.

LE COMTE.

Non; j'attends un aveu de votre aimable bouche.
Ma proposition, je crois, vous effarouche?

JULIE.

Il est vrai; car enfin...

LE COMTE.

Ah! vous faites l'enfant!
Dites-moi, je vous aime; et je suis triomphant.

JULIE.

Moi, vous dire cela? Dites-le-moi vous-même.

LE COMTE.

Oh! parbleu, volontiers, et cent fois : Je vous aime,
Et je vous fais serment que mon fidele amour
Eclatera pour vous jusqu'à mon dernier jour;
Les transports que je sens vont jusques à l'extase :
Si je ne vous dis vrai, que la foudre m'écrase!
Puissé-je en cet instant mourir à vos genoux!
(en se levant.)
Est-ce là s'expliquer? Allons, ma reine, à vous.

JULIE, *d'un air confus.*

Monsieur, en vérité...

LE COMTE.

La réponse est gentille.

LISETTE.

C'est vous répondre assez pour une honnête fille.
Vous aimez, on vous aime, et j'en suis caution.

LE COMTE.

Corps pour corps?

LISETTE.

Oui, monsieur. Il n'est plus question
Que de gagner son frere; et c'est là l'enclouure.

LE COMTE.

Que faire pour cela?

LISETTE.

Changer votre figure,
Vos manieres, vos tons, vos discours.

LE COMTE.

Oh! ma foi,
Tu me demandes trop.

LISETTE.

Et je vous soutiens, moi,
Qu'avec beaucoup d'esprit et beaucoup de tendresse
On sait se retourner. Songez que le temps presse.

LE COMTE, *en riant.*

Oh! je n'en doute pas.

JULIE.

Vous l'interprétez mal :
Le temps est précieux quand on craint un rival.

LE COMTE.

Quel est-il?

PASQUIN.

Un Baron.

JULIE.

Appuyé de mon frere.

LE COMTE.

Un Baron, dites-vous?

LISETTE.

Oui, de la Garouffiere.

JULIE.

Je le hais, je l'abhorre, et mon frere en est fou.

LE COMTE.

D'où sort cet animal?

LISETTE.

Il nous vient du Poitou.

LE COMTE.

Laissez-moi faire, allez, et vous verrez merveilles.
Je veux devant Sanspair lui couper les oreilles.

PASQUIN.

Belle expédition!

LISETTE.

Voilà le vrai moyen
De vous faire une affaire et de n'y gagner rien.

LE COMTE.

Quoi! j'aurai pour rival un pareil personnage?
Un campagnard, un sot?

LISETTE.

Il l'est à triple étage;
Et c'est par là qu'il plaît au comte de Sanspair,
Qui le détesteroit s'il avoit le bon air.

PASQUIN.

Voulez-vous obtenir votre aimable maîtresse?
Usez avec Sanspair et d'esprit et d'adresse;
Sous de graves habits cachez l'air cavalier,
Pour paroître à ses yeux bizarre et singulier,
Et, de la tête aux pieds, tout autre que vous n'êtes.
Vous gagnerez son cœur si vous le contrefaites;
Sinon, tenez-vous sûr qu'il vous rebutera.

LE COMTE.

Je veux bien l'imiter; mais qui me l'apprendra?

PASQUIN.

Moi. Je le sais par cœur; et je vais vous instruire :
Soyez sage un quart-d'heure, et laissez-vous conduire.

LE COMTE, *à Julie.*

Pour m'assurer de vous, je vais me transformer;
Et vous éprouverez que je sais l'art d'aimer.

PASQUIN, *à Julie.*

Madame, il faut aussi nous aider.

JULIE.

Que ferai-je?

PASQUIN.

Sanspair va m'employer pour vous dresser un piege.
Il veut me transformer en seigneur important,
Armé de ces grands airs que vous estimez tant;
Mais, loin de m'admirer comme vous pourriez faire,
Traitez-moi comme un fat, et trompez votre frere.
A la ruse on peut bien se prêter décemment
Lorsque l'hymen en doit être le dénouement.

JULIE.

C'est assez. Prenons donc une forme nouvelle.

LISETTE.

Quelqu'un vient.

LE COMTE.

C'est ma sœur. Jusqu'au revoir, ma belle:
J'espere par mes soins mériter votre cœur.

SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, JULIE, PASQUIN, LISETTE.

LA COMTESSE.

J'entre un peu librement.

LE COMTE, *à la Comtesse.*

Chez votre belle sœur,
(Ou du moins peu s'en faut) point de cérémonie.
Approchez.

LA COMTESSE.

J'en aurois une joie infinie.

LE COMTE.

Eh bien donc! vous l'aurez. D'avance embrassez-vous;
Et vivement.

LA COMTESSE, *embrassant Julie.*

Pour moi c'est un plaisir bien doux.

JULIE.

Et moi, madame...

LE COMTE.

A l'air dont la scene commence,
Je vois que vous aurez bientôt fait connoissance.
Plus vous vous aimerez, plus je serai content.
Sans adieu.

LA COMTESSE.

Vous sortez?

LE COMTE.

Je reviens à l'instant.

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus si mon frere vous aime.

JULIE.

Le croyez-vous, madame?

LA COMTESSE.

Et j'en suis sûre même.

JULIE.

Vous êtes obligeante.

LA COMTESSE.

Et sincere.

JULIE.

Entre nous,
De son penchant pour moi quelle preuve avez-vous?

LA COMTESSE.

Quelle preuve? Il refuse un parti très sortable,
Fille puissamment riche, et même assez aimable.
Mon pere en est outré, sans avoir deviné
La cause d'où provient ce refus obstiné.
Pour moi, je la savois, et l'ai si bien cachée...

JULIE.

Votre frere m'a plu, je lui suis attachée;
Je crois lui plaire aussi : mais, par ce que j'apprends,
Pour traverser nos vœux nous avons deux tyrans.
Il cédera peut-être au pouvoir de son pere;
Ma mere m'a soumise à celui de mon frere
Qui me destine un sot que je hais à la mort.
Des plus tendres amans voilà quel est le sort!
Toujours leur passion trouve un injuste obstacle;
Et pour les rendre heureux il faut quelque miracle.

SCENE VI.

SANSPAIR, *écoutant sans paroître*, LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Julie.*

Vous pouvez l'espérer.

JULIE.

Ah! je n'ose.

LA COMTESSE.

Et pourquoi?

JULIE.

Mon frere est bien bizarre.

SANSPAIR, *apercevant la Comtesse.*

Est-ce elle que je voi?

LA COMTESSE.

Pour moi, j'en juge mieux. Quoique dans son systême
Il me paroisse outré, c'est la sagesse même.

SANSPAIR, *à part*, *sans être vu.*

C'est ma belle Comtesse; oui : je n'en puis douter.
Un moment à l'écart je m'en vais l'écouter;
Il faut me mettre au fait avant que de paroître.

JULIE.

Vous le connoissez mal.

LA COMTESSE.

Je crois le bien connoître.

JULIE.

Mon frere n'est pas tel que vous vous le peignez :
Lui, la sagesse même? Ah! bon Dieu! vous craignez

De vous ouvrir à moi sur ses bizarreries;
Mais je sais qu'on en fait mille plaisanteries.

LA COMTESSE.

Je le sais comme vous; et je sais bien aussi
Que l'on a très grand tort. Mais n'est-il pas ici?
Je voudrois lui parler. Vous êtes interdite?

JULIE.

Oui, madame, il est vrai. Vous, lui faire visite?
Vous m'étonnez.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

JULIE.

Les femmes lui font peur.

LA COMTESSE.

Si nous lui déplaisons, c'est pour nous un malheur.
Mais il a mon portrait, on vient de me l'apprendre;
Et je viens le prier de vouloir me le rendre.

JULIE.

Il a votre portrait? Rien n'est plus surprenant.
Eh! comment l'a-t-il eu?

LA COMTESSE.

Comme en me promenant
J'ai perdu ce portrait sans m'en être aperçue,
Il faut que de Sanspair il ait frappé la vue;
Et de là je conclus qu'il l'aura ramassé.

JULIE.

Jamais portrait si beau ne fut si mal placé:
A le ravoir de lui vous n'aurez pas de peine.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Vous me mortifieriez si j'étois assez vaine

Pour croire que mes traits eussent pu le frapper.

JULIE.

Lui, d'un portrait de femme il pourroit s'occuper!
D'une telle foiblesse il est très incapable,
Quoiqu'il eût dû d'abord vous trouver adorable.
Vos traits sont accomplis, piquans et gracieux;
Mais rien de tout cela n'aura flatté ses yeux.
(*considérant la Comtesse.*)
Ah! madame!

LA COMTESSE.

Quoi donc?

JULIE.

Que cette étoffe est belle!

LA COMTESSE.

Le dessin m'en a plu: c'est la mode nouvelle.
Cela coûte fort cher; mais, pour me contenter,
Je ne regrette point ce qu'il m'en peut coûter:
Je cours au plus nouveau.

JULIE.

C'est très bien fait, madame.

SANSPAIR, *à part.*

Pour une philosophe elle paroît bien femme!

LA COMTESSE, *à Julie.*

Et ces dentelles-ci, qu'en dites-vous?

SANSPAIR, *à part.*

Encor?

JULIE.

Ah! rien n'est plus parfait.

LA COMTESSE, *regardant la robe de Julie.*

Que j'aime ce fond d'or

Sous ces brillantes fleurs si bien distribuées!
Elles sont à mon sens artistement nuées.

JULIE.

Cette robe me plaît, et je la mets souvent.
Mais suis-je bien coeffée?

LA COMTESSE.

Un peu trop en avant :
Coeffez-vous désormais un peu plus en arriere,
Vos traits sortiront mieux. Pour moi, c'est ma maniere.

SANSPAIR, *à part.*

Je tombe de mon haut.

JULIE, *à Lisette.*

Suivez cette leçon.

SANSPAIR, *à part, plus haut.*

La femme la plus sage a bien peu de raison!

LA COMTESSE.

J'entends quelqu'un parler.

JULIE.

C'est mon frere, sans doute.

LISETTE.

C'est lui-même vraiment : je crois qu'il nous écoute.

SANSPAIR, *se montrant.*

Oui, j'écoute, Lisette; et j'ai tout entendu.

JULIE.

Ce que j'ai dit de vous?

SANSPAIR.

Je n'en ai pas perdu
Le moindre petit mot.

JULIE.

Tant pis pour vous, mon frere:

Voilà des curieux l'aventure ordinaire.

LA COMTESSE.

Vous savez donc, monsieur, ce qui m'amene ici?

SANSPAIR.

Oui, madame. Et c'est moi...

JULIE.

Je le sais bien aussi;
Et j'ai promis pour vous...

SANSPAIR.

Promettez pour vous-même,
(*à la Comtesse.*)
Ma sœur, et point pour moi. Mon bonheur est extrême
De trouver le moment de vous entretenir,
Madame. J'ai voulu tantôt vous prévenir;
Mais on m'a dit...

JULIE.

Oh! oh! de la galanterie!
C'est du fruit tout nouveau.

SANSPAIR, *à Julie et à Lisette.*

Laissez-nous, je vous prie.

JULIE.

Volontiers.

LA COMTESSE.

Non; restez. Nous laissez-vous tous deux?

JULIE, *en sortant.*

Je réponds de mon frere; il n'est pas dangereux.

SCENE VII.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Je débute, madame, en marquant ma surprise.

LA COMTESSE.

Eh! de quoi, s'il vous plaît?

SANSPAIR.

De vous voir si bien mise;
De voir dans vos cheveux ce docte arrangement;
De vous voir affecter cet air, cet enjouement,
Ces petites façons, ce gracieux langage
Dont les femmes du monde ont raffiné l'usage;
Usage qui corrompt les esprits et les cœurs,
Et qui ne peut manquer d'influer sur les mœurs.
Quoi! vous savez parler d'étoffes, de dentelles,
Et vous vous abaissez jusqu'à ces bagatelles?
Ou monsieur votre pere a voulu me tromper,
Ou la mode jamais n'a dû vous occuper:
Vous devez l'ignorer, si vous êtes savante,
Et sentir de l'horreur pour tout ce qu'on invente.

LA COMTESSE.

Avez-vous dit, monsieur?

SANSPAIR.

Je pourrois ajouter...

LA COMTESSE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je sais l'art d'écouter,
Même certains discours qui pourroient me déplaire;

Et j'ai, quand il le faut, la force de me taire.

SANSPAIR, *à part.*

Ciel! auroit-elle encor cette perfection,
Jointe si rarement à l'érudition?
Une femme d'esprit se forcer au silence!
Rien ne me paroît plus contre la vraisemblance.
(*ils se regardent sans rien dire.*)
Elle se tait pourtant. Vous ne répondez point?

LA COMTESSE.

Continuez, monsieur : j'attends le second point.

SANSPAIR, *à part.*

Voilà certainement une étonnante femme!
(*ils gardent encore le silence.*)

LA COMTESSE, *en souriant.*

Eh bien! vos argumens sont-ils prêts?

SANSPAIR.

Non, madame :
Je n'ai plus rien à dire, et je suis confondu.

LA COMTESSE.

Vous répliquerez donc quand j'aurai répondu:
Or voici ma réponse. Une femme savante
Doit cacher son savoir, ou c'est une imprudente.
Si la pédanterie est un vice d'esprit,
Que la société de tout temps a proscrit,
Et si contre un pédant tout le monde déclame,
Souffrira-t-on son air, ses tons dans une femme?
Je me le tiens pour dit : mon sexe est condamné
A se borner aux riens pour lesquels il est né;
Je sais que s'il en sort il paroît ridicule,
Qu'il faut qu'une savante en public dissimule,

Et s'impose la loi de n'y briller jamais,
Pour contraindre l'envie à la laisser en paix.
Se tenir au niveau des femmes ordinaires,
Se prêter, se livrer à des sujets vulgaires,
S'asservir à la mode, en parler doctement:
Voilà ce qu'elle doit affecter poliment.
Au lieu que son savoir la fait passer pour folle,
S'il ne se masque pas sous un dehors frivole.
J'ai dit.

SANSPAIR.

Votre discours, avec sincérité,
Me prouve votre amour pour la société.

LA COMTESSE.

A mon âge, monsieur, faut-il que j'y renonce?

SANSPAIR.

Je vous en convaincrai bientôt par ma réponse.

LA COMTESSE.

Nous allons voir. J'écoute avec attention.

SANSPAIR.

Tout esprit devient fort par l'érudition.
Une femme qui joint le savoir à ses charmes,
Des discours du public ne prend jamais d'alarmes;
Elle laisse en partage à de foibles esprits
La mode et le bon air, objets de son mépris.
Loin de chercher à plaire, elle craint cette gloire;
Son esprit sur son cœur emporte la victoire;
Aux foibles de son sexe elle sait s'arracher,
Et le mépris des sots ne sauroit la toucher.

LA COMTESSE.

Cette maxime-là me paroît un peu fiere:

Pour me persuader elle est trop singuliere;
Et je hais (je vous parle avec sincérité)
Toute affectation de singularité.

SANSPAIR.

Vous voulez ressembler, et vous êtes savante?

LA COMTESSE.

Si l'on n'est singulière est-on donc ignorante?
Erreur. Je vois souvent de sublimes esprits,
Des savans dont le monde admire les écrits;
Mais je ne leur vois point affecter des manieres
Qu'on puisse avec raison prendre pour singulieres:
Je trouve qu'au contraire ils font tous leurs efforts
Pour cacher leur savoir sous d'aimables dehors.
Et si chez les anciens de doctes fanatiques
Ont cru se distinguer sous les haillons cyniques,
Les plus sages mortels ont toujours méprisé
Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé;
Et Socrate, et Platon, et les sages de Grece,
D'un doux extérieur ont orné la sagesse.
On ne les a point vus par singularité
Rompre tous les liens de la société,
Affecter des façons qui n'ont point de semblables,
Et pour se distinguer se rendre insupportables.

SANSPAIR, *vivement.*

Je verrois de sang-froid tant d'erreurs, tant d'abus?
Je pourrois fréquenter des hommes corrompus?

LA COMTESSE.

Eh! qui parle de vous? Ma these est générale.

SANSPAIR.

Ah! je ne sens que trop où tend votre morale.

LA COMTESSE.

Comment! Vous êtes donc un homme singulier?

SANSPAIR.

Oui: je respire l'air en mon particulier;
En tous lieux la raison est ma seule compagne.
Quand le beau monde accourt je fuis à la campagne:
Le plaisir d'être seul m'y fait braver le nord;
Et j'accours à Paris quand le beau monde en sort.

LA COMTESSE.

Moi, je veux qu'à son siecle un sage s'accommode.
Une sagesse outrée est toujours incommode,
Dégoûte, irrite, offense, au lieu de corriger.
De sa mauvaise humeur on cherche à se venger;
Pour la rendre odieuse il n'est rien qu'on ne fasse:
Je pourrois le prouver par un beau trait d'Horace;
Mais il me siéroit mal de citer les auteurs.
Rien n'est plus innocent ni plus pur que vos mœurs:
Je vous mets au-dessus de la plupart des hommes;
Mais vivons, croyez-moi, pour le siecle où nous sommes.
Tâchons de nous sauver de la corruption,
Sans donner toutefois dans l'affectation.
Imiter dans ce temps la candeur du vieux âge,
Ses modes, ses façons, c'est être outrément sage.
Pour moi, qui hais le monde, et qui ne le fuis pas,
Je me borne à des vœux, et je me dis tout bas:
« Puissent la foi, l'honneur et la pudeur antique,
« Reprendre sur les cœurs un pouvoir despotique!
« Après tant de rebuts qui t'ont fait soupirer,
« Vertu trop négligée, ose te remontrer. »
Ces souhaits, que je forme et répete sans cesse,

Avec humanité font parler la sagesse;
Ils peuvent à la fin pénétrer jusqu'aux cieux,
Et faire plus d'effet que des cris odieux.

SANSPAIR.

Plus vous parlez, madame, et plus je vous admire;
Mais vous ne m'étonnez que pour me contredire.
C'est un crime à vos yeux d'oser se distinguer;
Pour leur paroître sage, il faut extravaguer.

LA COMTESSE.

Distinguons, s'il vous plaît : car je hais l'équivoque.
Un sage suit la mode, et tout bas il s'en moque;
Il déteste l'erreur, le vice, les abus,
Mais sans rompre en visiere aux hommes corrompus:
Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable;
Mais son goût ne doit pas le rendre insociable.

SANSPAIR.

Je ne m'attendois pas à ces doctes leçons.
Ainsi donc vous blâmez mon habit, mes façons?

LA COMTESSE.

Oh! très absolument : j'ose même vous dire
Que, si sur votre cœur j'avois le moindre empire
(Car pour guider l'esprit il faut gagner le cœur),
Je voudrois que d'abord vous me fissiez l'honneur
De me sacrifier vos façons singulieres,
Pour prendre du beau monde et l'air et les manieres.

SANSPAIR, *très vivement.*

Moi, devenir un fat, un étourdi! Madame,
Quand vous m'inspireriez la plus ardente flamme,
Vous ne me feriez pas varier un moment.
Vous êtes, je l'avoue, un prodige charmant;

Un instant m'offre en vous tant de rares merveilles,
Qu'avec peine j'en crois mes yeux et mes oreilles.
Vous savez être sage avec vivacité,
Et la science en vous releve la beauté:
Mais tous nos sentimens s'accordent mal ensemble;
Et je ne puis aimer que ce qui me ressemble.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je n'ai plus rien à dire après un si beau trait.
Pour ne plus disputer, venons à mon portrait:
M'y reconnoissez-vous? Y trouvez-vous quelque autre?

SANSPAIR.

Madame, il est trop beau pour n'être pas le vôtre.

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous êtes très galant, quoique très singulier.
Il m'appartient donc?

SANSPAIR.

Oui: je ne puis le nier.

LA COMTESSE.

Vous savez que chez vous je viens pour le reprendre;
Vous ne refusez pas, je crois, de me le rendre?

SANSPAIR, *tirant le portrait de sa poche.*

Madame, le voici.

LA COMTESSE.

Donnez.

SANSPAIR.

Oh! doucement:
Laissez-moi, s'il vous plaît, l'admirer un moment.
(*en regardant le portrait.*)
Les beaux traits! Ah! quels yeux! quelle admirable bouche!

Voilà de quoi charmer le cœur le plus farouche.
(*il baise le portrait.*)
Adieu, divin portrait, dont mes yeux enchantés...

LA COMTESSE, *lui voulant ôter le portrait.*
Monsieur, vous prenez là d'étranges libertés.

SANSPAIR, *lui rendant le portrait.*
Puisque j'ai fait le crime, il faut que je l'expie.
(*il la considere.*)
Mais que l'original surpasse la copie!
Oui, plus je vous regarde, et plus je le ressens,
Quoique votre portrait ait des traits ravissans.

LA COMTESSE, *regardant le portrait.*
L'art du peintre y paroît plus que la ressemblance.

SANSPAIR, *reprenant brusquement le portrait.*
Voilà pourtant vos yeux.

LA COMTESSE, *voulant le reprendre.*
Rendez-moi...

SANSPAIR.
Patience:
Je veux vous comparer à loisir trait pour trait.
(*il regarde la Comtesse et le portrait tour-à-tour.*)
Madame, croyez-moi, laissez-moi ce portrait:
J'aime à le regarder, j'en ai pris l'habitude;
La séparation seroit pour moi trop rude.

LA COMTESSE.
N'importe; il me le faut.

SANSPAIR.
Ah! si vous prétendez...
Quoi! sérieusement vous le redemandez?

LA COMTESSE.

En pouvez-vous douter? J'ai peine à vous comprendre.

SANSPAIR, *tendrement.*

Ah! vous m'entendriez si vous vouliez m'entendre.

LA COMTESSE.

J'y fais tout mon possible.

SANSPAIR, *à part.*

En vain je me combats.
O ma foible raison, ne m'abandonnez pas!
Jamais femme pour moi ne fut si dangereuse.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! s'il pouvoit m'aimer, que je serois heureuse!
Mon portrait m'auroit-il procuré ce bonheur?
Cessez, fiere raison, de défendre son cœur.

SANSPAIR, *sortant de sa rêverie.*

Eh bien! madame?

LA COMTESSE.

Eh bien?

SANSPAIR.

Perdrai-je l'espérance
De garder ce portrait?

LA COMTESSE.

Et sur quelle apparence
Oserai-je, monsieur, le laisser en vos mains?
Expliquez-vous du moins.

SANSPAIR.

Ah! c'est ce que je crains.

LA COMTESSE.

Finissons donc, monsieur: j'attends ici mon pere;
Que lui dirai-je?

SANSPAIR.

Eh! mais... dites-lui sans mystere
Que j'ai refusé de... Non, ne lui dites rien :
La chose iroit trop loin; car vous comprenez bien
Qu'il voudroit pénétrer la véritable cause
De ce refus.

LA COMTESSE.

Sans doute.

SANSPAIR.

Et si je lui propose
Quelque accommodement... car on en peut trouver.

LA COMTESSE.

Je ne le prévois pas.

SANSPAIR.

Je vais vous le prouver.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je vous surprends tous deux, et m'en fais une fête:
Vous avez dû former un plaisant tête-à-tête?

SANSPAIR.

Pas trop plaisant.

LE MARQUIS.

Comment! Avez-vous disputé?

LA COMTESSE.

Mais, oui : j'ai combattu la singularité.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous? Chacun a sa folie :

La vôtre, par exemple, est la philosophie :
Toujours Locke, Leibnitz, Descartes ou Newton;
Mais songez que bientôt il faut changer de ton,
Et vous raccoutumer au langage ordinaire,
Car j'espere ce soir conclure notre affaire.
Vous aurez un époux tout simple et tout uni,
Qui d'érudition me paroît peu muni;
Et qui desirera, selon toute apparence,
Que tout votre savoir se borne à sa science.
Avez-vous ce portrait? Vous ne répondez rien!

SANSPAIR.

Etes-vous si pressé? Vous me permettrez bien
De le garder encor.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre;
Au marquis de Beausang je viens de le promettre.

SANSPAIR.

A Beausang?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Je le lui remettrai...

LE MARQUIS.

Quand cela, s'il vous plaît?

SANSPAIR.

Quand je consentirai
Qu'il épouse madame.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!
Songez-vous?...

SANSPAIR.

Mon aveu doit confirmer le vôtre :
Beausang, vous le savez, n'est pas encor majeur;
Et vous savez aussi que je suis son tuteur.

LE MARQUIS.

Oui; mais des deux côtés l'affaire est convenable,
Et ne sauroit manquer de vous être agréable.

SANSPAIR.

C'est selon.

LE MARQUIS.

C'est selon?

SANSPAIR.

D'abord il faut savoir
Si madame y consent.

LE MARQUIS.

Je n'ai qu'à le vouloir,
Elle y consentira.

SANSPAIR.

Par pure complaisance,
Peut-être.

LE MARQUIS.

Ah! je voudrois qu'elle fît résistance!

SANSPAIR.

Moi, je veux que son cœur décide de son sort :
Nous devons l'établir juge en dernier ressort.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Eh bien! prononcez donc.

LA COMTESSE.

Je ne le puis encore.

LE MARQUIS.

Mais quand le pourrez-vous?

LA COMTESSE.

Voilà ce que j'ignore.

LE MARQUIS.

Je crois qu'ils sont d'accord pour me faire enrager;
On établit un juge, il ne veut pas juger.

LA COMTESSE.

Eh bien! puisque monsieur prétend que je prononce,
Il aura la bonté de dicter ma réponse.

SANSPAIR.

Moi, madame?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur: je m'en rapporte à vous.
Je veux de votre main recevoir un époux:
Votre décision sera ma loi suprême,
Et vous me guiderez beaucoup mieux que moi-même.
Je suis d'un sexe foible et sujet à l'erreur:
Vous avez trop de sens, de vertu, de candeur,
Pour ne me pas donner un conseil salutaire.
Vous connoissez Beausang, son bien, son caractere;
Et si vous décidez qu'il est digne de moi,
Dès ce soir, je lui donne et mon cœur et ma foi.

LE MARQUIS.

C'est bien dit. Je reviens à l'avis de ma fille.
Eh bien! servez-nous donc de pere de famille:
Prononcez.

SANSPAIR.

Je ne puis.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel mystere est ceci?

SANSPAIR, *après avoir un peu rêvé.*

Voulez-vous revenir dans deux heures d'ici?
Ce n'est pas demander trop de temps, ce me semble.

LE MARQUIS.

Dans deux heures d'ici nous reviendrons ensemble.
A l'égard du portrait...

LA COMTESSE.

Monsieur le gardera;
Et, suivant son arrêt, il en disposera.

LE MARQUIS.

Allons donc.

SANSPAIR, *donnant la main à la Comtesse.*

Permettez que je vous reconduise.

LE MARQUIS.

Il n'est point, disiez-vous, de plus haute sottise
Que cette façon-là?

SANSPAIR.

Je l'ai dit en effet;
Mais on peut varier pour un si beau sujet.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SANSPAIR, *vivement.*

Après un long combat j'ai gagné la victoire.
(*parlant au portrait.*)
Enfin je vais te rendre et rétablir ma gloire.
Trop dangereux appas qui m'imposez la loi,
Je saurai triompher et de vous et de moi.
Lâche! je me voyois à deux doigts de ma perte;
La raison frémissoit, et ne l'a pas soufferte;
Grace au Ciel, ses leçons m'empêchent de tomber :
Je m'étonnois aussi de la voir succomber;
Mais dans mon foible cœur elle s'est raffermie,
Et je puis sans danger revoir son ennemie.
Revenez, revenez, douce tranquillité.
Déja je sens en moi renaître la gaieté :
Suivons ses mouvemens. Que l'aimable sagesse
Rétablisse en ces lieux le calme et l'alégresse,
Et que jamais l'amour ne trouble mon repos.
Que vois-je? Est-ce Pasquin? Il arrive à propos.

SCENE II.

SANSPAIR, PASQUIN, *en habit de petit-maître.*

PASQUIN.

Je viens vous étaler ma nouvelle figure.

SANSPAIR.

Voyons.

PASQUIN.

Considérez ces graces, cette allure;
Voyez ce coude-pied hors de mon escarpin,
Et ce panier bouffant qui donne un air poupin :
Cela marque la taille, et dégage à merveille.
La perruque nouée au niveau de l'oreille,
Cette bourse qui couvre un dos qu'on poudre exprès,
Ont un air cavalier qui fourmille d'attraits.
L'équipage est complet, et suivant l'ordonnance.

SANSPAIR.

Savez-vous l'étayer d'un air de suffisance,
D'un ton impérieux, railleur et décisif?

PASQUIN.

Peste! c'est le moyen de n'être pas oisif.
Ces brillantes façons font un homme à la mode;
Les plus achalandés n'ont pas d'autre méthode,
S'ils joignent à ces dons le précieux secret
De rendre le public leur confident discret :
Pour en venir à bout, leurs communes allures
Sont de se confier chacun leurs aventures.
Morbleu, les bons propos! Sans beaucoup méditer,

Pour vous désennuyer, je vais les imiter.

SANSPAIR.

Vous avez donc servi sous d'excellens modeles?

PASQUIN.

Ah! monsieur, leurs façons me sont si naturelles,
Qu'il ne me manque rien qu'un peu de qualité
Pour être le seigneur le plus accrédité.

(*il se jette au cou de Sanspair, et le serre étroitement.*)

Eh! bonjour, cher Marquis.

SANSPAIR.

Tubleu, quelle caresse!

PASQUIN.

Comment gouvernes-tu cette pauvre Comtesse?
Entre nous, elle auroit quelques desseins sur moi :
Mais je sais ménager un ami tel que toi;
D'ailleurs, en tant de lieux mes pas sont nécessaires,
Que je n'ai pas le temps de troubler tes affaires.
La Dorville à la fin a fixé tous mes soins;
Je crois qu'elle m'aura deux grands mois tout au moins:
Oui, parbleu, deux grands mois; et je lui sacrifie
La beauté du Marais qui m'aime à la folie.
J'en suis un peu honteux; mais, pour la nouveauté,
Tu sais qu'on ne plaint pas une infidélité.
Ma petite maison est propre au tête-à-tête :
J'y régale demain ma nouvelle conquête.
Dans ces sombres réduits je redouble d'ardeur;
Car, moi, je hais l'éclat, et j'ai de la pudeur.
La Marquise vouloit étaler sa victoire;
Mais je n'ai pas voulu lui donner trop de gloire.

SANSPAIR.

Tels sont donc les propos de nos jolis seigneurs?

PASQUIN.

Je les rends mot pour mot.

SANSPAIR.

O temps! ô siecle! ô mœurs!
Qui rendez la raison, la vertu singulieres...
(il tire le portrait et lui parle, après s'être jeté dans un fauteuil.)
Et vous me forceriez à changer de manieres!
De ce monde effréné, ridicule, pervers,
J'adopterois pour vous et le ton et les airs!
Eussiez-vous mille fois plus de graces, de charmes,
Ma raison contre vous prendra toujours les armes;
Et je vais à Beausang vous céder sans regret.

PASQUIN, *en riant.*

A qui parlez-vous donc?

SANSPAIR.

Je parle à ce portrait.
Approchez, admirez.

PASQUIN, *regardant le portrait.*

Ah! monsieur, qu'elle est belle!
Voilà de quoi tourner la meilleure cervelle.
(à part.)
C'est la sœur de mon maître; employons tout notre art
A la bien seconder.

SANSPAIR.

Ce front et ce regard
Annoncent un esprit profond, vaste et sublime;
Cet air modeste inspire et l'amour et l'estime;

Ces traits fins, réguliers, qui ravissent les yeux,
S'accordent pour former un tout délicieux.
Ouvrage favori de la docte nature,
L'original encor surpasse la peinture.
Cependant cet objet, si gracieux, si beau,
Seroit de la raison l'écueil et le tombeau :
Je l'admire et le crains; et la sagesse encore
Sait préserver mon cœur des charmes qu'il adore.

PASQUIN.

A votre place, moi, je m'y serois rendu.
Pourquoi leur résister?

SANSPAIR.

Vous l'avez entendu.

PASQUIN.

L'amour excuse tout.

SANSPAIR, *en souriant.*

Excellente morale!

PASQUIN.

Ne dit-on pas qu'Hercule a filé pour Omphale?

SANSPAIR.

Hercule étoit un fou.

PASQUIN.

Vous avez beau parler,
Il faut que tôt ou tard on se mette à filer.

SANSPAIR, *vivement.*

Je ne changerai point, la chose est résolue.

PASQUIN.

Vous baisserez le ton, dès que vous l'aurez vue.

SANSPAIR.

Je l'ai vue, admirée, et me suis soutenu.

PASQUIN.

Ah! c'est que le moment n'est pas encor venu :
Je le sens qui vient.

SANSPAIR.

Paix.

PASQUIN.

Vous m'imposez silence;
Mais, si vous vouliez bien me donner audience,
Je vous dirois, monsieur, que vous avez trente ans,
Même un peu par delà, selon ce que j'entends :
Riche comme un Crésus, dans la vigueur de l'âge,
Ma foi, vous devriez songer au mariage.

SANSPAIR.

J'y renonce à jamais; j'en jure à tous momens.

PASQUIN.

Tenez, ce portrait-là se rit de vos sermens.

SANSPAIR.

Sachez...

PASQUIN.

Contre l'hymen votre raison déclame;
Mais je gagerois bien que voilà votre femme.

SANSPAIR.

Je gagerois bien, moi, que vous êtes un fat.

PASQUIN.

Ma foi, vous gagneriez. Mais, sans bruit, sans éclat,
Raisonnons.

SANSPAIR, *lui tendant la main.*

Excusez un terme un peu trop rude :
Je me reconnois mal à cette promptitude;
Mais aussi contre moi pourquoi vous obstiner ?

PASQUIN.

C'est que j'ai quelquefois le don de deviner.

SANSPAIR.

Encor? Je rends justice à cette aimable veuve;
Mais contre ses appas je me sens à l'épreuve.
Qui? moi, prendre une femme, en qui je vois régner
Tous les goûts dépravés qu'elle doit dédaigner,
Et qui mettroit en œuvre une adresse profonde
Pour me faire rentrer tôt ou tard dans le monde!
J'aimerois mieux cent fois mourir sans héritier,
Que de cesser de vivre en homme singulier.

PASQUIN.

Si vous étiez aimé par hasard?

SANSPAIR.

Si l'on m'aime
On doit sans balancer adopter mon systême;
A l'objet de ses vœux il faut immoler tout,
Le penchant, les desirs, l'habitude, et le goût.

PASQUIN.

Pour le coup je vous tiens. Suivant votre maxime,
La veuve auroit sur vous un droit plus légitime.
Si vous l'aimez, monsieur, elle peut exiger
Ce que vous exigez.

SANSPAIR.

Je veux la corriger.
Elle veut que d'un fat j'arbore l'apparence:
De nos prétentions voilà la différence.
Mais de son mauvais goût je préserve mon cœur,
Et d'un goût tout pareil je veux guérir ma sœur:
Semblable à la Comtesse, elle est esclave et folle

Des modes, des grands airs; le monde est son idole,
En un mot. Dites-moi, vous connoît-elle?

PASQUIN.

Non.

SANSPAIR.

Je vais vous employer à guérir sa raison.

PASQUIN.

Je ne m'en mêle plus.

SANSPAIR.

Pourquoi, je vous supplie?

PASQUIN.

En venant vous trouver j'ai rencontré Julie;
Et d'abord, honoré de son attention,
J'ai lâché mes grands airs avec profusion :
De nos jeunes seigneurs affectant le langage,
Aussi bien qu'eux du moins j'ai fait leur personnage;
Pour qu'elle m'admirât j'ai tout dit, tout tenté.

SANSPAIR.

Qu'a produit tout cela?

PASQUIN.

Mes grands airs ont raté.

SANSPAIR.

C'est qu'elle a soupçonné...

PASQUIN.

Non; mais, sur ma parole,
Elle a changé de goût.

SANSPAIR.

Quoi! ma sœur n'est plus folle?

PASQUIN.

« J'admire, a-t-elle dit, messieurs les courtisans :

« Pensent-ils qu'on n'ait plus ni bon goût, ni bon sens?
« Bon Dieu, quelle fadeur! — Comment donc, mon infante,
« Ai-je dit d'un ton fier, vous êtes méprisante!
« Sachez... » Mais, sans vouloir m'écouter un moment,
Elle m'a planté là fort impertinemment.

SANSPAIR.

Son procédé me cause une surprise extrême;
Et j'ai peine...

PASQUIN.

Elle vient : jugez-en par vous-même.

SCENE III.

SANSPAIR, JULIE, PASQUIN.

JULIE.

Mon frere, d'où nous vient cet aimable seigneur?
Est-il de vos amis?

SANSPAIR.

Assurément, ma sœur;
Un seigneur si bien fait, si galant, doit vous plaire:
Ne dissimulez plus...

JULIE.

Détrompez-vous, mon frere;
De grace, ayez de moi meilleure opinion.
Sur vos sages discours j'ai fait réflexion:
De tous mes goûts pervers à la fin revenue,
Contre les faux brillans je me sens prévenue;
Je me moque à présent de ce que j'admirois;
J'aime de tout mon cœur ce que je haïssois.

Vous qui me paroissiez bizarre, insupportable,
A mes yeux maintenant vous êtes admirable;
Ce qui les effrayoit leur devient familier:
Rien ne leur paroît beau s'il n'est pas singulier;
Et, bien loin que nos goûts s'accordent mal ensemble,
Pour qu'un homme me plaise il faut qu'il vous ressemble.

SANSPAIR.

Vous me trompez, Julie; un pareil changement
Ne peut être à coup sûr l'ouvrage d'un moment.

JULIE.

Aussi pendant long-temps me suis-je combattue;
Et j'ai fait tant d'efforts que je me suis vaincue.

PASQUIN.

Ma foi, la pauvre enfant me fait compassion:
A vingt ans se livrer à la réflexion!
Sanspair, en vérité, vous la rendez maussade.

JULIE, *à Pasquin.*

Vous vous croyez charmant, et vous êtes bien fade.

PASQUIN.

Bien fade, ma princesse? Adieu, sage Sanspair:
Je ne veux plus chez vous prodiguer le bon air.

(*Pasquin sort.*)

JULIE.

Vous nous obligerez. D'un homme sage, grave,
J'aspire désormais à me rendre l'esclave:
Je vivrois avec lui dans un obscur séjour,
Plus contente cent fois qu'au milieu de la cour.

SANSPAIR.

Ma sœur, je n'en crois rien.

JULIE.

Pour en avoir la preuve
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve :
Si quelque philosophe a du penchant pour moi,
Me voilà toute prête à lui donner ma foi.

SANSPAIR.

Vous le direz cent fois avant que je le croie;
Mais, si vous disiez vrai, que j'en aurois de joie!
Aimez de bonne foi la singularité,
Et vous éprouverez ma libéralité.

SCENE IV.

SANSPAIR, JULIE, PASQUIN, LISETTE.

LISETTE, *à Sanspair.*

Je viens vous annoncer un grave personnage
Qui peut vous disputer le titre d'homme sage.

SANSPAIR.

Comment s'appelle-t-il ?

LISETTE.

C'est le comte d'Arbois.

SANSPAIR, *d'un air empressé.*

Qu'il vienne.

LISETTE, *au Comte.*

Entrez, monsieur.

SCENE V.

LE COMTE, *vêtu singulièrement*, SANSPAIR, JULIE, PASQUIN, LISETTE.

LE COMTE, *entre gravement, s'appuyant sur une canne, et parle d'un ton empesé.*

Enfin donc je vous vois,
Cher comte de Sanspair, prototype des sages,
Ennemi courageux des modernes usages,
Des vices et des mœurs judicieux frondeur;
Embrassez votre émule et votre admirateur.

SANSPAIR, *après l'avoir embrassé.*

Je n'avois pas, monsieur, l'honneur de vous connoître.

LE COMTE.

Moi, je connois en vous mon voisin et mon maître.
En dépit de mon âge et de ma qualité,
Vous m'avez inspiré la singularité:
Ce grave ajustement en est la forte preuve,
Vous avez vu tantôt une assez belle veuve,
La Comtesse, ma sœur : elle a beaucoup d'esprit,
Du savoir encor plus; mais rien ne la guérit
Du fol entêtement des usages du monde:
J'en suis au désespoir. Pour moi, plus je me sonde,
Plus je me trouve né pour être singulier,
Quoiqu'il me reste un air un peu trop cavalier.

LISETTE, *bas à Julie.*

Pour un fou c'est fort bien jouer son personnage.

JULIE, *bas.*

A ravir.

LE COMTE.

Votre sœur passe pour être sage,
Et pourroit me servir de consolation
Dans mon petit réduit, sombre habitation,
Mais charmante à mes yeux. Et comme à la campagne
Un jeune solitaire a besoin de compagne,
En homme singulier, brusquement, sans fadeur,
Je viens vous demander cette prudente sœur.

SANSPAIR, *en souriant.*

Très prudente!

LE COMTE.

Je crois que l'humeur singuliere
Va m'en gratifier de la même maniere;
Et deux originaux se conviennent si fort
Que, dès le premier mot, ils se trouvent d'accord.
De mon bien, de mon rang on a su vous instruire;
Et vous n'êtes pas homme à vouloir m'éconduire.

SANSPAIR.

Si j'ose statuer sur votre extérieur,
Il vous donne le droit de prétendre à ma sœur.
Je ne m'en cache point: j'aimerois un beau-frere
Qui sauroit soutenir un si beau caractere;
Mais un homme à votre âge est toujours inégal.
A l'égard de ma sœur, vous la connoissez mal:
Loin de vous consoler dans votre solitude,
Elle n'y porteroit qu'ennui, qu'inquiétude;
Tout comme votre sœur elle aime le fracas,
Et l'esprit singulier ne l'amuseroit pas.

JULIE.

Mon frere, des grands airs je suis désabusée;

Je vous l'ai déja dit, la preuve en est aisée:
Si monsieur vous convient, excepté le cousin,
Tout époux me plaira venant de votre main.

SANSPAIR.

Qu'on nous laisse tous deux.

SCENE VI.

SANSPAIR, LE COMTE.

SANSPAIR.

Parlons avec franchise...

SCENE VII.

SANSPAIR, LE COMTE, LE BARON.

LE BARON, *entrant brusquement.*

Oh çà! cousin Sanspair, dès ce soir, sans remise,
Je veux de la cousine assurer le bonheur.
Vous savez comme moi que j'ai déja son cœur;
Qu'elle brûle d'envie...

SANSPAIR.

Elle dit le contraire;
Mais de notre projet rien ne peut me distraire:
Vous êtes mon parent, simple, naïf, humain;
Vous avez de grands biens.

LE COMTE, *à Sanspair.*

Est-ce là ce cousin
Dont on vient de parler?

SANSPAIR.

Oui, monsieur : c'est lui-même ;
Homme plein de candeur, que j'estime, que j'aime,
Parce que du vieux temps il rappelle les mœurs,
Et qu'il est ennemi du faste et des grandeurs.
Il est vif, il est prompt ; marque d'un cœur sincere :
C'est des honnêtes gens le défaut ordinaire,
Et l'unique défaut que je remarque en lui.

LE COMTE, *d'un air vif et surpris.*

Vous lui donnez Julie ?

LE BARON.

On contracte aujourd'hui,
Et demain on épouse.

SANSPAIR, *au Baron.*

Attendons, je vous prie.

LE BARON.

Cousin, je n'en puis plus : il faut qu'on me marie
Ou qu'on m'assomme.

LE COMTE, *gravement.*

Eh bien ! on vous assommera.

LE BARON.

Cet homme est admirable ! Eh ! qui s'en chargera ?

LE COMTE, *gravement.*

Mais... moi, si vous voulez.

LE BARON.

L'offre est fort obligeante.
Vous êtes donc, mon cher, d'une humeur assommante ?

LE COMTE, *toujours gravement.*

Quand quelqu'un me déplaît, je m'en fais un régal.

LE BARON, *à Sanspair.*

Que faites-vous ici de cet original?
Ose-t-il plaisanter avec cette figure?

LE COMTE, *du même ton.*

Me traiter de plaisant c'est me faire une injure :
Un homme singulier est toujours sérieux.

LE BARON.

Sais-tu bien, mon ami, que je suis bilieux?

SANSPAIR.

Parlez mieux, mon cousin, ou gardez le silence :
Apprenez que monsieur est homme de naissance.

LE BARON.

Ce visage seroit homme de qualité?

LE COMTE, *frappant du pied et de la canne.*

Morbleu! si ce n'étoit la singularité...

SANSPAIR, *au Comte.*

Eh! pour l'amour de moi...

LE COMTE, *vivement.*

Que le diable m'emporte...

SANSPAIR, *au Comte.*

Un homme singulier s'emporter de la sorte!

LE BARON.

Il croit donc m'effrayer avec son œil hagard?
Savez-vous qui je suis?

LE COMTE, *gravement.*

Un très plat campagnard.

LE BARON.

Moi, campagnard! moi, plat! Ah! si j'entre en furie...

LE COMTE, *d'un air menaçant.*

Eh bien?

LE BARON, *se reculant près de Sanspair.*

Retenez-moi, mon cousin, je vous prie;
Car il arriveroit ici quelque accident.

LE COMTE, *lui faisant une révérence.*

Ah! monsieur le Baron, je vous crois trop prudent.

LE BARON.

A quatre pas d'ici tu verrois ma prudence.

LE COMTE, *le prenant par le bouton.*

J'en veux dès ce moment faire l'expérience :
Venez, brave Baron.

LE BARON, *entraîné par le Comte.*

Séparez-nous, cousin :
Je sens que je m'échauffe.

SANSPAIR, *retenant le Comte.*

Eh ! de grâce, voisin...

LE COMTE.

Eh bien! promettez-moi de m'accorder Julie.

SANSPAIR.

Je ne le puis.

LE COMTE, *toujours gravement.*

Songez que je vous en supplie.

LE BARON.

Oser la demander, c'est me faire un affront;
Et, si je n'étois pas aussi sage que prompt...

LE COMTE, *se jetant sur le Baron.*

Que feriez-vous ?

SANSPAIR, *retenant le Comte.*

Monsieur...

LE COMTE, *reprenant sa gravité.*

Pardon, mon cher confrere.

Il a mis en défaut mon humeur singuliere ;
Mais je suis très surpris, pour trancher en un mot,
De vous voir entêté d'un cousin aussi sot :
Vous allez vous donner le plus grand ridicule...

LE BARON.

Sortons.

LE COMTE.

Soit.

LE BARON.

Attendez, il me vient un scrupule :
(*à Sanspair.*)
Est-il bien gentilhomme?

SANSPAIR, *l'éloignant du Comte.*

Eh! Baron, croyez-moi.

LE BARON.

Mais vous ne le croyez que sur sa bonne foi,
Et je suis délicat sur de pareils chapitres.
(*au Comte.*)
Avant que de nous battre apportez-moi vos titres.

LE COMTE.

(*lui montrant son épée.*) (*montrant son cœur.*)
Vous voyez le premier, et voici le second.

LE BARON, *faisant mine de tirer l'épée.*

Oh! parbleu, mon ami, tu baisseras le ton;
Et sur-le-champ...

LE COMTE, *tirant son épée.*

Voyons.

(*le Marquis et la Comtesse paroissent.*)

LE BARON, *toujours la main sur la garde de son épée.*

Cousin, laissez-moi faire;

Ne me retenez plus.

LE COMTE, *apercevant le Marquis.*

Ah! j'aperçois mon pere.

(*à part.*)

A tantôt, cher Baron. Je m'esquive sans bruit.

LE BARON, *transporté de joie.*

J'ai gagné la bataille, et le poltron s'enfuit.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, SANSPAIR, LE BARON.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

N'est-ce pas là mon fils qui disparoît si vîte?

SANSPAIR.

Oui, monsieur : c'est lui-même.

LE BARON.

Il s'en retourne au gîte,
Après avoir appris ce que c'est qu'un Baron.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Que dit monsieur?

LE BARON.

Je dis qu'il n'est qu'un fanfaron.

LE MARQUIS.

Pour l'amour de monsieur je veux bien me contraindre;
Mais sachez que mon fils n'est pas homme à vous craindre.

LE BARON, *mettant la main sur son épée.*

Prenez-vous son parti?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur, je le prends.

(*à Sanspair.*)
Quel est cet homme-là?

SANSPAIR.

C'est un de mes parens
Que monsieur votre fils a mis fort en colere :
Grace au ciel, mon cousin a l'humeur débonnaire.

LE BARON.

Ah! vous verrez beau jeu.

SANSPAIR, *le poussant.*

Baron, retirez-vous.

LE BARON.

Pour me remettre un peu, je vais boire deux coups,
Et dormir là-dessus, attendant le notaire.
Cousin, plus de délais, ou sinon plus d'affaire :
Je vous le dis tout net, et j'en jure d'honneur,
Moi, moi, la Garouffiere, et votre serviteur.

SCENE IX.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Vous avez un parent bien brutal, ce me semble?
Mais que pouvoient avoir à démêler ensemble
Mon fils et lui?

SANSPAIR.

Ma sœur a causé leurs débats.
Ils la veulent tous deux; cela ne se peut pas :
J'ai dit à votre fils que je l'avois promise;
Loin de se désister...

LE MARQUIS.

Ah! quelle est ma surprise!
Il sait que j'ai pour lui d'autres engagemens.

SANSPAIR.

Ils s'accordent donc mal avec ses sentimens.

LE MARQUIS.

Je les mettrai d'accord à coup sûr.

SANSPAIR.

C'est dommage
Qu'il soit un peu trop vif, car il paroît bien sage.

LE MARQUIS.

Lui?

SANSPAIR.

Jeune comme il est, se choisir un réduit
Pour fixer son séjour loin du monde et du bruit!
Se vêtir simplement, être grave et modeste!...

LE MARQUIS.

Parlez-vous de mon fils?

SANSPAIR.

Oui, vraiment. Je proteste
Que si je n'étois pas engagé...

LE MARQUIS.

Par ma foi,
Je crois que vous voulez vous divertir de moi.
Lui, grave! lui, modeste!

SANSPAIR, *vivement.*

Eh! oui.

LE MARQUIS.

Sur ma parole,
Il n'est pas dans Paris une tête plus folle.

Le fripon devant vous se sera contrefait
Pour vous en imposer.... Mais croyez...

SANSPAIR.

En effet,
Plus je rappelle ici cette métamorphose...

LE MARQUIS.

Hypocrite fieffé. Mais parlons d'autre chose.
Vous avez eu le temps de vous déterminer :
Quelle décision allez-vous nous donner?
Quoi donc? Vous pâlissez! D'où peut venir ce trouble?

SANSPAIR, *à part.*

Quand il faut triompher ma foiblesse redouble :
Je tremble.

LA COMTESSE, *à part.*

Je frémis.

SANSPAIR, *à part.*

O terrible moment!
J'ai peine à revenir de mon saisissement.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous dites donc?...

SANSPAIR.

Vous voulez bien permettre
Qu'avant que de parler je tâche à me remettre.
Monsieur...

LE MARQUIS.

Quoi?

LA COMTESSE, *à part.*

Juste ciel! que va-t-il prononcer?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas sur quoi vous pouvez balancer.

SANSPAIR, *d'un ton entrecoupé.*

Madame... je me suis rappelé la maniere
Dont vous m'avez parlé sur l'humeur singuliere;
Et par les sentimens que j'ai trouvés en vous,
Je conclus... que Beausang vous convient pour époux.
C'est un homme à la mode : il est brillant, aimable;
Et je le crois pour vous un parti très sortable.
Je ne m'oppose plus à l'hymen projeté;
Et voilà le portrait qu'il a bien mérité.

(*il rend le portrait à la Comtesse.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Conclusion funeste! Hélas! je suis perdue.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Donnez-moi ce portrait. Vous voilà bien émue!

LA COMTESSE, *avec un souris forcé.*

Moi, monsieur! point du tout : qui pourroit m'émouvoir?

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Je puis donc désormais user de mon pouvoir,
Aller chercher Beausang, amener un notaire,
Et devant vous enfin terminer cette affaire?

SANSPAIR, *vivement.*

Devant moi? devant moi? Suffit que vous sachiez...

LE MARQUIS.

Oh! non pas, s'il vous plaît : il faut que vous signiez.

SANSPAIR.

Je ne signerai point.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

SANSPAIR.

Pourquoi ma signature? Il suffit de la vôtre.

LE MARQUIS.

Eh! non.

SANSPAIR, *d'un grand sang-froid.*

J'en suis fâché.

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas tuteur?

SANSPAIR.

La parole suffit entre des gens d'honneur.

LE MARQUIS.

Un tuteur doit signer : c'est la loi, c'est l'usage.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Je crois qu'il ne faut pas insister davantage;
Il ne signera pas.

SANSPAIR.

Ne vous ai-je pas dit
Qu'entre des gens d'honneur la parole suffit?

LE MARQUIS.

Le contrat seroit nul.

SANSPAIR.

Nul ou non, que m'importe?

LE MARQUIS.

Il faut extravaguer pour parler de la sorte.
Je vous dis que les lois, en dix mots comme en un...

SANSPAIR.

Citez vos lois, monsieur, à des gens du commun;
Ma parole est ma loi : je veux que l'on s'y fie,
Sans qu'un notaire écrive et vous la certifie.
Ecrire sa promesse est une indignité
Qui fait, à mon avis, honte à l'humanité.

LA COMTESSE.

Ce noble sentiment me paroît un oracle.

LE MARQUIS.

Si je n'étouffe pas, ce sera grand miracle.

LA COMTESSE.

Les singularités sont mon aversion;
Mais celle-ci ravit mon admiration.

LE MARQUIS.

Courage!

LA COMTESSE.

Oui : la maxime est digne qu'on l'admire;
Et, non plus que monsieur, je ne veux point écrire.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Vous ne signerez pas, vous?

LA COMTESSE.

Non, absolument;
Vous vous contenterez de mon consentement.

LE MARQUIS.

La voilà folle aussi! Treve de raillerie.

LA COMTESSE.

C'est vous qui prétendez que je me remarie,
Que j'accepte Beausang; vous m'imposez la loi :
C'est à vous à signer et pour vous et pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons faire un acte bien valable!
(*à Sanspair.*)
Ayez le procédé d'un homme raisonnable,
Ma fille signera : j'en jure mon honneur.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Voulez-vous me contraindre à signer mon malheur?

SANSPAIR, *à part.*

Son malheur!

LE MARQUIS, *à la Comtesse d'un air menaçant.*

Ah!

LA COMTESSE.

Du moins que monsieur me prévienne,
Et que ce soit sa main qui dirige la mienne.
Si vous signez, monsieur, je vous imiterai.

LE MARQUIS.

Ah! passe pour cela.

SANSPAIR.

Moi, je vous préviendrai!
Ne vous en flattez pas. Pour finir votre affaire,
Amenez, s'il le faut, ici votre notaire;
S'il croit avoir besoin de mon consentement,
Je le lui donnerai de bouche seulement.
Pour signer, je veux être écrasé de la foudre
Si vous venez jamais à bout de m'y résoudre.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

J'irai jusqu'à ce point, et jamais plus avant.

LE MARQUIS.

Oui? Préparez-vous donc à rentrer au couvent.
Si vous m'y faites voir la moindre résistance,
Ma malédiction hâtera ma vengeance.

LA COMTESSE.

Que le Ciel m'en préserve! Ah! loin de l'encourir,
Où vous me conduirez je veux vivre et mourir.
Dans l'état où je suis, la plus sombre retraite
Est ce qui me convient, et ce que je souhaite.

LE MARQUIS.

Nous allons voir. Venez : je vais vous consigner
En lieu sûr. Vous, monsieur, apprenez à signer.

SCENE X.

SANSPAIR.

Ciel! faut-il qu'un couvent renferme tant de charmes?
Malheureux que je suis! Je sens couler mes larmes.
Quelle foiblesse indigne! Un philosophe! Eh quoi!
Je verrois de sang-froid qu'elle se perd pour moi?
« Dans l'état où je suis, la plus sombre retraite
« Est ce qui me convient, et ce que je souhaite. »
Et dans ces termes-là je méconnois l'amour!
Comtesse, vous m'aimez. Ah! funeste retour!
Dois-je causer sa perte, assuré qu'elle m'aime?
Ou faut-il la sauver en me perdant moi-même?

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, PASQUIN.

LE BARON.

Il demande à me voir pour nous raccommoder?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et Julie? Il va me la céder,

Sans doute?

PASQUIN.

Vous allez vous ajuster ensemble.

Le voici.

LE BARON.

Mon aspect le fait frémir : il tremble.

SCENE II.

LE COMTE, LE BARON, PASQUIN.

PASQUIN, *au Comte.*

J'ai rencontré monsieur; je vous l'amene ici.

LE BARON.

Vous voulez me parler, m'a-t-on dit? Me voici.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Empêche que quelqu'un ne vienne nous surprendre.

LE BARON, *d'un air inquiet.*

Nous ne nous dirons rien que l'on ne puisse entendre,
Je crois?

LE COMTE, *à Pasquin.*

Va, laisse-nous, et chasse les fâcheux.

PASQUIN.

Fiez-vous à mes soins; et poussez bien tous deux.
(*il allonge une botte au Baron.*)

LE COMTE, *à Pasquin.*

Ferme la porte.

SCENE III.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

Allons; nous voici tête à tête,
Et nous ne craignons plus que Sanspair nous arrête.

LE BARON.

Comment! Je n'entends rien à votre procédé:
On m'a dit qu'avec vous j'étois raccommodé.

LE COMTE.

Pas encore: il y manque une cérémonie.

LE BARON.

Quoi? Que faut-il?

LE COMTE.

Vous battre, ou me céder Julie.

LE BARON, *voulant sortir.*

Je vais tenir conseil, puis nous verrons.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Tout doux;

Il faut que ce procès se décide entre nous.

LE BARON.

Eh bien! une autre fois : je ne vois rien qui presse.

LE COMTE.

Je suis trop offensé...

LE BARON.

Fausse délicatesse.

Tenez, pardonnons-nous.

LE COMTE.

Non; l'épée à la main.

LE BARON.

(*à part.*)

Ah! que vous êtes vif! Où diable est le cousin?

LE COMTE.

En garde, ou, par la mort...

LE BARON.

Bride en main, je vous prie.

Vos singularités passent la raillerie.
A toute ma valeur je pourrois me livrer
Si nous avions quelqu'un qui pût nous séparer :
Du moins que mon cousin vienne nous voir combattre;
Car jusqu'au dernier sang je ne veux pas me battre.
Convenons de nos faits, ensuite vous verrez...

LE COMTE.

Vous céderez Julie, ou bien vous vous battrez :
Voilà tout en deux mots.

LE BARON.

L'aimez-vous?

LE COMTE.

Oui, je l'aime;
Et l'aurai malgré vous, malgré Sanspair lui-même.

LE BARON.

Ah! c'est une autre affaire. En êtes-vous aimé?

LE COMTE.

Autant... qu'elle vous hait.

LE BARON.

Parbleu! j'en suis charmé.
C'est mon cousin qui veut que j'épouse Julie:
Moi qui suis complaisant, j'en faisois la folie,
Le tout pour l'obliger, entre nous; mais, ma foi,
Vous aurez la bonté de la faire pour moi.
Ainsi donc qui voudra vous dispute la belle;
Je veux être pendu si je me bats pour elle:
Sur tout autre sujet on pourroit s'éprouver.

LE COMTE.

Vous me la cédez donc?

LE BARON.

Sans en rien réserver.

LE COMTE.

Quand vous en allez-vous?

LE BARON.

Ce soir je me retire.

LE COMTE.

Je veux qu'avec Sanspair vous alliez vous dédire,
Sans avoir avec lui nulle explication:
N'y manquez pas au moins.

LE BARON.

C'est mon intention:
Vous verrez à quel point ira ma complaisance.

LE COMTE.

Agissez sans détour, et faites diligence.

LE BARON, *fièrement.*

Un baron tient toujours tout ce qu'il a promis,
Sur-tout quand il s'agit d'obliger ses amis.
Serviteur.

LE COMTE, *faisant mine de le reconduire.*

Permettez...

LE BARON.

Sans façon, je vous prie:
Adieu. Mes complimens à la belle Julie.
Si jamais vous avez quelque affaire d'honneur,
(*mettant la main sur la garde de son épée.*)
Vous pouvez disposer de votre serviteur.

SCENE IV.

LE COMTE.

Voilà mes fanfarons! Présentement j'espere
Que j'obtiendrai Julie en dépit de mon pere.

SCENE V.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN, *accourant.*

Eh! vîte, décampez: votre pere me suit.

LE COMTE.

Je l'attends.

PASQUIN.

Non pas moi. Je n'aime point le bruit;
Je m'esquive au plutôt; et si vous étiez sage...

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Que faites-vous ici dans ce bel équipage?

LE COMTE.

Vous voyez : je m'amuse.

LE MARQUIS.

Ah! vraiment, c'est bien fait.
D'un procédé si fou quel peut être l'objet?

LE COMTE.

Mais... d'obtenir Julie.

LE MARQUIS.

Eh! que devient Hortense?

LE COMTE.

Elle aura la bonté de prendre patience.

LE MARQUIS.

Vous savez que son pere est de mes grands amis;
Que j'ai promis tantôt...

LE COMTE.

Moi, je n'ai rien promis.

LE MARQUIS.

L'impudent! Savez-vous que je suis votre pere?

LE COMTE.

Oh! je n'en doute point ; mais une telle affaire
Exige tout au moins que je sois consulté.

LE MARQUIS.

Je ne dois consulter que mon autorité.

LE COMTE.

Mon cœur ne convient pas d'une telle maxime.

LE MARQUIS.

Vous aimez donc Julie?

LE COMTE.

Oui, je l'aime. Est-ce un crime?

LE MARQUIS.

Sans doute. Elle n'est pas assez riche pour vous.

LE COMTE.

Ah! j'aurai trop de bien si je suis son époux.

LE MARQUIS.

D'un jeune extravagant voilà le sot langage:
Il s'en mord bien la langue après le mariage.

LE COMTE.

Je n'en accuserai que moi seul en ce cas.

LE MARQUIS.

Sanspair à cet hymen ne consentira pas.
N'est-il pas engagé?...

LE COMTE.

Je crains peu cet obstacle.

LE MARQUIS.

Sachez que pour le vaincre il faudroit un miracle.

LE COMTE.

Eh bien! je le ferai.

LE MARQUIS.

Quelle présomption!
Je suis bien informé de son intention.
Sa parole est donnée, et sa parole est sûre:
Ainsi, retirez-vous.

LE COMTE.

Un mot, je vous conjure.
Supposons un moment qu'il m'accorde sa sœur,
Y consentirez-vous?

LE MARQUIS.

Oui: j'en jure d'honneur;
Et je ne risque rien.

LE COMTE, *à part.*

Beaucoup plus qu'il ne pense.

LE MARQUIS.

Mais, si vous échouez, acceptez-vous Hortense?

LE COMTE.

Oui: je vous le promets.

LE MARQUIS.

Me voilà satisfait.
Je vous avertis donc que Sanspair est au fait.

LE COMTE.

Et de quoi?

LE MARQUIS.

Du beau tour que vous vouliez lui faire.
Il vous connoît à fond, et sait tout le mystere:
Ainsi, loin d'avancer par ce déguisement,
Vous n'avez inspiré que de l'éloignement.

LE COMTE.

Eh! qui l'a mis au fait?

LE MARQUIS.

C'est moi, ne vous déplaise.

LE COMTE.

Ah! c'est vous ?

LE MARQUIS.

Oui; moi-même.

LE COMTE.

Eh bien! j'en suis fort aise.
Dans mon air naturel il faut donc me montrer.

LE MARQUIS.

Ce qui vous reste à faire est de vous retirer;
Et je ne suis venu, puisqu'il faut vous le dire,
Que pour vous emmener. Allons.

LE COMTE.

Je me retire;
Mais je vous avertis que je vais revenir
Pour demander l'aveu que j'espere obtenir.

LE MARQUIS.

Vous ne l'obtiendrez point.

LE COMTE.

Je vous demande en grace
De permettre du moins que je me satisfasse.

LE MARQUIS.

Oh! je vous le permets du meilleur de mon cœur.

LE COMTE, *en s'en allant.*

Je suis content.

LE MARQUIS.

(d'un air de surprise.)
Sortons. Ah! voici votre sœur.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Que faites-vous encore ici, je vous supplie?

LA COMTESSE.

J'y viens faire, monsieur, mes adieux à Julie.

LE MARQUIS.

Vous pouviez vous passer de semblables adieux;
Et quelque autre raison vous attire en ces lieux.

LA COMTESSE.

Je l'avoue; et, s'il faut vous parler sans mystere,
Je viens la conjurer de tenir pour mon frere.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous?

LA COMTESSE.

Leur sort me fait pitié;
Et j'ai cru leur devoir ces marques d'amitié.

LE MARQUIS.

Cette pitié va loin : je vois couler vos larmes.

LA COMTESSE.

Du sexe dont je suis ce sont les seules armes,
Les seules que je puisse employer contre vous.
Vous ne me verrez plus. Je jure à vos genoux
Que je quitte le monde et sans trouble et sans peine;
Mais mon cœur ne sauroit soutenir votre haine.
Mon pere, laissez-vous désarmer par mes pleurs;
Votre haine est pour moi le comble des malheurs.

Daignez me pardonner ma désobéissance.
A vos intentions si j'ai fait résistance,
Croyez que je suis plus à plaindre qu'à blâmer.
Punissez-moi, monsieur, sans cesser de m'aimer.

LE MARQUIS.

Je vous trouve indocile et désobéissante;
Mais je vous aime encore.

LA COMTESSE, *se levant avec transport.*

Ah! je suis trop contente;
Et sans aucun regret je cours à ma prison,
Si je puis de mon frere obtenir le pardon.
Accordez à mes pleurs cette grace nouvelle.

LE MARQUIS.

Ne les prodiguez point pour un frere rebelle.
Je viens de lui parler : nous touchons au moment
Qui le punira bien de son entêtement.

LA COMTESSE.

Je le plains, et je pars. Mais souffrez, je vous prie,
Qu'avant que de partir j'aille embrasser Julie;
Ensuite je viendrai vous rejoindre en ce lieu,
Pour vous dire, mon pere, un éternel adieu.

LE MARQUIS.

Vous me faites frémir. Je suis vif et sévere;
Mais j'ai toujours pour vous des entrailles de pere.
Votre discrétion vous trahit et vous perd.
Une fois avec moi parlez à cœur ouvert.
Pourquoi haïr Beausang? C'est un jeune homme aimable.

LA COMTESSE.

Et c'est ce qui pour moi le rend plus redoutable.
De tous nos jeunes gens vous connoissez les mœurs;

Elles m'exposeroient aux plus cruels malheurs.
Ce que j'ai vu me cause une frayeur mortelle.
Fidele à mon époux, je le voudrois fidele;
Mais, loin que de mon cœur son amour fût le prix,
Je verrois l'inconstant m'accabler de mépris,
Et me laisser bientôt, par son indifférence,
L'affreuse liberté qui produit la licence,
Et qui rend la vertu si gothique aujourd'hui
Qu'elle porte par-tout le dégoût et l'ennui.
Tels sont mes sentimens, qui vous feront comprendre
Qu'aux desirs de Beausang mon cœur ne peut se rendre.
Il est trop délicat pour vouloir s'exposer
Aux tourmens infinis qu'on pourroit lui causer :
Et j'aime bien mieux vivre et mourir renfermée,
Que de souffrir l'horreur d'aimer sans être aimée.

LE MARQUIS.

Votre discours me frappe, et j'aime la vertu.
Contre vos sentimens j'ai long-temps combattu,
Parce que j'ignorois qu'elle en étoit la source :
Pour combattre les miens quelle heureuse ressource!
L'estime enfin triomphe et vous rend mon amour;
Mais j'exige de vous le plus parfait retour..

LA COMTESSE.

Mériter vos bontés est ma plus forte envie.
Fallût-il immoler mon repos et ma vie,
Me voilà prête à tout. Mon cœur n'est plus à moi;
Mais vous pouvez enfin disposer de ma foi.

LE MARQUIS.

Non; je n'exige plus un pareil sacrifice :
Je demande un aveu sans fard, sans artifice.

J'ai lu dans votre cœur, ou je me suis trompé;
Des vertus de Sanspair il me paroît frappé.

LA COMTESSE.

Elles m'ont inspiré la plus profonde estime :
Vous avouerez, je crois, qu'elle est bien légitime.

LE MARQUIS.

Dites plus : vous l'aimez. Oui, par votre rougeur,
Je conçois que l'estime a pénétré le cœur.

LA COMTESSE.

Vous n'avez que trop vu jusqu'où va ma foiblesse,
Si c'est foiblesse en moi que d'aimer la sagesse;
Car elle est dans Sanspair au suprême degré.

LE MARQUIS.

J'en demeure d'accord; mais c'est un sage outré.

LA COMTESSE.

Un excès de folie est bien moins supportable;
Et Sanspair est au fond un caractere aimable.
Il est doux, complaisant; sa singularité,
Effet de sa candeur et de sa probité,
Ne met dans son esprit ni travers ni caprice.
Ami de la vertu, fier ennemi du vice,
Il ose ouvertement pratiquer la vertu;
Ouvertement par lui le vice est combattu.
Son cœur, noble et hardi, jamais ne dissimule :
Aimant mieux être cru bizarre et ridicule
Que de paroître aimable et charmant comme il l'est,
En feignant d'applaudir à ce qui lui déplaît.
Pour moi, c'est mon héros; et, malgré ses manieres,
J'idolâtre en secret ses vertus singulieres.
Pour le connoître à fond je n'ai rien oublié;

Mœurs, sentimens, façons, on m'a tout confié.
Lisant, sans qu'il le sût, jusqu'au fond de son ame,
J'ai vu qu'il étoit né pour une honnête femme;
Et, voulant assurer son bonheur et le mien,
Pour lui donner mon cœur j'ai recherché le sien.
Mais comment l'attaquer et me faire connoître?
A ses yeux vainement j'affectois de paroître;
Il ne me voyoit point. Pour venir à mes fins
J'ai su faire tomber mon portrait en ses mains.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême.
J'ai fait redemander ce portrait par vous-même;
Et si vous rappelez tout ce qui s'est passé,
Vous sentez qu'à le rendre on a trop balancé,
Pour ne pas présumer qu'un peu de complaisance
Auroit bientôt pour moi fait pencher la balance.

LE MARQUIS.

Et sur quel point Sanspair a-t-il donc insisté?

LA COMTESSE.

Que j'imitasse en tout sa singularité;
Mais, loin d'y consentir, je voulois au contraire
Que lui-même il cessât d'être extraordinaire.
Comme il croiroit par là tomber du premier rang,
De peur de succomber il me livre à Beausang.
Mais, loin de lui céder une victoire entiere,
L'amour a fait agir son humeur singuliere:
Son refus de signer vous a déconcerté;
L'exemple m'invitoit, et j'en ai profité.

LE MARQUIS.

Plus je suis éclairci, plus je vous trouve à plaindre.
A changer de façons pourrez-vous le contraindre?

Ne vous en flattez plus après ce qu'il a fait.

LA COMTESSE.

Il donne son aveu; mais il en rompt l'effet.

LE MARQUIS.

Vous vous verrez forcée à suivre son système.

LA COMTESSE.

Il m'en coûteroit peu. Mais, mon pere, s'il m'aime
Autant que je le crois, autant que je le veux,
Il doit m'immoler tout pour devenir heureux.
En un mot, je veux voir jusqu'où va sa tendresse;
Et je dois cette épreuve à ma délicatesse.

LE MARQUIS.

C'est penser sagement. Mais comment le revoir,
Puisqu'il croit qu'au couvent je vous mene ce soir?
Il ne vous convient pas, selon la bienséance,
Ni pour vos intérêts, de faire aucune avance.

LA COMTESSE.

Non : pour me satisfaire il faut qu'auparavant
Il tâche d'empêcher que je n'aille au couvent.
Je venois voir sa sœur, me flattant que peut-être
Il surviendroit chez elle. Ah! je le vois paroître.
Sortons.

SCENE VIII.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

SANSPAIR, *à la Comtesse.*

Ciel! est-ce vous? En croirai-je mes yeux?

LA COMTESSE.

J'allois chez votre sœur lui faire mes adieux.

SANSPAIR.

Vos adieux! Quoi! monsieur a-t-il l'ame assez dure?...

LE MARQUIS.

Elle doit m'obéir.

SANSPAIR.

Eh! je vous en conjure,
Différez quelques jours. Je m'en allois chez vous
Pour tâcher de calmer votre injuste courroux.

LE MARQUIS.

Mon courroux étoit juste; et vous êtes trop sage
Pour ne pas convenir qu'un pere qu'on outrage...

SANSPAIR.

Ah! si vous saviez tout!... Monsieur, voulez-vous bien
Lui permettre avec moi deux momens d'entretien?

LE MARQUIS.

Je ne suis point de trop, ce me semble; et je compte...

SANSPAIR.

M'expliquer devant vous! Sauvez-moi cette honte,
Si vous avez pour moi quelque ménagement.

LE MARQUIS.

Poûr vous faire plaisir je m'éloigne un moment.

SANSPAIR.

Vous m'épargnez, monsieur, une peine mortelle:
C'est bien assez pour moi de rougir devant elle.

SCENE IX.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Quoi! vous partez, madame, et vous m'abandonnez?

Voulez-vous m'accabler?

LA COMTESSE.

Monsieur, vous m'étonnez:
J'ai cru que ma retraite, au lieu de vous déplaire,
Etoit le seul parti qui pût vous satisfaire.

SANSPAIR.

Me satisfaire! ô Ciel! je pourrois sans regret
Vous perdre pour jamais!

LA COMTESSE.

Me rendre mon portrait,
Me livrer à Beausang, c'est me prouver, je pense,
Que vous voyez ma perte avec indifférence.
J'épargne à votre cœur la honte de m'aimer.
Le soin de votre gloire a droit de vous charmer:
Vous avez sur cela des graces à me rendre;
Et c'est à quoi, monsieur, j'avois lieu de m'attendre.

SANSPAIR.

Moi, vous remercier d'un dessein si cruel,
Qui m'expose au tourment d'un remords éternel!

LA COMTESSE.

Vous vous condamnez donc vous-même à ce supplice?
Soit que je me renferme, ou soit que j'obéisse,
C'est vous qui me mettez dans la nécessité
De me jeter dans l'une ou l'autre extrémité.
Loin de vous opposer au dessein de mon pere
(Ce qu'un heureux hasard vous permettoit de faire),
Vous donnez votre aveu quand je vous fais sentir
Qu'à ce cruel arrêt je ne puis consentir;
Et que, loin que Beausang puisse me rendre heureuse,
Une retraite obscure est pour moi moins affreuse.

SANSPAIR.

J'ai lu dans votre cœur, je ne m'en cache pas;
Mais j'ai craint le pouvoir de vos divins appas;
Et j'aimois mieux vous perdre, et mourir de tristesse,
Que de vous immoler la raison, la sagesse.
Quelle félicité pourroit m'en consoler?

LA COMTESSE.

Eh! vous ai-je pressé de me les immoler?
Penser ainsi de moi c'est me faire un outrage.
Je vous détesterois si vous étiez moins sage.
Cessez d'être excessif, et vous serez parfait:
Voilà ce que j'exige; et j'en verrai l'effet,
Si mes foibles appas ont sur vous quelque empire.
Mais si vous résistez à ce que je desire,
Si vous balancez même à recevoir mes lois,
Vous me voyez, monsieur, pour la derniere fois.

SANSPAIR.

Vos lois! Vous voulez donc agir en souveraine?

LA COMTESSE.

C'est être, direz-vous, et bien haute et bien vaine.
Ne vous alarmez point: j'éprouve votre amour;
Et mon regne, monsieur, ne durera qu'un jour.

SANSPAIR.

Qu'un jour! ah! sur mon cœur vous régnerez sans cesse.
Que faut-il pour vous plaire?

LA COMTESSE.

Une simple promesse:
C'est un engagement si sûr de votre part
Que qui peut s'y fier ne court aucun hasard.

SANSPAIR.

Vous m'obligez, madame, et me rendez justice.
Avant que de vous faire un si grand sacrifice,
Je veux lire une fois au fond de votre cœur.
M'aimez-vous?

LA COMTESSE.

De vous seul dépend tout mon bonheur;
Ou passer avec vous le reste de ma vie,
Ou renoncer à tout : c'est toute mon envie.

SANSPAIR, *se jetant à ses pieds.*

O bonheur trop parfait! ô sagesse! ô vertu!
Laissez agir mon cœur; il a trop combattu.
Oui, madame, à vos pieds ma raison s'humilie;
Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.
Eh bien! qu'exigez-vous?

LA COMTESSE.

D'abord j'exigerai
Que vous vous habilliez comme je le voudrai.

SANSPAIR.

N'allez pas me jeter dans quelque extravagance.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à mon goût sans nulle résistance.

SANSPAIR.

Je vois bien qu'il le faut. O ma chere raison!
Est-ce tout?

LA COMTESSE.

Non, monsieur : dans la belle saison,
Nous quitterons Paris pour vivre à la campagne.

SANSPAIR.

Nous irons dans ma terre au fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Point du tout; vous avez une terre ici près :
C'est là que nous irons pour respirer le frais.

SANSPAIR.

Volontiers; mais du moins nous n'y verrons personne.

LA COMTESSE.

Tous les honnêtes gens.

SANSPAIR.

O Ciel!

LA COMTESSE.

Après l'automne
Nous reviendrons ici.

SANSPAIR.

Pour nous y renfermer.

LA COMTESSE.

Pour y voir le beau monde, et vous raccoutumer
A la société des personnes d'élite
Qui nous feront l'honneur de nous rendre visite.

SANSPAIR.

Je l'avois bien prévu: vous aimez le fracas.

LA COMTESSE.

Le nombre en est petit, ne vous effrayez pas.
En un mot je prétends, si vous voulez me plaire,
Que tout rentre céans dans l'usage ordinaire.
Me le promettez-vous?

SANSPAIR, *après avoir rêvé.*

Je vous en fais serment.

LA COMTESSE, *lui présentant la main.*

Vous pouvez donc sur moi compter absolument.

SANSPAIR.

Mais, madame, il nous faut l'aveu de votre pere:
Pourrons-nous l'obtenir, dites-moi ?

LA COMTESSE.

Je l'espere.
Le voici qui revient très à propos.

SCENE X.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien!
Quel est le résultat d'un si long entretien?

SANSPAIR.

La tête m'a tourné; ma raison en soupire:
Vous entendez, monsieur, ce que cela veut dire.

LE MARQUIS.

Eh bien! le mal n'est pas si grand que vous pensez.
Etes-vous bien d'accord?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est assez.
Vous aimez donc ma fille?

SANSPAIR.

Ah! monsieur, je l'adore:
Daignez me l'accorder.

LE MARQUIS.

Votre choix nous honore:

Je ne balance pas entre Beausang et vous;
Mais il nous reste un point à traiter entre nous.

SANSPAIR.

Quel est-il?

LE MARQUIS.

Il s'agit d'appeler un notaire;
Il faut pardevant lui stipuler un douaire.

SANSPAIR.

Un douaire, monsieur? Je ne m'en mêle point.

LE MARQUIS.

Eh! qui voulez-vous donc qui décide ce point?

SANSPAIR.

Vous. A cent mille écus mon revenu se monte;
Posez sur cette base, et faites votre compte:
Douaire, préciput, tout ce qu'il vous plaira,
Sur votre bon plaisir tout se décidera;
Et je serai content si madame est contente.
Réservez seulement vingt mille francs de rente
Que je veux dès ce soir assurer à ma sœur.

LE MARQUIS.

Vingt mille francs!

SANSPAIR.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Avec un si bon cœur
On peut bien vous passer une humeur singuliere.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Souffrez que mon époux devienne mon beau-frere;
Cet accord maintenant peut être ménagé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas. Monsieur est engagé.

LA COMTESSE.

Il se dégagera.

SANSPAIR.

Non, j'en suis incapable.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable :
Si j'osois y manquer... Eh bien! que me veut-on?

SCENE XI.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, *présentant une lettre à Sanspair.*

C'est un petit poulet de monsieur le Baron.

SANSPAIR.

De quoi s'avise-t-il de m'écrire?

LISETTE.

Je pense
Que pour la Garouffiere il part en diligence.
En grosse redingote, et le fouet à la main,
Sur sa vieille jument il s'est mis en chemin,
Après avoir écrit cette éloquente lettre,
Que pour vous en partant il vient de me remettre.

SANSPAIR.

Voyons ce qu'il m'écrit.

(*il lit.*)

« Adieu, cousin Sanspair.
« Je suis las de la ville et je vais prendre l'air.

« Je pars sans délai ni remise,
« Et vous rends votre sœur tout comme je l'ai prise.
« J'en suis fâché pour vous; mais tout homme, cousin,
« Qui prend femme à Paris, n'a pas l'esprit trop sain.
« Au revoir. » D'où lui vient une telle boutade?
Et qui peut m'attirer cette sotte incartade?

LE MARQUIS.

Cet incident m'a l'air d'un exploit de mon fils:
Il a fait un miracle; il me l'avoit promis.

LA COMTESSE, *à Sanspair.*

Vous pouvez maintenant vous tourner vers mon frere.

SANSPAIR.

Daignez m'en dispenser; il est d'un caractere
Qui me répugne trop.

LE MARQUIS.

C'est un jeune éventé;
Mais il a le cœur noble, et d'une probité
Qu'on ne peut justement comparer qu'à la vôtre.

LA COMTESSE, *à Sanspair.*

Songez que de son sort va dépendre le nôtre.

SANSPAIR.

Le nôtre?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. Aucun engagement
Ne peut plus retarder votre consentement:
Si vous le refusez quand je vous le demande,
Quel droit sur votre cœur faut-il que je prétende?
Et puis-je me flatter...

SCENE XII.

LE COMTE, SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LISETTE.

LE COMTE.

Enfin, mon cher voisin,
Je viens de voir partir votre brave cousin;
Il m'a cédé ses droits : ainsi, je vous supplie
De vouloir vous hâter de m'accorder Julie.
Quoique vous me voyiez en habit cavalier,
Comptez qu'à ma façon je suis très singulier.

LA COMTESSE.

Si vous l'êtes, mon frere, il faut cesser de l'être;
Car monsieur m'a juré de ne le plus paroître :
Il vous donne sa sœur en recevant ma foi.

LE MARQUIS.

Vous deviendrez donc sage?

LE COMTE.

Eh! qui l'est plus que moi?
J'ai l'air d'un étourdi; mais, ô futur beau-frere,
L'air ne décide pas toujours du caractere;
Même en beaucoup de gens il cache l'opposé;
Et souvent les plus fous ont l'air le plus posé.

SANSPAIR.

Sur ce principe-là vous êtes donc bien sage;
Et nous allons conclure un double mariage.
(*à la Comtesse.*)
Voyez jusqu'où sur moi s'étend votre crédit.

LA COMTESSE.

Mon bonheur est complet.

LE COMTE, *à son pere.*

Je vous l'avois bien dit,
Monsieur. Consentez-vous que j'épouse Julie?

LE MARQUIS.

Il faut donc me dédire?

LA COMTESSE.

Eh! je vous en supplie.

LISETTE, *au Marquis.*

Les marier tous deux, c'est faire leur bonheur :
Ils ont le même goût, ils ont la même humeur,
Tous les deux n'en font qu'une; et, quand on se ressemble,
Le diable est bien malin s'il vous met mal ensemble.

LE MARQUIS.

(*à Sanspair.*)

Allons donc stipuler. Vous ne refusez pas,
Au moins cette fois-ci, de signer aux contrats?

SANSPAIR.

Eh! mais... Absolument voulez-vous que je signe?

LE MARQUIS.

Oui.

SANSPAIR.

L'indigne coutume! Allons, je m'y résigne.
Il ne faut plus douter du pouvoir de l'amour,
Après tous les effets qu'il opere en ce jour.
(*à la Comtesse.*)
Vous voulez qu'au-dehors je change de systême;
Mais permettez qu'au fond je sois toujours le même.

LISETTE, *à la Comtesse.*

Laissez penser monsieur en toute liberté :
Il sera bon mari par singularité.

FIN DE L'HOMME SINGULIER.

EXAMEN

DE L'HOMME SINGULIER.

Destouches n'aimoit pas les philosophes modernes, et cependant il ne les a point vus dans leur triomphe; il fit contre eux quelques centaines d'épigrammes, parmi lesquelles on n'en trouve pas une bonne : c'est jouer de malheur. L'habitude qu'il avoit de ne regarder la philosophie que dans ses rapports avec la religion ne lui permit pas de pressentir à quel point les nouvelles doctrines étoient dangereuses pour l'ordre social : si cette vérité l'eût frappé, au lieu d'essayer d'intéresser pour son Homme singulier, il en auroit fait un personnage très comique avec lequel il auroit tourné en ridicule les principes philosophiques. Pour sentir combien cela étoit facile, il suffit de comparer le caractere de Sanspair à celui des hommes qui ont partagé les niaiseries de notre révolution.

Sa premiere manie est de se croire plus sage que les autres hommes : rien n'est plus philosophique; il blâme tous les usages établis pour l'ordre de la société, et croit que pour être le mari d'une femme, il suffit de lui donner sa foi sans faire intervenir les lois protectrices de l'union des familles. Nous avons vu offrir au Corps qui étoit censé représenter la nation françoise une femme qui n'avoit été épousée qu'en présence de la nature, en face du soleil; nous avons vu ce Corps représentatif accorder une pension à cette prétendue veuve d'une espece si singuliere. Sanspair ne veut être que l'égal de ses domestiques; mais quand il a de l'humeur, il les traite fort durement. En leur ac-

cordant le titre de *monsieur*, il se donne à chaque instant une nouvelle occasion de leur rappeler qu'il est leur maître : autant nous est arrivé quand on nous a tous faits libres, égaux et *citoyens*. Les domestiques de Sanspair sont des *messieurs* lorsqu'il leur adresse la parole ; ils ne sont plus que des esclaves lorsqu'ils agissent : car rien n'est plus fatigant que d'obéir à un homme qui ne reconnoît d'autres regles que son appétit et ses caprices. Aussi, dès la seconde scene, son maître-d'hôtel lui dit :

On veille jour et nuit pour tâcher de vous plaire :
Je tourmente vos gens, je les tiens toujours prêts ;
Tous vos ordres ici sont comme des *décrets*
Dont on n'appelle point, et qu'on suit à la lettre,
Tout singuliers qu'ils sont, sans jamais se permettre
De les interpréter, ni tarder un instant ;
Et malgré tous nos soins vous êtes mécontent?

Très mécontent, répond Sanspair. C'est ainsi que les grands philosophes nous ont constamment répondu, quoique nous fussions toujours prêts à exécuter leurs décrets sans nous permettre de les interpréter, tout singuliers qu'ils étoient ; et les philosophes en sous-ordre avoient soin de nous tourmenter, comme Gorju pour plaire à son maître, avoue qu'il tourmente messieurs les gens du comte de Sanspair. Cet homme singulier a sur l'éducation des femmes les mêmes idées que les novateurs ont voulu mettre en crédit. Plein d'un profond respect pour lui, d'un souverain mépris pour les autres, il fait constamment son éloge, et dit du mal de sa sœur à tous ceux qui se présentent, même à un valet qu'il voit pour la premiere fois, et dont il veut se servir pour humilier cette jeune personne. Cela ne l'empêche pas de vanter sa bienfaisance,

et rien n'est plus philosophique encore; car la bienfaisance des philosophes ne va jamais jusqu'à la charité qui nous ordonne de supporter les défauts de nos proches, ou seulement jusqu'à la politesse qui nous enseigne à les cacher aux étrangers : en un mot, le caractere, les principes, les actions de ce personnage, que Destouches a cru singulier, sont beaucoup plus communs qu'il ne le pensoit, et lui auroient fourni un véritable comique s'il n'avoit pas voulu mêler l'intérêt et le ridicule, deux choses incompatibles.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire sentir les défauts du plan de cette comédie : il est mal conçu. Il étoit possible d'offrir un personnage bizarre, farouche, craignant d'accorder aux femmes le moindre ascendant sur lui, sans lui donner des principes dangereux et des idées niaises. Moliere a présenté le Misanthrope déja amoureux, et amoureux d'une coquette; Destouches pouvoit montrer le Misanthrope prévenu contre l'amour, et subjugué par une femme réunissant toutes les qualités de la Comtesse; ce rôle alors auroit été d'un plus grand effet : car on conçoit fort bien qu'une femme trouve du plaisir à corriger à son profit un homme farouche par excès de vertu; mais personne ne conçoit quel charme le ridicule et déclamateur comte de Sanspair peut avoir pour l'aimable Comtesse.

Cette piece se soutient au théâtre, en partie par ses défauts qui offrent des combinaisons variées à l'acteur chargé du rôle principal, en partie par les jolies scenes de détail, parmi lesquelles il faut compter l'entrevue de Pasquin et de Lisette. Le jeune Comte est d'une étourderie qui amuse, sur-tout lorsqu'il vient en grave personnage, et que, toujours prêt à s'emporter, il s'écrie :

Morbleu! si ce n'étoit la singularité...

Le rôle du Baron campagnard est chargé comme tous les comiques de Destouches : sa jactance quand il se croit le plus fort, sa poltronnerie quand on le serre de près, offrent de ces scenes qu'on a déja vues dans beaucoup de pieces, et qui réussissent toujours quand elles sont bien jouées, sans doute parce que les exemples en étant communs dans le monde, chacun peut en apprécier le mérite; mais il n'étoit pas nécessaire de faire ce personnage si grossier, et sur-tout assez niais pour prendre le mépris et des injures pour des preuves d'amour. Un baron qui habite ses domaines n'est point un paysan; et Destouches, qui avoit vécu dans les cours, à la ville et à la campagne, n'auroit pas dû confondre des nuances aussi distinctes. Le rôle de la Comtesse est agréable; tout ce qu'elle dit a de la grace et de la justesse : il est fâcheux que l'auteur l'ait réduite à venir chez un homme qui lui est inconnu, à rester tête à tête avec lui, à le rendre l'arbitre de sa destinée; cela est contre tous les usages, et expose le pere, qui du reste est fort raisonnable, à passer pour inconséquent en se prêtant aux démarches de sa fille. S'il étoit dans la confidence de ses enfans, s'il se faisoit un plaisir de corriger Sanspair, sa situation seroit meilleure, et la piece y gagneroit plus d'ensemble : en général, les personnages ont des intérêts trop croisés; aussi les scenes ne sont-elles pas suffisamment liées.

On aime à voir cet original tomber aux pieds de la Comtesse; l'intérêt qu'il inspire quelquefois, défaut dans toute la piece, sert du moins à rendre le dénouement agréable. On a pu voir, par les comédies qui ont précédé celle-ci, que Destouches tenoit beaucoup à dénouer ses intrigues d'une maniere heureuse, et qu'il ne croyoit pas bien finir s'il n'attendrissoit. Cette combinaison est bonne, sans

doute; mais, ainsi que nous l'avons déja dit, il ne faut pas qu'elle coûte le sacrifice d'un caractere; et c'est pourquoi Moliere a si souvent dédaigné d'en faire usage.

Des pieces de Destouches insérées dans ce recueil, l'Homme singulier est incontestablement celle qui a le plus de défauts; cependant elle se fait lire avec plaisir pour les détails agréables qu'on y trouve, et parce qu'il est impossible de ne pas aimer les ouvrages dramatiques bien dialogués. Dans nos comédies modernes, l'absence de logique se fait encore plus sentir que la foiblesse des combinaisons : aussi, pour trouver des personnages qui se répondent réciproquement, faut-il revenir aux ouvrages anciens; c'est ce qui nous a engagés à admettre l'Homme singulier, qui d'ailleurs est resté au théâtre.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DE L'HOMME SINGULIER.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE PIRON,

Représentée, pour la premiere fois, le 10 janvier 1738.

La Notice sur Piron fait partie du tome 2 de ce Recueil; elle précede *Gustave-Wasa*, tragédie du même auteur, et commence à la page 375.

PRÉFACE.

Un chasseur passionné qui se trouve en automne au lever d'une belle aurore, dans une plaine, ou dans une forêt fertile en gibier, ne se sent pas le cœur plus réjoui que dut l'être l'esprit de Moliere quand après avoir fait le plan du *Misanthrope*, il entra dans ce champ vaste où tous les ridicules du monde se venoient présenter en foule et comme d'eux-mêmes aux traits qu'il savoit si bien lancer. La belle journée de philosophe! Pouvoit-elle manquer d'être l'époque du chef-d'œuvre de notre théâtre?

Telle étoit la réflexion continuelle que je faisois en composant *la Métromanie*, le versificateur se trouvant ici dans son élément, à-peu-près comme ce grand poëte et ce sage persécuteur du ridicule s'étoit trouvé là dans le sien; mais avec la différence, bien fâcheuse pour moi, que dans *le Misanthrope* le poëte étoit souverainement doué des talens nécessaires au philosophe, au lieu qu'ici les talens nécessaires au poëte manquoient totalement au versificateur. De là s'élevoit en moi, comme s'élevera sans doute aussi dans l'ame du lecteur, un vif regret que le maître ne se soit pas avisé de traiter un sujet assez fécond, assez piquant pour n'avoir pu même être tout-à-fait malheureux entre les mains du disciple. Que n'eût pas dit en effet ce grand homme où j'ai dit

si peu? Quelles fleurs n'eût-il pas fait briller? Quels fruits n'eût-il pas fait naître sur un terrain plus connu de lui que de nul autre, et que je n'aurai tout au plus tapissé que d'un peu de mousse et de verdure?

Pénétré donc de mon insuffisance à si juste titre, la plume à chaque vers eût dû me tomber de la main; mais que peut le raisonnement contre la planete, et de quel poids sont des réflexions balancées par l'ascendant? Je ne prétends point par les grands mots de planete et d'ascendant me donner pour un de ces hommes heureusement nés sous l'astre qui forme les vrais poëtes; je ne viens pas de me rendre justice tout-à-l'heure pour me contredire sitôt. Je ne me donne que pour ce que je suis, que pour un de ces esprits trop ordinaires qui reçoivent le jour, non sous l'astre bénin dont l'influence est si rare, mais sous cet astre pestilentiel, et non moins dominant, qui fait qu'on a la fureur d'être poëte, et souvent, qui pis est, celle encore de se le croire.

Je cédai donc à la force majeure : ainsi peut bien s'appeler cette manie qui fait ici tout à la fois l'excuse, bonne ou mauvaise, de l'auteur et le titre de la piece; et je lui cédai d'autant plus naturellement, qu'après tout le bien et le mal qu'elle m'a causés je ne pouvois manquer d'avoir une vive démangeaison d'en dire tout le mal et le bien que j'en pense.

Que de douceurs imaginaires, et que d'amertumes bien réelles n'a-t-elle pas en effet répandues sur le

cours de ma vie! A commencer par les amertumes, que de persécutions dès mon enfance, et qui n'aboutirent qu'à l'effet ordinaire des persécutions, c'est-à-dire qu'à rengréger le mal! Je ne péchai plus qu'en secret; et si des pécheurs c'est l'espece la moins scandaleuse, c'est aussi, comme on sait, la plus endurcie. Que ceux qui veilloient à mon éducation n'eurent-ils un peu d'adresse et de patience: j'étois peut-être sauvé : peut-être que s'ils m'eussent laissé faire, soit dégoût ou légèreté, je me fusse redressé de moi-même. Cette façon de s'y prendre, toute simple qu'elle est, a corrigé plus d'une sorte de fous. Votre cheval est impétueux, indocile, et sans bouche; rendez-lui la main, poussez-le même de vîtesse : sa propre ardeur aide à le fatiguer, et l'éperon aura fait ainsi l'office du meilleur des caveçons. Pourquoi notre jeunesse, par exemple, ne s'égare-t-elle plus dans les douces illusions du tendre amour ? A quel heureux manege a-t-elle acquis sur ce point un degré de sagesse auquel nos peres, avec toute la leur, n'arrivoient qu'à peine sur la fin de leur vie? Elle doit ce bonheur au bel usage où sont aujourd'hui les parens de ne la plus réprimer dans ses premieres saillies, de l'abandonner à la fougue des passions naissantes, et même de pousser souvent la complaisance jusqu'à vouloir bien prendre la peine de lui donner l'exemple.

Mais je veux que la persécution qu'on me faisoit fût juste. Comment l'entendoit-on? puisque tandis qu'à

la maison ce n'étoit que châtimens de toute espece pour rompre l'enchantement, au college au contraire on n'épargnoit rien pour en augmenter la force; les régens nous mettoient en main les poëtes classiques, en chargeoient nos mémoires, en abreuvoient nos esprits, nous en faisoient sentir et par-delà l'élégance et les graces, les exaltoient avec enthousiasme, et finissoient par nommer ce langage le langage des dieux. Pour moi qui les écoutois avidement et de la meilleure foi du monde, je n'en rabattois rien dans ma foible judiciaire. J'observois de plus que ces poëtes, sans avoir essuyé ni la fatigue, ni le danger des armes, et moins encore l'embarras des richesses; sans avoir été ni des Cyrus, ni des Crésus, n'avoient pas laissé, dans le calme de leur cabinet, que de se faire une célébrité, sinon plus grande, au moins plus pure, plus personnelle sans doute, et plus durable peut-être que celle de ces hommes si fameux. Est-il jeune tête, pour peu qu'il y pétille déja quelque bluette de feu poétique, qui soit assez ferme pour ne se pas tourner vers un point de vue si brillant? Se connoissant si peu, que ne présume-t-on pas de soi? Je ne serois pas surpris que l'étourneau, sous l'aile encore de la mere, apercevant l'aigle au haut des nues, se flattât de l'y suivre au sortir du nid. Un de mes camarades de classes, jeune homme vif et bien fait, né brave (car il en est, je crois, du brave comme du poëte, *nascitur uterque*); celui-ci donc,

l'imagination échauffée à sa façon de la lecture de l'Iliade, de l'Enéïde, et de nos merveilleux romanciers, s'enrôla dès l'âge de quinze ans dans les dragons. Je n'en avois que douze ou treize alors; et j'en étois encore à mon premier enthousiasme quand ce jeune étourdi partoit tout rempli du sien. « Adieu, mon « ami, me dit-il d'un ton d'Artaban; j'y perdrai la vie, ou je ferai voir jusqu'où peut monter un brave « soldat! » Il croyoit déja tenir à coup sûr et son épée et le bâton du maréchal Fabert dans le même fourreau! « Courage! ami, lui répondis-je à-peu-« près du même air; et moi, de mon côté, j'y per-« drai mon latin, ou j'aurai moissonné d'aussi beaux « lauriers que les tiens! Reviens un Achille, et sois « sûr de retrouver en moi à ton retour un Homere, « qui te chantera comme tu l'auras mérité! » Tels furent nos adieux héroïques. Nous nous séparâmes; et depuis nous avons tous les deux atteint notre but, à-peu-près l'un comme l'autre. Le pauvre garçon, avec quarante-cinq ans de plus, et un bras de moins, est mort soldat aux Invalides.

Revenant à mon propos, je crois donc pouvoir dire que les enfans ne sont pas si peu des hommes qu'ils ne soient déja presque aussi vains que pere et mere. Or, des vanités, comme de raison, la plus folle doit avoir chez eux le droit de préférence. A l'attrait de celle-ci, qui rioit à ma sotte imagination, se joignoit l'amour du passe-temps; ajoutons-y le glo-

rieux plaisir de la difficulté vaincue; plaisir vraiment puéril, et qui, si j'ai bonne mémoire, entre pour quelque chose dans tous les jeux de l'enfance, aussi bien que dans notre ancienne poésie et notre nouvelle musique. Tout cela posé, n'est-ce pas pour un vieil enfant de dix à douze ans une amusette assez propre à lui piquer le goût que celle d'agencer, d'enfiler et de scander des syllabes françoises; de les arranger ensuite en lignes, et d'ourler enfin ces lignes de rimes qui, selon lui, font le caractere essentiel de notre poésie? Cependant des mots petit à petit naissent les pensées; des pensées, les figures; des figures les images: l'esprit s'accoutume au mouvement qui, l'échauffant de plus en plus, le fait enfin parvenir jusqu'à former des plans tels quels. Qu'on y réfléchisse un peu: ne seroit-ce pas quelquefois cette marche qui parmi nous auroit fait insensiblement du petit rimeur un versificateur de profession, comme une version couronnée en troisieme aura fait, par hasard, d'un écolier un traducteur? Peut-être n'est-ce même qu'à la faveur de ces premiers pas enfantins que nos vrais poëtes (sans en excepter les plus illustres) se sont aperçus de la supériorité de leur étoile. Le premier ressort qui fait mouvoir tous ceux du cœur et de l'esprit humain est toujours quelque chose de bien caché. En combien d'erreurs l'envie de découvrir ce premier mobile n'a-t-elle pas induit le jugement des spéculateurs? L'essaim d'abeilles qui par

hasard se posa sur le berceau de Platon et sur celui de saint Ambroise ne passa que pour un présage de leur éloquence. Qui sait s'il n'en fut pas la cause? Cette éloquence en eux s'éveilla peut-être moins par leurs dispositions naturelles que de ce qu'on leur dit que ces abeilles, symboles alors de l'éloquence, s'étoient posées sur leurs berceaux. Quoi qu'il en soit, laissant là de si hautes destinées, et sans sortir davantage de mon sujet ni de mon humble sphere, tels furent les derniers jeux de mon enfance et mes premiers pas vers le Parnasse. Aux boules de savon, aux châteaux de cartes, succéderent immédiatement le badinage de la rime et les châteaux en Espagne.

L'adolescence arrivée, tout cela s'évanouit et s'éboula comme ce qui l'avoit précédé. Il fallut malgré moi songer au solide, et répondre au sage empressement de mes parens, qui me prescrivirent le choix d'un état proportionné à la médiocrité de leur fortune et de ma naissance. Ils auroient bien voulu, laissant agir la simple vocation, attendre en moi quelque talent décidé qui me déterminât par moi-même; mais le témoignage de mes régens les avoit habitués à ne m'en supposer aucuns : de ce que j'étois de ces jeunes égrillards qui ne sont pas toujours uniquement occupés de leurs tristes devoirs, ces maîtres m'avoient déclaré atteint et convaincu d'une incapacité totale et perpétuelle. Voilà de leurs oracles rigoureux, quand il ne s'agit pas de l'horoscope d'un faiseur de

thêmes sans fautes, ou d'un écolier appartenant à gens d'une certaine importance, soit par la naissance, par les emplois, ou par les richesses; car alors ils n'adoucissent que trop les termes : et quelles en sont les suites? J'ai assez vécu pour en avoir été long-temps le témoin : la plupart de ces héros de classes ont été durant leur vie le rebut de la société, *et secùs*.

Je pensois dès lors assez sensément et assez haut de l'état ecclésiastique pour m'être bien persuadé moi-même, et pour avoir également persuadé les autres que ce ne pouvoit ni ne devoit jamais être le mien. Cela chagrina beaucoup. Les familles, tant pauvres que riches, n'aiment rien tant que de voir les enfans s'embarquer dans un genre de vie qui débarrasse d'eux à peu de frais, et qui ne laisse pas d'attirer souvent de la considération, et presque toujours de bien mettre à l'aise. Mais mes parens n'étoient pas gens à me blâmer, ni même à jamais oser insister le moins du monde là-dessus; c'étoient de ces bons Gaulois qui, s'il en existe encore, sont le jouet du siecle poli : on m'entend, je crois; de ces bonnes ames, devenues aussi rares que ridicules, cent fois plus occupées de leur salut et de celui des leurs que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune. Le Ciel les en a bénis dans la personne d'un frere que je viens de perdre chez les PP. de l'Oratoire, et qui, pour ses longs travaux comme pour sa piété, meurt honoré des regrets de son illustre congrégation.

Ce saint état donc mis à part, et s'agissant de fixer un peu les irrésolutions du jeune écervelé, on me mit vis-à-vis de Justinien, de Barême, et d'Hippocrate, et l'on me dit de choisir. Je le demande à qui m'a pu connoître: étois-je mieux appelé à pas un de ces trois états qu'au premier? Riant, ouvert, ingénu, sensible et compatissant jusqu'à la foiblesse, élevé dans les principes et sous les exemples de la simplicité la plus franche et la plus naïve, qui pis est, par conséquent nulle ardeur du gain, pas la moindre étincelle ni d'ambition ni de bonne opinion : étoient-ce là des dispositions pour des états dans lesquels on n'entre et l'on ne réussit plus guere qu'autant qu'avec des qualités toutes contraires à celles-ci on a la gloire et la fortune en vue? Etoit-ce être fait surtout pour la finance, dont on m'insinua l'opinion? J'entends pour la finance telle qu'alors * on la pratiquoit; car maintenant, à ce qu'avec admiration j'apprends au fond de ma retraite, tout est changé de mal en bien; et malgré le *nos nequiores mox daturos*, tout va de bien en mieux : le manteau de la saine philosophie s'est étendu, dit-on, sur toutes les conditions, au point que dans celle-ci même l'urbanité, la rectitude et le désintéressement regnent autant qu'en toute autre; de sorte que nous voilà, grace au Ciel, arrivés à l'âge inespéré où l'on ne peut

* En 1710.

plus s'écrier qu'en bonne part : *O tempora ! ô mores !*

Mis sur les voies et sous la protection d'un des plus excellens maîtres, je vis donc en vain que, né sous le chaume, on pouvoit en ce temps-là, par un chemin très court, très facile et très battu, se flatter de vivre un jour sous des lambris dorés, et, de millions en millions, s'élever par degrés jusqu'à mourir gendre ou beau-pere de tout ce qu'il y avoit de mieux. Tout cela ne me gagna point. Deux choses me rebuterent de cette sorte d'élévation, l'aller et le revenir, la façon d'y parvenir et les désagrémens d'y être parvenu.

La médecine et la jurisprudence me dûrent donc infiniment plus tenter. Tout frivole que j'étois, je regardois déja ces arts du même œil que je les vois encore aujourd'hui. Eh! quoi de plus digne de l'homme en effet que la science de la nature et des lois? Quoi de plus noble que des emplois dont l'objet est de veiller à la conservation des biens, de l'honneur ou de la vie des citoyens? Né loin des grandeurs et de l'opulence, un homme obscur se peut-il mieux tirer du pair que par l'une ou l'autre de ces deux professions, qui le font également rechercher du peuple, des grands, et du prince? Est-il, en un mot, deux plus belles portes ouvertes à des gens de cœur pour sortir du second néant dans lequel, en les tirant du premier, il a plu pour ainsi dire à la Providence

de les faire entrer sous la malheureuse enveloppe et le fâcheux titre d'hommes de néant?

Mais, 1° moi médecin! Moi qui, par-dessus tous les foibles que je viens d'annoncer, eus toujours celui d'aimer à savoir à peu près ce que je dis, et sans comparaison plus encore ce que je fais; quand surtout il y va, comme il y eût été ici, du plus précieux intérêt de mon cher prochain! Moi, dis-je, oser prendre possession d'un bénéfice à charge de corps! Oser exercer un art où le plus grand savoir souvent ne guérit de rien, et dans lequel une bévue, une impéritie n'expose pas à moins qu'à commettre un homicide! Prenons que malheureusement l'habitude et le mauvais exemple m'eussent assez aguerri pour que bientôt je ne me fusse pas beaucoup soucié d'une faute involontaire, dont on ne croit pas avoir un certain compte à rendre à Dieu, aux hommes, ni à soi-même; seroit-ce donc tout? La roue d'Ixion, le rocher de Sysiphe, sont-ils pires que ce que je considere au delà? Eh quoi! avoir à soutenir de sang-froid, à combattre, à dissiper sans cesse les tristes visions d'un hypocondre! avoir à calmer les impatiences du vrai malade, ou les justes alarmes de l'homme en danger! avoir à répondre aux questions sans nombre d'une famille sensible ou dénaturée qui les environne! avoir enfin vingt fois par jour à laisser de porte en porte et d'un ton décisif, en s'en allant, l'espérance ou le désespoir à la ronde,

au hasard d'essuyer à son retour les plus sanglans démentis! Quels dons, quels talens, quel courage ne faut-il pas pour faire d'un si fâcheux rôle son rôle unique et perpétuel? *Gaudeant benè nati!* Pour moi, du premier coup d'œil, je reculai d'épouvante; et franchement, ni la fortune solide et le puissant crédit de nos médecins, ni leur belle sécurité au milieu de tant d'écueils et de dégoûts ne m'ont pu faire un moment repentir d'en avoir eu peur, et de les avoir évités.

Restoit à prendre le parti du barreau : je le pris donc, et ne le pris pas encore sans bien trembler. Cet état, du côté de l'incapacité, n'expose pas une ame délicate à moins de scrupules que le précédent; car enfin l'avocat, outre la défense des biens de ses concitoyens, a quelquefois encore en main celle de leur vie, et souvent, qui plus est, celle de leur honneur. Une chose me rassuroit, c'est qu'ici du moins, outre les principes d'équité naturelle dont tout le monde a sa portion, l'esprit humain a pour second point d'appui l'étude opiniâtre des lois et des coutumes : océan vaste, à la vérité, mer qui, comme les autres, a ses bras, ses détroits, ses courans, ses golfes et ses baies; mais dont l'étendue immense, après tout, n'est pas à comparer à l'abyme impénétrable des regles et des caprices de la nature, qui tous les jours au chevet du lit des malades se joue de la doctrine la plus ferrée, et de la plus longue expérience.

Ce qu'il devroit y avoir à mon gré de plus rebu-

tant pour un candidat du barreau, c'est que les fruits d'une si belle et si longue étude ne puissent percer ni se recueillir qu'à travers les gravois et les halliers de la chicane. Pour moi, j'avois courageusement franchi toutes ces landes. Déja je possédois assez joliment Péreze, Domat, et le *Praticien françois*. J'allois enfin débuter, au grand soulagement des curieux bien ou mal prévenus, et tous également impatientés de tant d'apprêts et de précautions, quand un revers de fortune, accablant tout-à-coup mes pauvres parens, renversa mes projets et ruina tant d'espérances vaines ou malignes. Devenu du jour au lendemain plus à plaindre cent fois que bien des veuves et des orphelins, ce fut à moi à me reposer de leurs intérêts sur d'autres défenseurs, et à ne plus songer qu'à me tirer moi-même d'affaire par toute autre voie; car celle-ci me devenoit absolument impraticable, la profession d'avocat étant, ce me semble, trop noble pour être compatible avec le besoin d'un écu. Il y fallut donc ou renoncer, ou déroger; et je n'hésitai point : j'y renonçai; en quoi je ne fis pas, à tout prendre, un bien grand sacrifice. Quel regret au fond pourrois-je en avoir, puisque de la trempe singuliere dont je suis, de même qu'à mon premier malade enterré j'aurois cru devoir abdiquer le doctorat, je sens également que j'eusse mis robe, sac et bonnet bas à la premiere bonne cause que j'aurois perdue? Et à qui ce malheur-ci n'arrive-t-il point?

Quant aux autres métiers, depuis le plus honorable qui, si l'on veut, est celui des armes, jusqu'au plus abject qu'il plaira d'imaginer, la nature me les avoit tous interdits: j'étois né presque aveugle.

En pareil cas un provincial infortuné, pour cacher sa misere ou pour y subvenir, n'a d'asyle que Paris. M'y voilà donc nouveau débarqué, un peu plus qu'adolescent, sans yeux, sans industrie, sans connoissances, et non seulement sans protecteurs, mais même entièrement dénué de tout ce qui contribue à s'en procurer. Où voudroit-on que je me fusse pourvu de ces rares qualités? Où les aurois-je acquis ces airs aisés, souples, avantageux, insinuans, capables seuls d'impatroniser le premier sot qui les a par-tout où bon lui semble de se présenter? Auroit-ce été dans la poussiere d'un college de province? dans la solitude obscure des foyers paternels? dans l'austérité d'une éducation simple, grave et singuliere, au point d'avoir voulu me faire passer le chant, la danse, les lectures profanes, toute sorte de liaisons, en un mot tout ce qui peut orner le corps et l'esprit, pour des mondanités dangereuses qu'il étoit bon d'ignorer, ou de négliger toute sa vie? Quelle école en comparaison des colleges et des académies de la capitale, d'où le jeune homme, quel qu'il soit, s'introduit gaiement et de plain-pied aux toilettes des hommes et des femmes, va s'asseoir aux grandes tables, figurer sur les bancs d'un théâtre, et tenir la place d'un rayon

dans ces cercles appelés *bonnes compagnies*, sources de lumieres, de bonnes fortunes et de protections! Hélas! c'étoit peu d'avoir été privé de ces dernieres ressources! je ne savois pas, je ne me pouvois pas douter qu'elles existassent : qui me les eût indiquées me les eût même indiquées vainement; ou je ne l'en aurois pu croire, ou cette malheureuse modestie, si naturelle à la jeunesse trop étroitement morigénée, m'en auroit plus écarté qu'approché.

Voilà donc, comme je viens de le dire, ma nacelle au milieu d'une mer inconnue, le jouet des vents, des flots et des écueils; elle faisoit eau de tous côtés : je me noyois, quand la poésie bien ou mal à propos me revint à la mémoire. Je m'en saisis comme de la seule et derniere planche que je voyois flotter autour de moi dans mon naufrage. Je sais trop quelle épithete on va donner à cette planche; mais que veut-on? Par inclination peut-être autant que par extrémité, toute métaphore cessant, j'embrassai l'unique et bizarre espece de profession dont le début et l'exercice n'exigent outils, chefs-d'œuvre, lettres de maîtrise, avances, degrés, naissance, crédit, ni protection : l'on s'établit comme on peut.

Je n'entretiens mon lecteur de si petites choses, et n'ose parler de moi si long-temps, contre la loi du sage, qu'en vue de me justifier humblement devant la société, dont bientôt je me sépare dans un âge avancé sans avoir eu le bonheur de lui pouvoir être

utile, ni nécessaire, n'ayant labouré, bâti, calculé, médicamenté, plaidé, jugé, prêché, ni combattu, n'ayant fait pour elle en un mot que des vers; et quels vers encore? Des vers, comme on vient de le voir, moins inspirés par Minerve que par la nécessité. Celle-ci, dit-on, est la mere des arts : c'est donc le nôtre excepté; car chacun sait où en étoit le bon-homme Horace quand il disoit, *ohé!* et si de la nécessité ou de la poésie l'une des deux doit la naissance à l'autre, je suis payé pour croire que c'est à la poésie que sont dus les honneurs de la maternité. Quoi qu'il en soit, n'ayant contribué qu'en si chétive monnoie à ce que la société a droit d'exiger de tous ses membres, je me trouve à son égard dans un tort qui mérite bien, étant involontaire, qu'en partant je le diminue par quelques excuses mêlées à mes derniers adieux.

Du reste, si mon esprit dans sa maturité se rapprocha des folies de mon premier âge, on ne doit pas douter, après ce que je viens de dire, que ce ne fût bien tristement et dans des idées fort éloignées de celles qui dans ce premier âge m'avoient enchanté. Quelle différence en effet entre ce qui ne fut qu'un amusement, et ce qui devient une derniere ressource! N'envisageant pour lors la poésie françoise que par son vrai côté, j'espérai peu et présumai encore moins. Quelle carriere à courir en effet sur les pas de tant de grands hommes qui par leurs ouvrages inimitables semblent l'avoir fermée plutôt

qu'ouverte à ceux qui les y veulent suivre? Mais disons tout aussi; plus d'une pensée consolante me soutenoit dans ce coup de désespoir : le goût pour la retraite, les douceurs de l'indépendance, l'innocence d'un métier dont l'exercice, entre mes mains sur-tout, ne pouvoit ni ne devoit faire ombrage, envie, ni tort à personne; enfin la satisfaction de songer que du moins je saurois dès les premiers pas si je m'étois bien ou mal engagé, n'étant guere possible, quelque illusion qu'on se fasse par-tout ailleurs, de se la faire ici long-temps : car ici le but se manque ou se touche du premier coup à ne laisser aucun doute. Au théâtre une comédie fait rire ou bâiller, une tragédie pleurer ou rire : dès lors le maître a prononcé, et prononcé sans appel; au lieu qu'en tout autre canton des Muses, dans les sciences d'esprit, de mémoire et de raison, dans les hautes et dans les exactes comme dans les autres, le point de décision, le tort et le droit du savant, demeurent à jamais suspendus. Histoire, jurisprudence, physique, morale, une autre science encore sans comparaison plus importante et plus ennemie du problême, tout cela salles d'armes éternellement ouvertes aux assauts du pour et du contre. Le lecteur et l'écrivain, le professeur et l'étudiant, l'orateur et l'auditoire, le littérateur, son antagoniste et leurs juges, tout reste en l'air : l'un propose, l'autre objecte; tous veulent opiner. C'est que ce sont de grandes matieres qui intéressent le

repos ou l'orgueil de l'esprit humain; et dès lors il n'est petit ni grand qui ne veuille intervenir : on combat pour sa dame, pour la souveraine de ses pensées, pour la vérité dont il sied bien à tous, même à des *Sancho-Pança*, d'être les *don Quichotte*. D'abord on ne cherchoit peut-être d'assez bonne foi qu'à s'éclairer les uns les autres; bientôt la dispute et l'aigreur s'en sont mises, et de toute part ensuite il y est allé de la gloire à n'en pas démordre : aussi ne démord-on plus nulle part. De là des controverses à perte de vue, qui de sophisme en sophisme jettent les fondemens ténébreux d'un pyrrhonisme universel. Quel supplice pour les amateurs et pour les défenseurs du vrai, mais sur-tout pour les auteurs qui seroient pressés de savoir s'ils sont à leur place ou non! Chez nous, par bonheur, il ne s'agit que de fables amusantes; le succès de si petites choses ne méritant pas d'exciter la moindre jalousie, et n'intéressant pas plus sérieusement l'amour-propre des juges du camp que le véritable honneur des champions, notre cause se décide militairement, et d'ordinaire assez bien. La récolte, il est vrai, de part et d'autre est ici proportionnée à la valeur du fonds; la perte et le gain des deux côtés sont on ne peut moins considérables : il en revient à nos auditeurs une heure ou deux de divertissement ou d'ennui; à nous, un peu de vent dans la tête, ou de rougeur au front : rien par delà pour les premiers; mais pour nous ce qu'au moins

nous en rapportons de plus et d'un peu réel, c'est la certitude d'avoir eu tort ou raison de nous en être mêlés ; et sachant ainsi à quoi s'en tenir, pour peu qu'il soit sensé, s'en va d'entre nous content ou corrigé qui veut : perspective qui, selon moi, ne laisse pas d'avoir son agrément! Mais des perspectives la plus belle au gré

« Du souriceau tout jeune et qui n'avoit rien vu, »

c'étoit l'idée touchante que je m'étois formée de nos auteurs contemporains, dont en nouveau confrere je me réjouissois de rechercher la fréquentation; car je ne devois pas douter qu'elle ne fût délicieuse, l'amour des lettres, ce me semble, supposant une ame et des mœurs pareilles à celles des premiers temps. Me voilà, me disois-je en moi-même, ce que le vulgaire appelle un homme à plaindre. O vulgaire bien plus à plaindre que moi! le serai-je donc en fraternisant avec ce qui te ressemble si peu, avec ce que je conçois de plus rare et de meilleur en ce monde, avec les restes précieux de l'âge d'or? Où se trouveroient-ils en effet les restes de ce bel âge, si ce n'est parmi les seules gens qui le dépeignent si bien, et qui sans cesse le regrettent si fort? Enfin, je vais n'être et ne respirer qu'avec le bel esprit, la saine raison, l'aimable candeur, et le désintéressement philosophique. Quel état ravissant! Comme eux, sans cupidité, sans prétention, sans artifice,

puis-je manquer de sympathiser avec eux ? Ils seront mes amis et mes protecteurs. Vivent de pareils appuis, et non les riches et les grands,

« Gens faisant tel bruit, tel fracas,
« Que moi, qui, grace au Ciel, de courage me pique,
« J'en ai pris la fuite de peur ! »

Ceux-là, *doux, bénins, modestes, veloutés, d'humble contenance*, sont bien mieux mon fait : ils m'aideront dans mes tentatives, me releveront dans mes chûtes, me prôneront dans mes succès; l'amour du travail avec de tels secours, s'il ne me tient lieu de talent, m'en donnera du moins l'apparence, qui souvent mene plus loin que le talent même. Pensant et raisonnant ainsi, je ne craignois, je ne desirois presque plus rien. Je pleurois de joie : cette belle espérance au sein de la misere étoit un rayon de lumiere qui, du plus léger crépuscule en moi, faisoit d'avance un bel orient, et déja de l'espece d'enfer où j'étois, un paradis terrestre.

Il y eut bien dans tout cela quelque petite erreur de calcul. Les riches et les grands (la reconnoissance me force à l'avouer) ont un peu plus fait pour moi que messieurs de l'âge d'or. A tout bon compte revenir. Somme toute, resterent de net, comme je l'ai dit plus haut, quelques plaisirs chimériques, et nombre de maux réels dont le souvenir m'induisit à composer *la Métromanie*.

Je ne compte pas entre ces maux réels le manque

de gloire et de fortune qui m'a tenu si fidele compagnie dans tout le cours de ma carriere; j'eus toujours trop mollement l'une et l'autre en vue pour avoir dû me trouver fort sensible à ces deux privations. J'espere qu'on m'en croira facilement quant au mépris de la fortune : ce mépris est inné dans tout mon cœur passionné pour la liberté. Etre libre et faire fortune, on le sait trop, ce sont deux bonheurs incompatibles : qui veut jouir de l'un doit absolument lui sacrifier l'autre. Où l'on pourroit donc n'en pas croire aisément ici le poëte à sa parole, c'est lorsqu'il tranche encore de l'indifférence pour la gloire, s'entend pour cette gloire de succès passagers et d'honneurs littéraires si vivement poursuivis par les auteurs, et dont aucun d'eux n'ose parler du ton que je fais sans se faire aussitôt jeter au nez la fable du Renard et des Raisins. En effet, la manie de versifier passant pour un travers, persuaderai-je qu'un travers jouisse d'un des plus solides avantages de la vertu, en soutenant, comme il est pourtant vrai, qu'il se peut suffire comme elle, et seul se servir à lui-même de récompense? Non, je n'y parviendrai point. Faisons donc mieux : supposons, pour avoir la paix accordons même, s'il le faut, qu'en moi seul soit rassemblé tout le sot orgueil dont on veut que notre espece entiere soit enivrée; la belle indifférence dont je me pare n'en restera pas pour cela moins naturelle ni moins

vraisemblable. Eh! qui ne sait que le sot orgueil, en cas de revers, a des ressources infinies, et que plus il est mortifié, plus il est ingénieux à se forger des motifs de consolation? Or, n'entrevoit-on pas d'ici ceux qui, sur l'article de la gloire dont je parle, peuvent s'offrir tout d'un coup à l'esprit d'un auteur présomptueux et mécontent? Le disgracié, dans son chagrin, n'a qu'à se représenter non seulement par quelles voies et sur quels fronts le plus souvent tombent aujourd'hui les couronnes littéraires, mais encore combien de gens célebres sont morts sans les obtenir; avec le talent que sans faute il aura de savoir altérer un peu le fond des choses à son avantage, il trouvera là bientôt de quoi se consoler, et même, sans de grands efforts de raisonnement, de quoi se faire de son propre abaissement un triomphe secret et fondé. Eh bien! me suis-je enfin rendu croyable? Est-on content?

Les seuls et vrais malheurs qui mirent donc, et qui durent mettre ma foible constance à l'épreuve, ce sont ceux dont l'oncle menace le neveu, acte troisieme, scene septieme, quand il dit :

Tremble! et vois sous tes pieds mille abymes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime :
On mettra sur ton compte un libelle anonyme;
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

Le poëte répond laconiquement :
A ses mœurs.

Réponse de théâtre, bout rimé; le plaisant bouclier que les meilleures mœurs du monde à présenter aux traits de la calomnie, appuyée sourdement par des rivaux accrédités, malfaisans et rusés! La scélératesse attaquée en opposeroit un d'Ajax, où la probité nue n'en auroit jamais d'autres que la négative et les larmes. Irréprochable tant qu'il vous plaira, la perversité qui jura votre perte de sang-froid, peut-être par passe-temps, le croiroit-on? et simplement pour exercer son industrie, n'en sera que plus âpre et que plus subtile à dresser ses machines. Les ressorts jouent. Voyons ce qu'ici fera pour vous cette innocence étonnée, peu sur ses gardes, et, comme je dis, moins versée mille fois que le crime dans l'art de se défendre; bien pis, ignorant même le plus souvent qu'elle est accusée au moment qu'on la flétrit et qu'elle succombe. Le temps, je le veux, dévoile enfin la vérité; on vous réintegre vous ou votre mémoire: à la bonne heure, quoique toujours trop tard; mais jusque-là que n'aurez-vous pas souffert, pendant que vos bourreaux auront savouré tranquillement votre affliction? Eh! n'ont-ils pas encore de reste, pour se consoler de la justice qui vous est enfin rendue, la secrete et damnable satisfaction de vous laisser sur le papier rouge? Le sage à cela vous crie: Que vous importe? et déclame des merveilles. Mon Dieu! le sage voit les choses de moins près que l'affligé ne les sent. J'en

atteste ces victimes reconnues sans tache à la fin d'une vie traînée dans l'humiliation, tandis que leurs persécuteurs triomphans n'en haussoient que plus orgueilleusement la tête et le sourcil.

Que sera-ce donc, pauvre poëte, si jadis vous avez donné malheureusement à ces faux inquisiteurs la moindre prise sur vous, par une heure ou deux de feu mal employé dans votre premiere jeunesse? Ce n'auront pas été, comme on croit bien, des volumes de contes lascifs et dangereux, ni des livres complets de satires mordantes dont le fiel aura distillé sur l'honneur du prochain, et peut-être sur ce qu'on reconnoît de plus sacré dans ce monde-ci et dans l'autre? Oh! non sans doute; une si prodigieuse dépense n'est pas l'iniquité ni l'ouvrage d'un moment: ce n'aura même heureusement rien été de comparable à tout cela, rien de satirique, de séduisant, ni d'impie; rien que vous ayez ni produit au grand jour, ni même avoué jamais. Qu'aura-ce donc été? Une folie, une débauche d'esprit fugitive et momentanée, une exagération burlesque, un croquis non moins informe qu'inconsidéré, auquel votre cœur ne doit pas être plus accusé d'avoir eu part, que celui d'un peintre en peut avoir à de légeres études d'après le nu, que celui de nos poëtes tragiques en eut à l'expression qu'ils donnent aux sentimens affreux de leurs scélérats, et d'un personnage incestueux, perfide, sacrilege, ou sanguinaire. Que vous dirai-je enfin? Ce n'auront été que

des rimes cousues, presqu'en pleine table, à de la prose qui s'égayoit à la ronde sur la fin d'un repas : folie très blâmable! on ne peut trop le dire, ni trop le répéter; mais si courte, qu'en faveur de l'âge et des circonstances, un sage, un vrai dévot même n'auroit attendu qu'à peine au lendemain pour passer l'éponge dessus, n'eût-ce été que pour étouffer le scandale à sa naissance. Belle intention, qui n'est pas celle des méchans :

> Périsse le pécheur, et vive le scandale!
> En ces sortes de cas voilà de leur morale.

Vous vous êtes mis à dos cette peste de la société, qui, sans se soucier de la vertu, sans se donner même la peine de la pratiquer extérieurement, sans la connoître enfin que de nom, s'arme de ce nom si beau dès qu'il est question de nuire, et l'arbore alors effrontément; semblable à ces pirates qui, selon la rencontre et le besoin, font usage de tout pavillon. Plus de prescription pour vous : quarante années de repentir sincere, de mœurs irrépréhensibles, d'ouvrages approuvés et décens; oui, ces quarante années, vis-à-vis de deux heures de fol enthousiame, ne seront plus pour vous, grace à la charité de ces honnêtes zélateurs, qu'un moment, et qu'un moment perdu.

En effet, au bout de ce temps, quelques succès vous ouvrent-ils passage aux honneurs de votre profession?

c'est à ce passage étroit qu'on vous attend. Vous ne le tenterez pas, dites-vous; vous ne rechercherez point ces honneurs, soit par une modestie extrêmement en place, et de peur même qu'en les recherchant par cela même vous ne les méritiez encore moins, soit par prudence seulement, et pour échapper à la malveillance embusquée? Fort bien! mais à quoi bon, si, malgré cette inaction louable ou judicieuse, vous n'échappez point à la bienveillance de ceux qui conferent ces sortes d'honneurs? Ne vous y fiez pas! Oui, vous dis-je, il peut arriver, par un hasard, bien rare à la vérité, mais non sans exemple, que ces sages, quoique instruits des saillies de votre jeunesse, d'une voix unanime et de leur propre mouvement daignent vous appeler entre eux. Plus votre bonheur alors paroît grand, plus votre malheur va le devenir. Au bruit d'une si glorieuse acclamation l'envie inquiete, éveillée par conséquent avant vous, et debout la premiere, se revêt en prude, et vole au tribunal de la vraie piété, trop simple souvent pour n'être pas quelquefois un peu crédule, souvent aussi trop délicate pour n'être pas d'autres fois un peu trop sévere, ou trop prompte. Là votre ennemie,

Sous le dehors plâtré d'un zele spécieux,

vous dénonce humblement, ouvre, en gémissant et comme à regret, son mémorial scandaleux; y donne à lire sur votre compte deux ou trois lignes presque

effacées par vétusté; aide elle-même, en se signant, à les déchiffrer; y joint des faits et des écrits supposés; et, de cette sorte, armée à la fois et d'une lueur de vérité et d'un nuage épais de mensonges, forte surtout du sommeil d'un accusé qui ne se doute cependant ni de son danger ni de sa gloire, elle allume la foudre à son aise, et vous écrase en riant. Le beau triomphe! Ne vaut-il pas mieux encore être sous les roues que sur le char?

Mais je m'aperçois que, sans le vouloir et d'abondance de cœur, tout en déclamant contre la calomnie et la détraction, qui l'une et l'autre m'ont de tous les temps poursuivi sans relâche, j'ai insensiblement fait un factum, et conté ma propre histoire. Ce l'est en effet; qu'on m'y reconnoisse : je l'adopte en rougissant, et la ratifie dans tous ses points. Aussi-bien vient-on de la manifester, en l'incrustant assez malproprement dans un éloge funebre de M. le président de Montesquieu, prononcé à Berlin en pleine académie. Ah! si ce grand homme (qu'on me pardonne ce cri de la nature), si ce grand homme, du haut des demeures célestes, où sa belle ame a revolé sans doute, s'intéresse encore aux miseres d'ici-bas, on se le doit peindre bien surpris d'avoir été l'occasion d'un écart si bizarre et si peu mesuré! Comment ne le désavoueroit-il pas, lui qui fut l'esprit, la sagesse, la douceur, la politesse et l'humanité même; lui qui m'honora de la plus solide amitié? Vrai philosophe,

qui, malgré mille vertus reconnues et couronnées, n'ayant pas moins essuyé les plus vives persécutions, voyoit ma faute et ma disgrace d'un œil si différent de celui de son dur panégyriste! *. Ajoutons que la faute étoit de nature à mériter plus d'indulgence de ce dernier que de qui que ce fût; car enfin

Ce sage qui si haut, crûment et sans détour
Releve les excès de la gaieté cynique,
Qui du nord au midi va battant le tambour,
Et contant ma disgrace aux échos d'alentour,
Pour la rendre plus grande en la rendant publique,
Ce philosophe, errant de portique en portique,
A Vénus-Uranie a-t-il bien fait sa cour
Quand sa muse accoucha de la *Vénus physique?*
Cette Muse, aujourd'hui si grave et si pudique,
Avant d'être sur le retour,
A-t-elle été si pure et si morigénée,
Qu'on ne lui puisse rien reprocher à son tour?
Et ne lisons-nous pas dans un livre du jour
Qu'en demoiselle assez mal née,
Qui de Paphos aimoit *outrément* le séjour,
Elle envia la destinée
Des colimaçons en amour?

Usons modérément de nos droits; et, loin de nous égayer davantage vis-à-vis d'un si rude aggresseur, prenons très sérieusement au contraire le parti de le seconder, en confessant, pour la premiere fois de ma

* Maupertuis.

vie, une fâcheuse vérité qu'il avoit si peur qu'on n'ignorât. A vingt ans donc (mauvais exemple, jeunesse, mais bonne leçon!), à vingt ans je tombai dans le court égarement dont je viens de parler, et je le payai cher à soixante. Sans parler d'une grace accordée sous nos yeux en des cas peut-être plus graves, ne devois-je pas du moins un peu compter sur la double prescription? Puisse enfin cet humiliant et libre aveu, qui d'ailleurs manquoit essentiellement au sceau de ma condamnation, achever d'expier une si vieille extravagance! Puisse le regret mortel que j'en eus, presqu'en la commettant, regret que ma vénération pour les bonnes mœurs me fait emporter au tombeau, puisse-t-il me mériter le pardon dans les deux mondes! Du reste, comme il est trop juste, *veniam petimusque damusque vicissìm ;* je veux dire que de ma part je pardonne aussi très sincèrement tant à mes délateurs qu'à leur suppôt. Ce me seroit même une espece d'ingratitude envers les premiers de conserver le moindre ressentiment contre eux, vu l'heureux tour que l'affaire a pris, graces, il est vrai, à la noble et courageuse amitié d'un Montesquieu, au puissant crédit d'une dame * qui n'en use que pour le signaler par des bienfaits, à la généreuse protection d'un ministre ** également bien voulu

* La marquise de Pompadour.

** Le comte de Maurepas.

du royaume et du roi; grace enfin à l'extrême bonté de ce roi, le plus clément, le plus aimé, le plus auguste et le plus admiré des monarques! Quel rare concours de forces et de vertus, nécessaire au salut d'un malheureux, dont un homme ou deux de mauvaise volonté, sans haine particuliere et de gaieté de cœur, avoient médité la ruine! L'oncle a-t-il donc tort de dire à son neveu :

Tremble! et vois sous tes pieds mille abymes ouverts!

Celui-ci, que je m'étois creusé si follement, n'est pas même si bien cicatrisé, malgré tant de puissance et de bénignité conciliées en ma faveur, qu'il n'en sorte encore, comme on voit, de terribles exhalaisons. Elles ne me suffoquent pas : je respire, mais non si fort à l'aise qu'il ne m'en reste encore un peu d'oppression. C'est ce qui me fit dire dans le temps, comme je fais encore quelquefois, d'un ton moitié plaintif et moitié gai :

Sur un bon lit, nommé l'Etat royal,
Couché gratis, en prélat je repose;
Là, toutefois je sommeille assez mal:
Dire pourquoi, franchement, je ne l'ose.
C'est grand'pitié, tant c'est petite chose!
Or, suis-je bien Sybarite accompli?
Sous le pauvre homme une feuille de rose
S'est mise en double, et fait un petit pli.

Pour passer de ce qui peine à ce qui soulage, et le

franc et volontaire aveu de nos fautes nous acquérant le droit de protester contre celles qui nous sont faussement imputées, je saisis ici l'occasion de m'inscrire en faux contre mille miseres publiées sur mon compte en d'infâmes recueils, dont les compilateurs mercenaires, après s'être fait un jeu de tout respect humain, ne s'en sont pas moins fait un de nos noms et de la vérité. La piece sur laquelle, entre tant d'autres, je vois le mien avec le plus de douleur et d'impatience, en est une intitulée, *le Débauché converti;* mélange horrible et révoltant d'impiétés et d'ordures. Ce débauché, devenu peut-être depuis ce qu'assurément alors il étoit fort peu, feroit beaucoup à l'acquit de sa conscience, si pour pénitence il s'imposoit le juste et pieux effort de me laver, en faisant, ainsi que moi, sa confession publique. Le coupable impuni n'a-t-il pas assez joui du supplice de l'innocent? Ou si, malgré la retenue que j'ai de ne le pas vouloir indiquer, il aime à prolonger le jeu qui l'amuse, je l'en avertis charitablement:

« Qu'il soit prudent du moins, s'il n'est pas généreux. »

Qu'il se garde de ces écumeurs de cabinets dont le plus fameux et le plus vigilant de nos poëtes vivans eut tant à se plaindre, et se plaint encore tous les jours si amèrement. Qu'il jette au feu son portefeuille enflé, dit-on, de pieces d'un goût et d'un style pareils, qui publiées le déceleroient, et, me

justifiant malgré lui, me récompenseroient enfin de la plus pénible des discrétions.

Les sottises d'autrui souvent, comme on voit, sont donc mises sous notre nom ; souvent aussi ce que nous aurons pu faire d'un peu raisonnable sera mis sous le nom d'autrui. Ainsi, déshonorés d'un côté sous les plumes du geai, de l'autre quelquefois nous voyons le geai se glorifier sous les nôtres. Tels sont les jolis émolumens du métier. Mais, de ses vrais malheurs et de ses grands dangers dont je me suis plaint d'abord, passer à ses désagrémens, ce seroit par une gradation vicieuse passer à l'infini, et descendre dans des détails qui doivent être aussi indifférens au public, qu'ils lui peuvent être connus par les contes qu'on n'en fait que trop. Qui ne sait nos sécheresses, nos insomnies, nos tortures pendant le cours des compositions? Qui ne rit de ce que doivent nous coûter ensuite les cérémonies d'une lecture et d'une réception, les corrections qu'on nous demande et qui nous répugnent peut-être avec raison, les pas qu'il faut faire, les ménagemens sans nombre qu'il faut avoir à la distribution des rôles? L'un dédaigne le sien, l'autre envie celui de son camarade. Est-ce du tragique? l'actrice en faveur, à qui vous présentez le sceptre, vous dira majestueusement : « Que « monsieur un tel (désagréable au public) soit prince, « ou cherchez vos princesses! » Dans le comique, tout de même : « Que mademoiselle une telle, vous

« dit fièrement l'Hector ou le Sganarelle en vogue, « fasse la soubrette, ou cherchez vos valets, etc. etc. » Que faire ? l'auteur eût-il la réputation d'un Corneille, le crédit d'un Moliere, la force d'un parterre, il faut qu'il cede ou qu'il laisse tout là. En est-il aux répétitions ? autre galere. « Ce rôle-ci est « trop long; celui-là trop court. » On vous rogne l'un de pleine autorité ; on vous force d'allonger l'autre. N'est-ce pas être logé chez cet hôte inhumain qui, faisant coucher les passans dans son lit, les tirailloit ou les tronquoit par la tête ou par les pieds, selon qu'ils étoient plus ou moins longs que ce maudit lit, et qui ne cessoit d'accourcir ou d'étendre que l'homme et le lit ne fussent de niveau ? Tel est à peu près le traitement que reçoivent nos pieces. Quel ensemble, après ces dislocations et ces démembremens faits à la hâte, veut-on qu'il reste d'un corps organisé par des années de travail et de réflexions ? Plus d'un bon ouvrage pourroit bien y avoir péri. La toile enfin se leve; et ce sont ici les grandes angoisses! Pour se les peindre, on n'aura qu'à passer au monologue par où s'ouvre le cinquieme acte. Cependant, d'un rôle mutilé, d'un autre défiguré, de celui-là mal su, de celui-ci joué à contre-sens, du ferment d'une cabale, d'une lubie du parterre, de tout cela, joint à nos propres fautes, résultent assez naturellement des chutes; et de ces chutes mille beaux complimens de condoléance de la part de gens qui

seroient bien fâchés d'en avoir d'autres à nous faire. Ne soyons guere moins contens qu'eux ; car si par hasard nous eussions réussi, mieux nous eût valu peut-être cent fois avoir essuyé les disgraces du théâtre, que celles qui nous eussent ailleurs été machinées par l'envie active et souterraine. Nous ne laissons pas de nous rembarquer tous les jours du milieu de ces dégoûts, et de bien d'autres que je tais, parce qu'après tout, avec un peu d'ardeur, de verve ou de virilité, le métromane, sans un grand fonds de philosophie, les oublie ou les brave aisément.

D'à travers ces milliers d'épines, avant que de finir, j'en distinguerai seulement encore une qui, pour n'être pas tout-à-fait si poignante que celles dont j'ai parlé d'abord, ne laisse pas d'incommoder étrangement la marche de tout honnête écrivain : j'en ai touché quelque chose dans la préface de ma pastorale des *Courses de Tempé*. Ce sont les allusions indécentes et les applications dangereuses que la sottise, le libertinage, ou la malignité savent tirer de nos productions les plus mesurées ; écueil d'autant plus à craindre que, vu la tournure des esprits du jour, et sur-tout quant aux allusions licencieuses, il est devenu presque inévitable à la circonspection la plus en garde, et circonspection dont on nous doit d'autant plus tenir compte qu'elle nous est infructueuse à bien des égards, tandis que nous aurions presque tout à gagner en prenant la route

opposée, cet aimable esprit du jour, si vif à tourner la décence en ridicule, ne l'étant pas moins à protéger et à caresser la licence ouverte. Il a cela de commun avec la critique moderne :

« Dat veniam corvis, vexat censura columbas. »

Il noircit la colombe et blanchit le corbeau.

Mais nous manquent à jamais tous suffrages plutôt que de jamais en mériter et que d'en obtenir un seul à pareil prix!

D'après un sentiment si juste et si naturel, à force d'attention, j'avois espéré parvenir à mettre ces hourets de haut nez en défaut, sinon quant aux allusions licencieuses, du moins quant aux applications personnelles : j'avois espéré l'impossible; je suis relancé et relancé par les aboyeurs dont je me devois le moins défier, puisque ce sont les prétendus offensés qui, malgré le public et moi, se sont fait eux-mêmes ces applications. Aussi va-t-on voir que leurs plaintes sont moins l'effet d'un vrai chagrin qu'un stratagême de l'amour-propre.

En conservant à mon poëte quelques petits ridicules essentiels à la profession, je ne l'en ai pas moins fait bon, franc, généreux, brave et désintéressé. Je connoissois trop la malignité du public, qui rarement fait des applications avantageuses, pour avoir à craindre qu'il en fît aucune : aussi n'en fit-il point. Mon poëte passa pour le seul de son espèce.

Mais quelques auteurs, alors plus ou moins célebres, persuadés que peindre un vrai poëte, si ce n'étoit vouloir, c'étoit au moins devoir les désigner, jugerent à propos, pour qu'on ne prît pas le change, de se compromettre un peu en s'honorant beaucoup, et se plaignirent tous à l'envi qu'ils étoient visiblement personnifiés dans M. de L'Empirée. « Me peut-« on méconnoître à ce trait malin? » disoit l'un; « et moi, à celui-là? » crioit l'autre : c'étoit, pour ainsi dire, à qui s'arracheroit la prétendue insulte des mains, ou plutôt, comme j'ai dit, à qui, voulant bien partager avec ce personnage quelques travers très excusables, donneroit superbement à entendre qu'il étoit l'aimable original en entier. Comme si le peintre, avec un grain de leur bonne opinion en tête, n'eût pu s'écrier aussi de son côté : *Anch' io son poeta!* et revendiquer ou s'appliquer à titre égal la part, bonne ou mauvaise, qu'ils prétendoient avoir à son tableau! Mais, fussé-je plus poëte cent fois qu'eux et moi nous ne le sommes, à Dieu ne plaise que jamais j'eusse à leur place osé me plaindre ou me parer d'une si glorieuse ressemblance! Le caractere moral de M. de L'Empirée l'emportant sur notre prétendu mérite littéraire, autant que la belle ame l'emporte sur ce qu'on veut bien appeler bel esprit, se plaindre ici de la personnification, c'est moins se plaindre que se glorifier, c'est moins jouer le rôle d'un homme offensé que celui d'un Fierenfat. Cela

dit une bonne fois, je me repose de mon apologie auprès des complaignans sur leur modestie ou sur le secret témoignage de leur conscience.

Véritablement, voyant avec chagrin que, dans tous les temps et chez toutes les nations, les poëtes en général étoient livrés à la risée du public par les poëtes mêmes, et de plus les voyant taxés par ce public de bien des vices qui sont, quoi qu'en puisse dire le beau monde, pires que des ridicules, j'avois pris à tâche de présenter sur la scene un poëte qui, sans sortir de son caractere singulier, fût une fois fait de façon à nous relever d'un préjugé si peu favorable; un poëte tel qu'il y en eut sans doute, et qu'il y en peut avoir encore; lequel, après qu'on a dit:

On peut être honnête homme, et faire mal des vers,

pût faire aussi dire et penser

Qu'en faisant bien des vers, on peut être honnête homme.

J'eus seulement grand soin d'éviter le ton de la nouvelle comédie qui, tristement guindée sur les échasses de la morale, n'auroit pas manqué de nous régaler ici d'un poëte grave et rengorgé, d'un pédant hérissé de ces trivialités édifiantes auxquelles on applaudit en bâillant, et qui ne passent en effet guere plus à l'ame des spectateurs qu'elles n'ont l'air de venir de celle de l'auteur. Je crus donc devoir m'y prendre tout d'une autre façon. M. de L'Empirée, honnêtement fourni des ridicules de son état, ne laisse pas

d'être leste, gai, doux, sociable et galant; qualités engageantes qui, jointes aux essentielles, en le rendant agréable et divertissant, ont eu le bonheur d'intéresser pour lui jusqu'à m'attirer des reproches d'avoir négligé sa fortune au dénouement; du moins l'Aristarque de ce temps-là le veut-il ainsi persuader : « On est fâché, dit-il, de lui voir prendre congé des « spectateurs, pauvre et déshérité. » Peut-être ce qu'il donne ici pour le sentiment général n'est-il que le sien particulier; et certes, en ce cas, il y auroit à me féliciter d'avoir su l'attendrir; mais ne seroit-ce pas, aussi-bien que son sentiment particulier, une critique déguisée qui m'avertit que, selon lui, je renvoie les spectateurs mécontens? A quoi je réponds qu'il faut savoir mieux entrer dans le caractere des gens quand on veut décider de leur bonheur ou de leur malheur. Si le journaliste eût voulu s'abaisser ou s'élever jusqu'à l'ame d'un vrai poëte, dont, sans en avoir les talens, je conçois très bien la rare façon de penser, il n'eût pas eu, ou plutôt il n'eût pas affecté une commisération que celui-ci ne demande point; il se trouve fort bien comme il est. Que M. l'abbé Desfontaines, avant de publier ses observations et son extrait, n'avoit-il parcouru la brochure un peu moins légèrement que de coutume! M. de L'Empirée l'auroit avant moi redressé là-dessus en vingt endroits; entre autres (scene septieme du troisieme acte), quand il dit positivement

« Que sa vertu se borne au mépris des richesses, etc.

et ailleurs (même scene):

« Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
« On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
« Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
« A tout l'or du Pérou préfere un beau laurier. »

Ou si, pressé par le jour de la vente, il n'eut que le temps de faire transcrire les huit ou neuf pages de vers dont il nourrit sa feuille, et dans lesquelles même ceux-ci se trouvent sans qu'il y ait pris garde, du moins pouvoit-il d'un coup d'œil apercevoir ces deux derniers de la piece :

« Vous, à qui cependant je consacre mes jours,
« Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours. »

Faute de cela, il se laisse entraîner à sa façon de penser, laquelle a trop influé sur son raisonnement. Voilà les écrivains périodiques! Sérieusement et par état occupés de ce qu'ils appellent *le solide*, ils n'ont garde de concevoir ni de soupçonner l'héroïsme ou la folie du vrai poëte qui, vis-à-vis de la misere, pense, en parlant de sa muse, comme vis-à-vis d'un avenir menaçant, en parlant de son fils, pensoit Agrippine : *Moriar, modò regnet.* Quel soin en effet prirent de leur fortune le divin Homere, l'immortel Plaute, le grand Corneille le délicieux La

Fontaine, etc.? Furent-ils pour cela des objets de pitié? Pas plus que la mémoire des Midas de leur temps et des nôtres est digne d'envie.

Je ne dois pas finir sans dire un mot du personnage singulier de M. Francaleu et d'une partie de son rôle, ni sans bien marquer la distinction qu'il faut faire de ce personnage, en entier de mon imagination, et de la partie de son rôle qui, renfermant un évènement du temps, sembleroit par là démentir l'attention que j'eus d'écarter toute application maligne. Voici quel fut cet évènement.

Un homme d'esprit, de talent et de mérite, s'étoit diverti pendant deux ou trois ans, au fond de la Bretagne, à nous donner le change en publiant tous les mois, dans les *Mercures*, des pieces fugitives en vers, sous le nom supposé d'une mademoiselle de Malcrais de la Vigne. La mascarade avoit parfaitement réussi. Ces pieces ingénieuses et joliment versifiées, en droit par conséquent de plaire déja par elles-mêmes, ne perdoient rien, comme on peut croire, à se produire sous l'enveloppe d'un sexe dont la seule et charmante idée suffit pour disposer les cœurs à la complaisance, et les esprits à l'admiration. La Sapho supposée fit donc honneur et profit à ces *Mercures*. Elle triompha au point que la galanterie bientôt mit pour elle en jeu la plume de plus d'un bel esprit qui vit encore, et qui, s'il écrivoit jamais son histoire amoureuse, nous souffleroit assurément

cette anecdote. Ils rimerent des fadeurs à mademoiselle de Malcrais; elle de riposter. L'intrigue se noue; les galans prennent feu de plus en plus. Tout alloit le mieux du monde au gré du public amusé, et la comédie n'étoit pas pour finir sitôt, si notre poëte breton, ayant ri ce qu'il en vouloit et desirant jouir de sa gloire à visage découvert, n'eût précipité le dénouement en venant mettre le masque bas à Paris. Il y perdit peu sous les yeux du public qui, désabusé sur le sexe, ne rabattit presque rien de ses éloges; en cela, plus sage et plus équitable que nos beaux esprits, chez qui la chose se passa bien différemment, lorsqu'en leurs cabinets, où peut-être ils étoient à polir encore un madrigal pour mademoiselle de Malcrais, on la leur vint annoncer. Grand cri de joie! La plume tombe des mains; les portes s'ouvrent à deux battans; on vole au-devant de la Muse, les bras en l'air, que... d'ici l'on voit s'abaisser brusquement à l'aspect de M. des Forges Maillard. La politesse, après un court éclaircissement, eut beau les relever pour en venir à la froide accolade, la barbe du poëte y piqua si fort qu'on ne la lui pardonna point. Il faut dire aussi la vérité: certaine espérance frustrée met de bien mauvaise humeur! On ne se souvint point que M. des Forges Maillard eût seulement fait un bon vers en sa vie; les talens et les éloges tomberent avec le cotillon. Voilà, s'écrie ici M. Francaleu (scene neuvieme du

cinquieme acte) dans la même situation que ce poëte aussitôt méconnu que démasqué;

« Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
« L'ouvrage est peu de chose, et le nom seul fait tout. »

Apostrophe qui, tous les jours, seroit bien de mise en plus d'un cas. Suivons celui-ci : de bonne foi, étoit-ce une aventure à dérober au plaisir public sur un théâtre d'où nos mauvais sérieux (car il en est pour le moins autant que de mauvais plaisans) n'ont que trop banni le plaisir et la joie? Pouvois-je imaginer jamais une scene plus comique et plus du ton de mon sujet? Je la produisis donc, mais avec l'attention de ne la produire que sous le jeu d'un personnage dépouillé de tout ce qui pouvoit faire tourner les yeux sur le poëte estimable à qui nous la devons d'original, ni sur quelque autre que ce fût. Plutôt que de manquer à cette bienséance, j'aimai mieux pécher à mon escient contre les bonnes regles de la comédie qui n'admet que des caracteres tels que la société chaque jour en présente sur la scene du monde. J'en forgeai de ma tête un qui vraisemblablement n'exista jamais; un bon-homme qui se plaît à faire de méchans vers, les sachant tels, et ne les faisant que pour son amusement, et que pour celui de ses amis qui s'en divertissent. Aussi le critique observateur ici ne manque-t-il pas son coup : « C'est, dit-il fort bien, « un Mécene bourgeois, un riche et vieux rimailleur,

« qui, connoissant distinctement son impertinence « et la confessant hautement, forme un caractere « purement idéal et sans exemple. » J'ai donc très bien pris mes mesures pour ne compromettre personne? Ainsi M. Francaleu, non plus que mademoiselle de Malcrais, n'est qu'un fantôme qui n'entraîne aucune application; ainsi la partie du rôle relative à l'évènement du jour ne se peut nommer qu'une réalité encadrée dans une chimere.

Qu'un fait public et tout arrangé comme celui-là, mis sur le théâtre, fasse grand honneur à l'imagination du poëte, je ne le dis pas; mais que nous devions être jaloux aussi de nous tout devoir à nous-mêmes jusqu'à dédaigner de nous accommoder quelquefois en passant d'un incident qui se trouve heureusement sous la main, et que n'eût peut-être jamais créé cette imagination, ce n'est pas non plus mon sentiment. Qu'importe au plaisir public d'où lui viennent ses sources? et que fait tant à notre gloire, après tout, le mérite de l'invention? Tels auteurs à qui ce don ne fut que médiocrement départi en ont vu du haut des nues d'autres qui le possédoient supérieurement, ramper bien au-dessous d'eux; n'eussé-je à citer que Malherbe et Saint-Amant, que Racine et Thomas Corneille. Pour moi, je prétends si peu me targuer ici de ce don particulier, qu'au contraire je n'entends qu'à regret appeler souvent le sujet de cette piece une pointe d'aiguille

sur laquelle on s'étonne, dit-on, que j'aie entrepris d'élever un édifice de cinq actes. Oui, loin de me prévaloir de l'erreur ou du compliment, j'en reviens au début de cette préface, en la finissant : l'édifice fût-il mieux étoffé cent fois des seules recoupes, l'architecte en éleveroit un bien supérieur à celui que, taillant en pleins matériaux, présente ici le maçon. Enfin, je le répete, sous la plume d'un auteur tel que celui du *Misanthrope, la Métromanie*, sans en être plus longue, ni moins réguliere, contiendroit à coup sûr une fois plus et mille fois mieux.

STANCES DÉDICATOIRES

A

M. L. C. D. M. *

NOBLE modele du vrai sage,
Philosophe au-dessus du sort,
Aussi tranquille en plein orage
Qu'un autre le seroit au port!

L'escarboucle miraculeuse
Tient d'elle seule sa clarté,
Et n'en est que plus lumineuse
Pour être dans l'obscurité.

Telle votre vertu suprême
Luit, quelque part que vous soyez;
Vous y suffisez à vous-même,
Ainsi qu'à tout vous suffisiez.

Que ne puis-je dans cette épître,
Sans vous causer le moindre ennui,
En vous annonçant dès le titre,
M'honorer d'un si bel appui!

* Le comte de Maurepas.

Mais vous ne voulez pas qu'on sache
Que c'est le nom de M***
Qui dans les étoiles se cache :
Eh bien! ne l'en tirons donc pas.

Je saurai bien, sans qu'il en sorte,
De mon dessein venir à bout,
En désignant l'humain qui porte
Ce nom si révéré par-tout.

Le déchiffreur le plus ignare
N'aura pas fort à ruminer :
Ce qui vous ressemble est trop rare
Pour qu'on tarde à me deviner.

Parlons d'abord de votre aurore
Et du mérite personnel
Qui vous rendit, tout jeune encore,
Si digne du rang paternel.

Votre excessive modestie
S'alarme-t-elle à ce début ?
Pour la satisfaire en partie,
Du premier pas je vole au but.

Aussi-bien ce que je vais taire
Seroit plus analogue au son
De la trompette de Voltaire
Que du chalumeau de Piron.

J'abrege donc et je renferme
Votre portrait dans un quatrain;
Et dans ce quatrain-là le germe
D'un panégyrique sans fin.

Raison, graces, lumiere infuses,
Font qu'en vous seul est exalté
L'homme d'état, l'ami des Muses,
L'amour de la société.

Il faudra pour que l'on confonde,
Qu'ainsi que plus d'un M***
Il soit plus d'un phénix au monde;
Et c'est, je crois, ce qui n'est pas.

Qu'on apprenne donc d'âge en âge,
Si le hasard m'y fait passer,
Lorsque j'adressois un hommage,
Que je savois bien l'adresser.

ACTEURS.

DAMIS, poëte.
M. BALIVEAU, oncle de Damis.
M. FRANCALEU, pere de Lucile.
LUCILE.
DORANTE, amant de Lucile.
LISETTE, suivante de Lucile.
MONDOR, valet de Damis.

La scene est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de campagne aux portes de Paris.



LA MÉTROMANIE.

Perin del.

Gault S.t Germain direx.

Tenez, voilà l'Auteur que l'on vient de siffler !

Acte V Sc IX.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *tenant un rouleau de papier à la main.*

MONDOR.

Cette maison des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper si vîte :
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui pour moi tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu?

LISETTE.

Non.



MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : Chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Vous jouez chez vous la comédie?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée?

LISETTE.

Et très digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ses habits, son état, sa façon?

MONDOR.

Oh! c'est ce qui n'est pas facile à peindre, non;
Car selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.
Il se néglige trop ou se pare à l'excès :
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire;
Qui va, vient, veille, sue, et se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien.
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne
Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne,
Misanthrope, étourdi, complaisant, glorieux,
Distrait... Ce dernier-ci le désigne le mieux.
Et, tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée à bâyer aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un haha qui l'attend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente : on a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poëtes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien;
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi : n'importe; et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche : il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
Mais vas-y seul... on vient; et je crains les caquets.
(*Mondor sort.*)

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante ici!... Dorante!

DORANTE.

Ah! Lisette! ah! ma belle!

Que je t'embrasse!... Eh bien! dis-moi donc la nouvelle?
Félicite-moi donc. Quel plaisir! L'heureux jour!
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour!
De la chose avant moi tu dois être avertie :
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie?
Que je vais... que je puis... Conçois-tu?... Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvoit? Songez donc où vous êtes :
Y pensez-vous d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre pere en procès...

DORANTE.

Bon! m'a-t-il jamais vu ni de loin, ni de près?
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manege,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh! je le sais bien, moi. Mon pere m'idolâtre;
Il n'a que moi d'enfans : je suis opiniâtre;
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point; mais je fais pis : je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce.
Le pere de Lucile a gagné : je prononce.

LISETTE.

Mais si votre pere ose en appeler?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis de grace, et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un pere?
Le nôtre y voudra-t-il consentir?

DORANTE.

Je l'espere.

LISETTE.

Moi, je l'espere peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle?

DORANTE.

Ah! laisse là ta peur.
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente :
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement,
Une idole du nord, une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle,
Et, sans agir, sentir, craindre, ni desirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime? Elle avoir une intrigue!
Y songez-vous, monsieur? Fi donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit;
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés
Que votre ami compose, et que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi? Mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien! je mentirai; mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime!
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître,
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh non! vous dis-je, non! vous auriez tout gâté;
L'indifférence incline à la sévérité.
Il falloit bien d'abord préparer toutes choses;
De l'empire amoureux lui déplier les roses;
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir;
Sur-tout quand un amour qui n'est plus guere en vogue,
Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légeres,
Ou tout le jour assis aux pieds de leurs bergeres,
Et couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore:

Damis se leve exprès chez vous avant l'aurore.

LISETTE.

Damis?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas;
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empirée?

DORANTE.

Oui; son talent chez nous lui donne aussi l'entrée;
Mon pere en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mere, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah! soit: je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense?

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici l'amour des vers est un tic de famille:
Le pere qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin;
Et vous plairez d'abord présenté de sa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raison qui m'attire?

LISETTE.

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.
Desirez de jouer avec nous. Justement
Quelques acteurs nous font faux-bond en ce moment.

DORANTE.

Oui-dà ! je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la piece du jour rendez-vous nécessaire :
Il s'agit de cela maintenant. Après quoi...

DORANTE.

Voici notre poëte... Adieu : retire-toi.
(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE III.

DAMIS, DORANTE.

DORANTE.

Tout-à-l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non ; jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi ! j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici ;
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS.

De vous faire une églogue? Elle est faite.

DORANTE.

Eh ! n'allons pas si vîte.

DAMIS.

Oh ! mais faite et parfaite!

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laissons ; je vous demande...

DAMIS.

Oui, du noble et du tendre?

DORANTE.

Non ; du tranquille.

DAMIS, *tirant ses tablettes.*

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerois mal.

DAMIS.

Mieux qu'un au[illegible]... Ecoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS, *lisant.*

DAPHNIS et L'ÉCHO, dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE, *à part.*

Au diable soient l'écho, l'homme et l'églogue!

DAMIS.

« Echo, que je retrouve en ce bocage épais... »

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Echo : paix, dis-je! une bonne fois, paix!
Sinon...

DAMIS.

Comment, monsieur, quand pour vous je compose?...

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.

DAMIS.

Ode? épître? cantate?

DORANTE.

Aïe!

DAMIS.

Elégie?

DORANTE.

Eh bien?

DAMIS.

Portrait? sonnet? bouquet? triolet? ballet?

DORANTE.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose. Alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté que ce jour encor vous avez eue;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue:
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a pour son compte à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'enflammer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE.

(*à part.*) (*à Damis.*)
Je le crois mon rival... Quelle est votre bergere?

DAMIS.

De la vôtre pour moi le nom fut un mystere;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour?...

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE.

(*à part.*) (*à Damis.*)
Ah! c'est Lucile!... Oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE. (*à part.*)

A qui tient-il?... Son froid me tue!

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE.

(*à part.*) (*à Damis.*)
C'est elle... Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers

DORANTE.

(*à part.*)
De son goût pour les vers?... Mon infortune est sûre;

Mais, n'importe, feignons et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient tant d'*aparté?*

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté :
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez; me voilà prêt : que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami; ce titre suffira.
Ecoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme; excellent caractere,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon pere;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque foible on paya le tribut :
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve,
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie abonde;
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde;

Tout le premier lui-même il en raille, il en rit.
Grimace! l'auteur perce! Il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire; et, pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flatteur, le paye en l'assommant.

DORANTE.

Oh! je suis patient! je veux lasser votre homme;
Et que, de l'encensoir, ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairois fort, sans sa muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste....
Heureux quand mon esprit vole à sa région
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!...
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma piece au diable et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc?

M. FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le pere,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé, l'autre aux eaux, l'autre mort.
C'est bien prendre son temps.

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille ;
A grands frais je convoque amis, parens, famille ;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant ;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant ?

DAMIS.

Certes, les trois sujets étoient bons : c'est dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité ! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus si l'on n'enrage aussi ?

DAMIS.

C'est que je vois, monsieur, bon remede à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine ;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

M. FRANCALEU.

Et l'amant ?

DAMIS, *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE.

Vous me voyez, monsieur, tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité;
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été?
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Eprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui:
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine
Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelque autre est tout près d'épouser.

DORANTE, *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune;
Et je sens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU.

Bon! tant mieux! Vous voilà selon notre desir.
Venez; et, croyez-moi, vous aurez du plaisir.

(*Dorante entre dans la maison.*)

SCENE V.

M. FRANCALEU, DAMIS.

(*M. Francaleu fait quelques pas pour sortir avec Dorante.*)

DAMIS, *à part.*

J'ai beau le voir parti, je ne m'en crois pas quitte.....

Mais, grace à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf une fois j'échappe à mon bourreau.

M. FRANCALEU, *revenant vers Damis.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'acheve de brocher une piece en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE VI.

DAMIS.

Et je n'armerois pas contre ce guet-apens?...
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé:
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue et l'acheve et le serre.
Partons.

SCENE VII.

MONDOR, DAMIS.

MONDOR, *donnant une lettre à Damis.*

Ah! grace au ciel! enfin je vous déterre.

(*Damis prend la lettre et la lit bas.*)

Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.

J'ai craint, au bord de l'eau, vos visions cornues,
Que cherchant quelque rime et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Cloud.

DAMIS, *en montrant la lettre.*

Oh! oh! bon gré, mal gré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Ecoutez donc, monsieur; ma foi! prenez-y garde.
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aise. Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être;
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connoître,
Et dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille;
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute; comment donc aurois-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui; j'ai depuis huit jours imité mes confreres.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent gueres;
Et parmi ces messieurs c'est l'usage commun

De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant c'est donc?

DAMIS.

De L'Empirée;
Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

De L'Empirée?... Oui-da! n'ayant sous l'horizon
Ni feu ni lieu qui puisse allonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien?
L'espace est vaste : aussi s'y promene-t-il bien.
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa campagne,
Que le corps ici-bas souffre qu'on l'accompagne!

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espece ont le destin des belles :
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu
Par un impertinent que je connoissois peu;
C'est lui qui me présente, et, dupe du manege,
Je sers de passe-port au fat qui me protege.
On tenoit table encore; on se serre pour nous :
La joie en circulant me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens; j'entre en verve; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres.
J'ai le vol si rapide et si prodigieux
Qu'à me suivre on se perd après moi dans les cieux;

Et c'est là qu'à grands cris je reçois des convives
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives.

MONDOR.

Qui va nous appauvrir à coup sûr tous les deux.

DAMIS.

Ensuite, un équipage et commode et pompeux
Me roule en un quart d'heure à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante et bois; le tout par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance, soit... Mais vous ne savez pas?

DAMIS.

Eh quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune à la ville en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Hein?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien!
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!
Eh! rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend,
Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie,
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans, bien comptés, dieu merci!
Pour faire votre droit nous pensionne ici.
Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes;
Il vient *incognito* pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déja que, vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignoit, et que dans vos rubriques
Vous nommez entre vous *licences poétiques*.
Ah! monsieur, redoutez son indignation;
Vous aurez encouru l'exhérédation:
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure.

DAMIS.

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR, *refusant de prendre le papier.*

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermoneur.

MONDOR.

Eh! que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR.

Bon! de l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise:
Vous avez les plaisirs; et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers je vous ai sur les bras;
C'est moi qui les écoute et qui les congédie.
Je suis las de jouer pour vous la comédie,
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre:
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste;
Que leur cour vous talonne et vous suive à la piste;
Tirez-vous-en vous seul; et voyons une fois...

DAMIS, *en lui tendant le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois;
Entends-tu?

MONDOR, *refusant encore de prendre le papier.*

Trouvez bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amene.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR, *faisant quelques pas pour sortir.*

Oh bien! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR, *revenant.*

Les paierez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Eh! de quelle monnoie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais! seroit-il en fonds?

DAMIS.

Arrangeons-nous déja sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles!

DAMIS.

Au répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A la lingere? à l'hôte? au perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatre-vingt.

DAMIS.

A l'aubergiste?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, *faisant de profondes révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience.

MONDOR.

Oui ; je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zele... a manqué de... respect ;
Mais le passé rendoit l'avenir très suspect.

DAMIS.

Cent écus?...Supposons... plus ou moins; il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui, de l'argent, de l'or qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers,
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille;
J'ai concouru par-tout : par-tout j'ai fait merveille.

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paiera donc le loyer,
Rouen le maître en droit, Toulouse le barbier,
Marseille la lingere, et le diable mes gages?

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non, ne doutons de rien; et sur un fond meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute; et sur un fond de la plus noble espece.
Le théâtre françois donne aujourd'hui ma piece.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue... En voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révele :

Vers l'immortalité je fais les premiers pas...
Cher ami! que pour moi ce grand jour a d'appas!
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique?

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célebre, unique, habile, incomparable.

MONDOR.

De cette fille unique, après, qu'espérez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc, Mondor?

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Eh! pourquoi tout-à-coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi! tu n'es pas sage... Eh quoi! tu te révoltes
A la veille, que dis-je? au moment des récoltes!
Car enfin, rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi),
Rassemblons, en un point de précision sûre,
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déja le paiement est certain.

Ce soir une partie, et l'autre après demain...
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente.
Vois naître tour-à-tour de nos feux triomphans
Des pieces de théâtre, et de rares enfans.
Les aiglons généreux et dignes de leurs races,
A peine encore éclos, voleront sur nos traces...
Ayons-en trois : léguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lyrique au dernier.
Par eux seuls en tous lieux la scene est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poëme; elle, que son roman :
Vers nous de tous côtés nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grace à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion, vous êtes un rare homme;
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme;
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller?

DAMIS, *lui faisant prendre le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une piece affichée, une autre dans la tête,
Une où je joue, une autre à lire toute prête:
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du temps perdu.

(*Il s'en va, et Damis rentre dans la maison.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire; enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois... Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore; et que tout de nouveau
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date :
Convenez-en. Pendant l'intervalle écoulé
La Parque à la sourdine a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout; joueur, amant, convive,
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers:
J'en fais même comme eux.

M. BALIVEAU.

Comme eux?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU, *à part.*

Quel travers!

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poëte à la douzaine;
Mais, en dépit d'eux tous, ma muse en tapinois
Se fait dans le Mercure applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment?

M. FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une basse Bretonne;
Sous ce voile étranger je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle, agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

M. BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou.

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tant pis, morbleu! Tant pis... Bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor
Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse
Jusque-là qu'il me nomme une dixieme muse,
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi, j'ai par un sonnet riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable;
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

M. BALIVEAU.

Ma foi! je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous, poëte? Eh! bon Dieu! depuis quand? Vous!

M. FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne saurois vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva;
Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin, je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance, et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurois fixer le temps, ni les desirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une piece excellente;
J'en suis l'auteur : elle a pour titre *l'Indolente.*
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes pour rire on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi; j'ai quelque affaire en tête,
Qui ne feroit chez vous de moi qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encore?

M. BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avois conçu la plus haute espérance :
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit, (n'est-ce pas une honte?)

Il est depuis cinq ans à Paris, de bon compte.
J'arrive; je le trouve encore au premier pas :
Endetté, vagabond; sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connoissant personne, et vous sachant ici,
Je venois...

M. FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grand merci!

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir?

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

M. FRANCALEU.

Dans la piece du jour prendre un rôle de pere.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à moi?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon?

M. FRANCALEU.

Oui; n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

M. BALIVEAU.

Soit; mais...

M. FRANCALEU.

Vous en avez les dehors?

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Assez l'humeur?

M. BALIVEAU.

Que trop.

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue?

M. BALIVEAU.

Avec raison.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

M. BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Eh! fi! que diroit-on?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

M. BALIVEAU.

Un capitoul?

M. FRANCALEU.

Eh bien!

M. BALIVEAU.

La gravité?

M. FRANCALEU.

Sottise!

M. BALIVEAU.

Ma noblesse, d'ailleurs?

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU, *tirant le rôle de sa poche.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi! je serois venu?...

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc?...

M. FRANCALEU.

Oui, oui: j'en suis garant;
Demain on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre;
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On saura bien l'avoir après l'ordre obtenu.
Adieu; car il est temps de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude;
Et là, gesticulant et braillant tout le saou,
Faire un apprentissage en vérité bien fou.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle... Et toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulois un beau rôle; et tu fais l'indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux;
Tâche à la copier : tu ne peux faire mieux :
Le modele est parfait!

LISETTE.

N'en soyez pas en peine:
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille; j'aurai son geste et son maintien;
Enfin, je veux si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle,
Et, comme en un miroir s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais;
Car, monsieur, excusez, mais vous et votre femme
Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

M. FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer!
Le danger vole autour de la simple colombe;
Et sans lumiere enfin le moyen qu'on ne tombe!
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner;
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite :

Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siecle intéressé;
Mais me regardât-on comme un pere insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse;
Vingt honnêtes partis dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle; en un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît : je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poëte?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Eh bien! j'en ai de reste.
J'aurai fait un heureux : c'est passe-temps céleste.
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,
Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-temps à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Eh quel?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très bien
Sur tel qui sur une autre auroit fixé le sien;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCENE III.

DORANTE, *dans le fond, écoutant sans être vu que de Lisette*; M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous ?

M. FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis; il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très positivement songez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être sûre,
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non : j'écoute, j'admire; et je me tais... Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé? Tout des mieux; j'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace!

Quoi! tu peux sans rougir me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maître.

DORANTE.

Il est bon là!

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grace! fais-moi voir...

LISETTE.

Oh! qui va rondement
Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée :
Je trouve en mon chemin monsieur de l'Empirée.
Il aime; il a su plaire. Oui, je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son appui.
Mais sans voir ta maîtresse il osoit tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire;
Et ta bouche infidele, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poëte?

DORANTE.

Oui, perfide!

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle! Ainsi je l'ai donc bien servi
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient?
Et quand enfin... Allez: je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira : je hais la défiance.

DORANTE.

Encore? A quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, sur-tout celui des femmes :
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames
Pour ce qu'on nous permet un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile?

LISETTE.

Oh! que non! L'indolence est toujours indocile;
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du pere,
Si je ne les seconde en duegne sévere.

DORANTE.

Eh bien! les yeux fermés je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh! c'est aussi trop loin pousser la patience!

LISETTE.

Dans un quart d'heure au plus je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas.
Tenez, dans un moment j'y conduirai ses pas...
La voici... Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE.

Quel supplice!

LISETTE.

Desirez-vous ou non qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter?

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah! que c'est à regret!

(*Il fait des révérences à Lucile qui les lui rend; il les réitere jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder Lucile.*)

SCENE V.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà, mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis: je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connoître?

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois comme vous à choisir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galans le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi! sans yeux pour eux tous?... On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déja fait?

LUCILE.

Point du tout:
Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon pere le désigne... il défend que je l'aime:
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant:
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh! non!

LUCILE.

Mais devoit-on, sachant mon caractere,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austere?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par delà ma froideur,
Et de l'obéissance, où m'eût suffi l'humeur?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber;
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la piece.

LISETTE, *avec froideur.*

C'est celui qui jouera?...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu? C'est là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;
Et, sûre de l'aveu d'un pere complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent
Qui véritablement engagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que depuis un mois de lui vous avez lu
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi! ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! quelle délicatesse!
De plaisirs et de jeux quel mélange amusant!
Que sous des traits si doux l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire, et plaît sans doute à quelque belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle?

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre pere en conclut,

Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre.
D'une autre!... Mais j'y songe, et s'il étoit la vôtre?...
Vous riez? Et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous: j'ouvre à présent les yeux.
Oui; je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de L'Empirée approche un livre en main:
On m'a pour le choisir presque tyrannisée;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.
(*elle s'éloigne.*)

LISETTE, *seule.*

Bon! ce préliminaire est, je crois, suffisant;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCENE VI.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici? Qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non: tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Eh ! de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis : donc Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître? Ah! tout beau! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle :
Celui du pere est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE, *en s'en allant.*

La belle avance!

MONDOR, *courant après elle.*

Ecoute.

LISETTE.

Oh! je n'ai pas le temps.

(*Lisette rentre dans la maison ; Mondor la suit.*)

SCENE VII.

DAMIS, *tenant le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue! oui, céleste Bretonne!
Possédez seule un cœur que je vous abandonne!
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je désertois ces lieux et volois où vous êtes.

SCENE VIII.

MONDOR, DAMIS.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus si nous payons nos dettes :
Entre vingt prétendans on vous le donne beau ;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans le voir.*

Si, comme je le crois, ma piece est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira ;
J'en eus un qui vous plut : l'univers le saura.

(il donne à Mondor du livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te savoit là ? dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste !

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Eh bien ! raille, blâme, conteste ;
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir :
Tu vois ? je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr,
Je ne me repaissois que de vaines chimeres ?

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit gueres.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu! pas tant d'orgueil.
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil:
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierois.
Celle-ci seule a tout ce que je desirois.
De ma muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux, peut-être?
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,
Comme à l'Observatoire un savant sait les cieux;
Et vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil toi-même, ami. Va, tu t'abuses:
En fait d'amour, le cœur d'un favori des Muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain;
Sa sphere est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence;

Et, par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi, le fantastique a droit sur notre hommage;
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu,
Et, de grace, en françois mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille:
Elégance, fraîcheur, et beauté sans pareille;
Taille de nymphe...

MONDOR.

Après? Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR.

La peste!

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu! je le crois bien, puisqu'il n'existoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez?

DAMIS.

Très fort.

MONDOR.

D'honneur?

DAMIS.

A la folie.

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie?

DAMIS.

Oui, je l'aimois avec autant de volupté
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante :
Sous une même forme elle se représente;
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit bergere et nymphe tour-à-tour,
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve;
Et, comme tu crois bien, fidele à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Eh! par quelles raisons?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide;
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable enfin je fus épris :
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah! que j'ai bien pour elle exercé mon génie!
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre?

DAMIS.

Non.

La fierté, la naissance et le rang de la dame
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurois-tu fait pour t'en être aperçu?
Elle-même elle étoit aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légere espece
Pourroit prendre son vol bien par delà l'altesse.

DAMIS.

N'en doute pas; et même y goûter des douceurs :
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons que fait ce que nous sommes?
L'astre du jour se leve : il luit pour tous les hommes;
Et le plaisir commun, que répand sa clarté,
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon; rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune?
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix :
Et deux!... A l'autre?

DAMIS.

Hélas! en ce moment encore
Je revois son image, et mon esprit l'adore!...
(*à part.*)
Pour la derniere fois tu me fais soupirer,
Divinité chérie! Il faut nous séparer.
Plus de commerce; adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!
L'union étoit belle... Eh! que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose;
Et rien avec raison fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grace et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers, et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais, qu'à cela ne tienne,
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin, tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bon-homme du moins ne veut point l'épargner.

DAMIS.

Le bon-homme?

MONDOR.

Oui, monsieur; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet!

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! ne voici-t-il pas encore un quiproquo?
De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho,
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumieres,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulieres;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp...

DAMIS.

Oh! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci! L'espérance est saine et bien fondée!
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers;

Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part; à quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez?

DAMIS.

Sans doute; pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre?

DAMIS.

Oh! tais-toi; tu m'excedes!
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure?

DAMIS.

Le messager des dieux, lui-même, le Mercure.

MONDOR.

Oh! oh! bel entrepôt vraiment pour coquetter!

DAMIS, *lui donnant le Mercure.*

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR, *prenant le Mercure, et lisant.*

Sonnet de mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper, en Bretagne, à monsieur cinq étoiles...

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles?
(à part.)
Oui, qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif et l'Hippocrene à sec,
Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée!

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport:
Qui vous chicaneroit, franchement auroit tort;
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue:
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant?

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir, et voyez en elle la Bretonne.

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits...
(à part.)
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Moliere, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint dans l'objet présent et plein d'appas
L'objet qu'on idolâtre, et que l'on ne voit pas.

Aussi-bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déja dans mon cerveau roule un épithalame,
Que devant qu'il soit peu je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure en paiement du sonnet...
(*à part.*)
Muse! évertuons-nous; ayons les yeux sans cesse
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse;
Cherche, en le contemplant, matiere à tes crayons,
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!...
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.
(*il va s'asseoir à l'écart.*)

MONDOR, *à part.*

Quelle tête!... Il faut bien le prendre comme il est!...
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.
(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS, *à l'écart, et sans être vu de Dorante et de Lucile.*

DORANTE, *à Lucile.*

A cet aveu si tendre, à de tels sentimens
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens,
A tout ce que j'ai craint, madame, à ce que j'ose,
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez qui j'aime, et réparez l'erreur
D'un pere qui m'exclut du don de votre cœur.

Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
Pere équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire?
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir près de moi ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu; rien ne m'est plus facile.
Mais parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déja nommé votre vainqueur?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur:
Je l'avoue; et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *apercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh! c'est monsieur de l'Empirée.
Lisons-les-lui ces vers; il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste Ciel! ou moi qu'elle a nommé?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, monsieur, venez, pour qu'en votre présence
Nous discutions un fait de votre compétence.
Il s'agit d'une idylle, où j'ai quelque intérêt;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poëtes

Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites :
Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez; et s'il m'arrive
Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie...
Allons, messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.
(*Damis lui présente la main qu'elle accepte au moment où Dorante lui présentoit aussi la sienne, et ils s'éloignent.*)

DORANTE, *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie?
Voyons : il faut de près que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité,
La plus grande où peut-être on ait jamais été!
(*Il suit Lucile et Damis.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *ramassant des tablettes.*

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.
(il les ouvre, et lit.)
Epithalame... Ah! ah! j'en reconnois le maître.
J'y pourrois bien aussi développer un traître...
Lisons.

SCENE II.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile
Je me suis éclipsée en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois; mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénetre en elle:
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur,
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé, mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non; mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi! qu'elle eût dit: « Monsieur, je suis folle de vous;
« Je voudrois que déja vous fussiez mon époux?... »
Mais, oui; c'est avoir l'ame assurément bien dure
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu,

Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu : (dirai-je avec douceur?)
« L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur. »
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sais;
Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance;
Elle a lu malgré moi l'idylle en sa présence :
C'étoit me démasquer. Sous cape il en rioit,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit.
Le serois-je en effet? Seroit-ce lui qu'on aime?
Me joueroient-ils tous deux? Me jouerois-tu toi-même?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons!... Rendez grace, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offensé se feroit bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur,
Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis pas l'auteur.
Supposé qu'on la trompe et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur, et j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité.
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;

Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même.

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poëte étoit encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile sans cesse il contemple les charmes;
Il se voit vingt rivaux sans en prendre d'alarmes;
A l'estime du pere il a le plus de part :
Seule avec son valet je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étoient vos complots? D'où vient paroître émue?
Réponds.

LISETTE.

Tout bellement; vous prenez trop de soin;
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde!
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde....
Cependant allons voir (en les feuilletant bien)
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE III.

LISETTE.

M'épier!... Doucement! ce seroit une chaîne.

Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah! c'est peu d'être injuste, il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire...
Le voici justement.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble chez moi
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU, *à part.*

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Eh! n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de L'Empirée? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose à son rire moqueur:

Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh! bien, bien, double joie en ce cas pour le nôtre!
Je mortifierai l'un, et satisferai l'autre...
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de lire; et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

M. FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire :
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Eh! pourquoi donc sitôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être sous les siens plus libre et moins distraite.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va, je me charge, moi...
(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU.

Ah! c'est vous? Comment va la mémoire?

M. BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose.
Pour s'y résoudre il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su. Voyons: que faut-il faire?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai; débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux
De la force du charme entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme en France opérer des miracles,
Nos palais devenir des salles de spectacles,
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas; malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance:
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,

Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un pere austere et sans foiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton;
Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde:
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous...
Si celui-ci venoit répéter avec vous?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déja fait.

M. FRANCALEU, *appelant.*

Holà! hée!
Que l'on aille chercher monsieur de L'Empirée...
(*à M. Baliveau.*)
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera:
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues;
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues:
Car c'est l'esprit du rôle; et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable! et j'espere...

SCENE VI.

DAMIS, M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU, *à Damis en lui montrant M. Baliveau.*

Monsieur, voilà celui qui fera votre pere.
Il sait son rôle : allons, concertez-vous un peu;
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu.
(*à M. Baliveau, voyant son profond étonnement.*)
Comment diable! à merveille! à miracle! courage!
Personne ne jouera mieux que vous du visage...
(*à Damis qu'il voit éclater de rire.*)
Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*

C'est que lorsqu'on répete un tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc; aussi-bien je fais languir quelqu'un...
(*à Damis.*)
Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.
(*frappant sur l'épaule de M. Baliveau.*)
Bravo! bravo! bravo!

SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU, *à part.*

Le sot évènement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement!
Après un tel prodige on en croira mille autres.
Quoi! mon oncle, c'est vous? Et vous êtes des nôtres?
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paroît drôle:
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

M. BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis...
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom, monsieur de L'Empirée?
Sied-il dans ton état d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience;
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.

Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que de nos débats le public n'a que faire.

M. BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin! tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes vous et moi membres de comédie:
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier après mon incartade.

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade:
Je suis un fils...

(*M. Baliveau rit.*)

M. BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri: me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous, un pere...

M. BALIVEAU.

Eh! oui, bourreau! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de pere;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frere.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance:
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance;
Et c'est pour le prouver que je veux désormais

Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil se repaît de fumée.
Eh! malheureux! crois-moi : fuis ce terroir ingrat;
Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent le bon sens autorise,
Qui te distingue, et non qui te singularise,
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau?

M. BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune :
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfere un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complete;
Il vit long-temps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.

Vous parlez du barreau de la Grece et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme;
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte; et mes talens, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit!
La fraude impunément, dans le siecle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes.
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mere ou marâtre,
C'en est fait: pour barreau je choisis le théâtre,
Pour client la vertu, pour lois la vérité,
Et pour juges mon siecle et la postérité.

M. BALIVEAU.

Eh bien! porte plus haut ton espoir et tes vues;
A ces beaux sentimens les dignités sont dues:
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chere,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincere,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre au droit de la juger?

DAMIS.

Non; mais d'un si beau droit l'abus est trop facile :
L'esprit est généreux, et le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent,
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes;
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému la voir presqu'à vos pieds,
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme;
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu me confond,
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
La mienne donc se borne au mépris des richesses,
A chanter des héros de toutes les especes,
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms et le mien des injures du temps.
Infortuné! je touche à mon cinquieme lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre :
On m'ignore; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étoient déja fameux!

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie! Eh, dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais
Il faut ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS.

Eh bien! voyons le rang que le destin m'apprête :
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs en débutant,
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise où l'on glane aujourd'hui?

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance;
Mais le remede est simple : il faut faire comme eux...
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'éleve à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

M. BALIVEAU.

Va, malheur à toi-même, ingrat! cours à ta perte :
A qui veut s'égarer la carriere est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence :
Cette soif de briller où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourrasques,

Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer.
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Egayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans sur les quais sont semés.
Déja dans les cafés tes projets se répandent;
Le parodiste oisif et les forains t'attendent:
Vas, après t'être vu sur leur scene avili,
De l'opprobre avec eux retomber dans l'oubli.

DAMIS.

Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna;
Zoïle contre Homere en vain se déchaîna;
Et la palme du *Cid*, malgré la même audace,
Croît et s'éleve encore au sommet du Parnasse.

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Eh bien! tu braveras la honte et le besoin;
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siecles futurs ta sottise en appelle,
Que de ton vivant même on admire tes vers:
Tremble, et vois sous tes pas mille abymes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime:
On mettra sur ton compte un libelle anonyme:
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs? Eh! le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs ainsi que des ouvrages?

DAMIS.

Oui; de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh! comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? Par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mere en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scene aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce...
Je suis un malheureux; mon oncle me renonce...
Je me tais... Mais l'erreur est sujette au retour.
J'espere triompher avant la fin du jour;
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

M. BALIVEAU.

Quoi! vous seriez l'auteur de la piece nouvelle
Que ce soir aux François l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

M. BALIVEAU.

Cependant gardez-vous de dire à Francaleu
Que de son bon ami vous soyez le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira; mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.

(*à part.*)
A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu! qu'entre quatre murailles.

(*Il rentre dans l'intérieur de la maison.*)

SCENE VIII.

DAMIS.

Il ne veut m'avouer qu'après l'évènement...
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scene est théâtrale, unique, inopinée...
Jè voudrois pour beaucoup l'avoir imaginée;

Mon succès seroit sûr... Du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
(*il cherche ses tablettes.*)
J'en ai plusieurs; voyons... Où sont donc mes tablettes?
La perte pour le coup seroit des plus completes!
Tout-à-l'heure à la main je les avois encor...
Ah! je suis ruiné! j'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pieces commencées,
Caracteres, portraits, maximes et pensées;
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade eût fait battre des mains.
Que j'ai regret sur-tout à mon épithalame!
Hélas! ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport venoit de l'ébaucher :
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! monsieur, secourez les Muses attristées!
Mes tablettes là-bas dans le bois sont restées.
Suivez-moi; cherchons-les, aidons-nous.

DORANTE, *lui rendant ses tablettes.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! Un ami la propose!
Ne puis-je avant d'opter en demander la cause?

DORANTE.

Eh! fi! l'air ingénu sied mal à votre front;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore...

DORANTE.

Quoi! monsieur, que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non, quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui; c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi?

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,

Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non; mais de la noirceur de cette ame cruelle,
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux,
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit depuis un mois s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe :
Je veux, de mon côté, mettre aussi les railleurs;
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante!

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain :
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille;
Et je vois...

DORANTE.

Oh! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop! à vous-même un mot eût pu vous rendre:
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.

Cependant on pourroit nous voir de la maison :
La place pour nous battre ici près est meilleure.
Marchons!

SCENE X.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras.*
Eh! venez donc, monsieur. Depuis une heure
Je vous cherche par-tout pour vous lire mes vers.

DORANTE.
A moi, monsieur?

M. FRANCALEU.
A vous.

DAMIS, *à part.*
Autre esprit à l'envers!

M. FRANCALEU.
Vous desirez, dit-on, ce petit sacrifice?

DORANTE.
Et qui m'a près de vous rendu ce bon office?

M. FRANCALEU.
C'est Lisette.

DORANTE, *à Damis.*
C'est vous qu'elle veut servir?

M. FRANCALEU.
Lui?
Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.
Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'envie ! Oui, c'est un envieux
Qui voudroit sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre :
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas, à Damis.*

Vous osez m'attester ?

DAMIS, *bas.*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez, et qu'il admire ; il ne sauroit mieux faire.

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échapper ? Mais...

DAMIS, *à M. Francaleu.*

D'autant plus que monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie ;
Et pour cela d'abord je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparoître :
Je vous attends.

(il fait quelques pas pour sortir.)

M. FRANCALEU.

Eh quoi! vous n'en voulez pas être?

DORANTE, *à Damis, en s'efforçant de faire lâcher prise à M. Francaleu, qui le retient.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi,
J'aime; et c'est un état où l'on n'est guere à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place?

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison...

(Damis s'éloigne.)

SCENE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *retenant toujours Dorante.*

Laissez, laissez, de grace!
Il en veut à ma fille, et je serois charmé
Qu'il parvînt à lui plaire, et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu! qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages!

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages!

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer pour moi seul le fruit de tant de veilles!

M. FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez pour lui différer un moment?

M. FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt satisfait doublement.

(*Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes; Dorante s'évade, et M. Francaleu continue, sans s'apercevoir qu'il est resté seul.*)

SCENE XII.

M. FRANCALEU.

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la piece.
(*il déroule son cahier, et lit.*)
LA MORT DE BUCÉPHALE....
(*se retournant et ne trouvant plus Dorante.*)
Où diable est-il?... Comment!
On me fuit?... Oh! parbleu! ce sera vainement!
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape,
Et, bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma piece jusqu'au bout.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *habillée comme sa maîtresse, et tirant Mondor par le bras.*

MONDOR.

A QUOI bon dans le parc ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot!

MONDOR.

Qui ?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel ?

LISETTE.

Quel? qu'est-ce? quoi? quand? qui? L'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille;
Dorante.

MONDOR.

Eh bien! Dorante?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,
Alors que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi, l'un vaut l'autre; et sur-tout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc: il nous guette, il pétille;
Il se glisse et nous suit du long de la charmille.
Moi, qui du coin de l'œil observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparois toujours.
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferois encor pis si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défians l'espece atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux :

Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh ! parbleu! ce n'est pas le foible de mon maître!
Au contraire il se livre aux gens sans les connoître,
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste sait-il bien se tirer d'une affaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire
Disent qu'il s'y prenoit en brave cavalier;
Et, pour un bel-esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure.
Le bel-esprit en nous n'exclut pas la bravoure;
D'ailleurs ne dit-on pas : telles gens, tel patron?
Et dès que je le sers peut-il être poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse?

MONDOR.

Oui; j'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile à propos j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,

Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallele.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers et contre tous je protege Dorante.

MONDOR.

Gageons que malgré toi mon maître le supplante;
Car étant né poëte au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déja l'aime et l'estime;
Du pere de Dorante il n'est pas moins l'intime;
Et je porte un billet à ce pere adressé,
Qu'après s'être battu sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura là-dessus le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris depuis un mois terriblement l'avance!
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat;
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue; et c'est pour lui, te dis-je:
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même ils se sont entretenus long-temps,
Et s'étoient séparés l'un de l'autre contens

Lorsque dans cet esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Et coulera ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poëte et sa fortune.
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui
Qui mettroit pere et fille à genoux devant lui...
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche.
Adieu : que devant nous tout s'abaisse en ce jour;
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour.

(il s'en va.)

LISETTE, *seule.*

Telle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire:
Faisons la guerre à l'œil; et mettons-nous au fait
De ce coup, qui doit faire un si terrible effet.

SCENE II.

M. FRAÑCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette qu'il prend pour Lucile.*

Lucile, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente :
Vous souffrez qu'il vous parle; et je défends cela
Tout net! Entendez-vous, ma fille?

LISETTE, *se tournant, et faisant la révérence.*

Oui, mon pere.

M. FRANCALEU.

Ah!

C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Eh bien! c'est moi, je tiens parole:
Lui ressemblé-je assez? Jouerai-je bien son rôle?
L'œil du pere s'y trompe; et je conclus d'ici
Que bien d'autres tantôt s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Admirez en effet comme elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure. On s'assemble.
Cependant, va chercher ta maîtresse, et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE III.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a sur son compte imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle?

DAMIS.

Sur un malentendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis.

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis;
Mais je suis sans rancune, et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui, n'écoutant priere, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un pere un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis à bon droit haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le temps, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurois été poëte onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables:
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue avec vous à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son pere?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractere.

Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi : cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole,
Qui me choque en un mot, et qui me choque au point
Que chez moi, sans ma piece, il ne resteroit point;
Mais il le faut avoir si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue...
A propos, ce bon-homme avec qui vous jouez,
Plaît-il? Que vous en semble?... Excellent! Avouez?

DAMIS.

Admirable!

M. FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un pere qui querelle?
Hein! Comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

Pour un mois avec nous il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

M. FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au Ciel! Il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres?

DAMIS.

Un fat
Avoueroit que la cour fait de lui quelque état;
Et, passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres, ni moi.
Un poëte à la cour est de bien mince aloi.
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire, on y songe à l'utile;
Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,

Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi je n'oserois vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Eh! de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu,
Un libertin, qui s'est attiré sa disgrace,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement.*

Oh! je le servirai si ce n'est que cela,
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

M. FRANCALEU, *voulant s'en aller.*

Non, non, laissez. Parbleu! j'admire ma sottise.

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît!

M. FRANÇALEU.

Eh! pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi.

M. FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre-de-cachet.

DAMIS.

Mon Dieu! laissez-moi faire; ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence?

DAMIS.

Plus grande encore.

M. FRANCALEU.

Oh! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant
Si votre homme ce soir, ce soir même est content?

M. FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir...
Mais, monsieur, on diroit à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute; et j'ai raison. L'oncle me fait pitié;
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.

Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer avec le libertin
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin...
(*Damis se met à rire.*)
Vous riez! mais je parle en pere de famille.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette.*

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi! la piece...

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi! maintenant c'est bien une autre histoire!

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs ni d'auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile et vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Désertion totale?

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une piece nouvelle,
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah! j'en suis!

LISETTE.

L'heure presse; et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! A quoi bon cette brusque sortie?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie!

M. FRANCALEU.

Non. Le sort d'une piece est-il en notre main?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain:
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir songeons donc à les suivre:
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la piece que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de L'Empirée.
Votre refus fait place à monsieur Baliveau,
Qui dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mene à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole;
Et la piece nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.
(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE V.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS, *à part.*

Oui-da, c'est bien s'y prendre.

LISETTE, *à part.*

Un peu de hardiesse.
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la piece.
Faisons qu'il se trahisse; il en est un moyen...
(*à Damis.*)
Vous risquez en tardant de ne trouver plus rien:
Monsieur raisonnoit juste, et votre attente est vaine;
Car la piece est mauvaise et sa chûte est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui; cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Eh! ce grand connoisseur, dont le goût est si fin?...

LISETTE.

Ne croit pas que la piece aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture?

LISETTE.

Sur ce qu'hier chez lui l'auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui? L'auteur? Hier?

LISETTE.

Oui... Qu'a donc ce discours...

DAMIS, *à part.*

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE, *à part.*

Je le tiens.

DAMIS, *à part.*

C'est Alcippe, oh! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes,
Pese ou regle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur; tout est de sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée:

Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit;
Et l'évènement seul toujours le contredit...
(à Lisette.)
Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE.

Non, monsieur; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

DAMIS, *la retenant.*

Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

DAMIS.

(à part.)
De grace!... Etourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement.

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Eh! ne me faites pas ce déplaisir sensible.

Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espece est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante :
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié;
Si vous réussissez, je consens à me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus, car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien! en ce cas-là, monsieur, je me tairai.

(*Dorante paroît au fond du théâtre.*)

DAMIS, *baisant la main de Lisette.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE VI.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, apercevant Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend : le voilà furieux;
Car je passe à coup sûr pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, *sans approcher.*

« Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
« Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde. »

Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle étoit la promesse, et quel est cet espoir;
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse, et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure, et presqu'au même lieu,
Mot à mot dans ma bouche ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée...
Adieu, madame, adieu. Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais.

(il fait quelques pas pour s'en aller.)

LISETTE, *à part.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie;
Car il va revenir.

(elle s'assied en se cachant le visage avec son éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.)

DORANTE, *revenant.*

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer d'abord et sans égard
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé presqu'au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi, d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes:
« Dorante, ou je fléchis mon pere, ou de mes jours
« A l'asyle où j'étois je consacre le cours! »
Quels étoient vos desseins? répondez-moi, cruelle!
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle

Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, et ne pas en perdre un?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire!
Mais, hélas! malgré moi la vérité m'éclaire.
Ce rival dès long-temps est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé;
Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,
Quand vous promettiez plus que l'amour même n'ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole. On ne l'a tantôt que différée;
Et ma rage à vos yeux l'auroit déja tirée :
J'attaquois devant vous le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche.
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche,
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé,
Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé.

LISETTE, *effrayée.*

Dorante!

DORANTE, *à part.*

Je m'arrête au cri de l'infidele!
Elle tremble, il est vrai; mais pour qui tremble-t-elle?
(*à Lisette.*)
N'importe : je l'adore; écoutons-la... Parlez...
(*se rapprochant un peu.*)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez;
Rejetons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper,

LISETTE.

Je vous devois cela, monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi! Dorante, après mille et mille assurances,
Qui tout-à-l'heure encor passoient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours?
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon rival...

LUCILE.

Oui; j'ai tort de me plaindre.
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre;
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse,
Et rompe entre nous deux un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Entendez-nous, de grace! Encore un coup, madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix?...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,

N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait,
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?
Vos vers m'en avoient fait tout une autre peinture...
Juste sujet pour moi de crainte et de rupture!
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix,
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie:
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie;
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise!...
(*à Lisette en pleurant.*)
Lisette, je t'ai crue, et toi seule tu m'as...

LISETTE, *à Dorante.*

N'avez-vous point de honte?

DORANTE.

Eh! ne m'accable pas.
(*à Lucile.*)
Tu sais mon innocence?... Apaisez vos alarmes,
Lucile. Retenez ces précieuses larmes:
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
L'amour est défiant quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,

C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime
De ces vers qui vous ont mérité mon estime,
De votre propre idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un, ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cede au remords qui me presse.
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu:
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous?

DORANTE.

Non.

LISETTE, *à part.*

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi?...

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,
J'inspirois le poëte, en lui peignant ma flamme.
Que son art à mon gré s'y prenoit foiblement,
Et que le bel esprit est loin du sentiment!
Mais cet art vous amuse; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû,
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente, et je ne le suis plus;
Et je sens que sans vous je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Treve de beaux discours. Il est temps que j'y pense.
De par monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom?

LUCILE, *à Lisette.*

Ah! tu me fais trembler!

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous; rentrez, madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE, *à Lucile.*

Rassurez-moi d'un mot encore en me quittant,
Ou déja mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon pere pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

(*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE VIII.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue. A présent il peut lire:
Je l'écoute, ou plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire...
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chûte des pieces ?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire? Oui, pour un j'en sais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter pour aller aux François
Sur ce qui s'y jouera faire éclater l'orage.
La piece est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le pere de Lucile y vient d'aller.

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah! j'en serois d'avis. Faites le scrupuleux!
Damis ne l'est pas tant, lui; car à votre pere
Il a de votre amour écrit tout le mystere.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager? Eh! sur quoi?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres!
Une piece tombée, il en renaît mille autres;
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir?...
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déja que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait, rien ne l'arrête;
Il lui donne sa fille; et croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu me fais frémir! Et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

(*il s'en va.*)

LISETTE, *seule.*

Ah! ah! monsieur l'auteur! avec votre air humain,
Vous endormez les gens, vous écrivez sous main,
Vous avez du manege; et votre esprit superbe
Croit déja sous le pied nous avoir coupé l'herbe?
Un bon coup de sifflet va vous être lâché;
Et vous savez alors quel est notre marché?

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAMIS.

Je ne me connois plus aux transports qui m'agitent.
En tous lieux sans dessein mes pas se précipitent;
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi :
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma piece auparavant me sembloit des meilleures;
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du foible, du clinquant, de l'obscur, et du faux.
De là plus d'une image annonçant l'infamie;
La critique éveillée, une loge endormie;
Le reste de fatigue et d'ennui harassé,
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence...
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur!...
(*regardant à sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce.

Je seche; je me meurs... Quel métier!... J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe;
Car enfin c'en est fait... Je péris si je tombe.
Où me cacher? où fuir? Et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre oserois-je m'offrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendroit de flétrir?
(il se promene à grands pas.)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrege au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCENE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Eh bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à d'heureux augures,
Monsieur? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher
Que lorsqu'on veut tout voir il faut se dépêcher?
Voilà pourtant, voilà la nouveauté flambée.

DAMIS, *à part, comme un homme qui est soulagé.*
(à M. Francaleu.)
Et mon sort décidé!... Je respire!... Tombée?

M. FRANCALEU.

Tout à plat.

DAMIS.

Tout à plat?

M. BALIVEAU.

Oh! tout à plat.

DAMIS.

Tant pis!

(*à part.*)

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

M. BALIVEAU.

Sifflée et resifflée.

DAMIS.

Et le méritoit-elle?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle;
Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être pour cela taxé de suffisance;
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une piece, en effet,
Au tintamare affreux qu'au parterre on a fait?
Ah! nous avons bien [illegible] des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fut [illegible] n'en sera d'égale.
La piece étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris :
Il en est venu fondre un essaim, des nuées.
Cependant, à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix-là! paix!

J'ai trouvé...

M. BALIVEAU.

Ma foi! moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime...
Morbleu! je le maintiens, j'ai trouvé telle rime...
(à Damis qui l'écoutoit avidement, et qui ne l'écoute plus.)
Oui, telle rime digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur, avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme,
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ses rivaux et leur noire malice
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désemparer
Qu'il ne les force eux-même à venir l'admirer.
Le nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage;
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage:
Notre sort est pareil dans le métier des vers;
Et pour y triompher il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en héros, en grand homme, en poëte.

(*à M. Baliveau.*)
Vous êtes stupéfait? Moi, non; je le répete :
Vivent les grands esprits pour former les grands cœurs!
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs...
(*à Damis.*)
N'est-ce pas, mon confrere?

SCENE III.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, *à Mondor, qui le veut tirer à part.*
Eh bien?

MONDOR, *bas, et sanglotant.*
Je vous annonce...

DAMIS.
Je sais, je sais... Ma lettre?

MONDOR, *lui donnant un papier.*
En voilà la réponse.

DAMIS, *prenant le papier.*
Laisse-nous; je te suis...
(*Mondor rentre dans la maison.*)

DAMIS, *à M. Francaleu et à M. Baliveau.*
Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi
Je compte vous rejoindre; et, laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.
(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

Oui, changeons de propos, et laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là.

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois sa marotte est la vôtre?

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative!

M. FRANCALEU.

Une lice! un nocher!
Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher!...
Plaît-il? Vous l'entendiez?

M. BALIVEAU.

Moi? non; j'avois en tête
La lettre-de-cachet, qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU.

Ce jeune homme n'est pas du commun des humains:
Peste! les grands seigneurs se l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

(*à part.*) (*à M. Francaleu.*)
J'enrage!... Revenons, de grace, à la promesse
Dont vous m'avez tantôt flatté pendant la piece.

M. FRANCALEU.

Vous parlez d'une piece? Ah! s'il en fait jamais,

Ce sera de l'exquis; c'est moi qui le promets,
Et je défierai bien la cabale d'y mordre.

M. BALIVEAU, *avec chaleur.*

Parlez, aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre?

M. FRANCALEU.

Eh! tranquillisez-vous; soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content ce soir même, ce soir;
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine;
Et tenez, son retour va vous tirer de peine;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant? Qui?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il?

M. FRANCALEU.

Etes-vous sourd? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monsieur de L'Empirée?

M. FRANCALEU.

Eh! qui donc?

M. BALIVEAU.

Quoi! c'est lui
Dont le zele pour moi sollicite aujourd'hui?

M. FRANCALEU.

Lui-même... Il a trouvé que vous jouiez en maître;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.

Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a sur cette affaire obligeamment pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.

M. BALIVEAU, *avec humeur.*

Adieu!

M. FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges.

M. FRANCALEU.

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.

M. BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu, cent fois
(*à part.*)
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois...
(*à M. Francaleu.*)
Serviteur.

M. FRANCALEU.

Mais encore! entre amis l'on s'explique :
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi! lorsque nous tenons...

M. BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible?

M. BALIVEAU.

Le voilà. Maintenant soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant... A présent je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit :
Un garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble;
Un phénix, un trésor...

M. BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble.
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie?
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire en vous trouve un appui?
Il versifiera donc? Le beau genre de vie!
Ne se rendre fameux qu'à force de folie!
Etre, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands!
Examinez les gens du métier qu'il embrasse;
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher;
Mais en bonne police on devroit l'étouffer.
Oui; comment souffre-t-on leurs licences extrêmes?
Que font-ils pour l'état, pour les leurs, pour eux-mêmes?
De la société véritables frêlons,
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.

Damis eût figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien, l'œuvre est très méritoire.

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déja vous a trop honoré!
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Ennoblit bien autant que le capitoulat;
Apprenez...

M. BALIVEAU.

Apprenez de moi qu'on ne voit guere
Les honneurs en ce siecle accueillir la misere;
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement ennoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les especes:
On fait comme on l'entend quand on a vos richesses;
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage assuré c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie!...
Soit : à vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse! Il est libre. Adieu.

M. FRANCALEU.

Je vous arrête

En véritable ami dont la réplique est prête;
Et vais vous faire voir avec précision
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche autant que son mérite:
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Avec cent mille écus?

M. FRANCALEU.

Eh bien! est-il à plaindre?
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre...
Holà! Quelqu'un... Vous-même en jugerez ainsi.

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, UN LAQUAIS.

M. FRANCALEU, *au laquais.*

Que l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.
(*le laquais rentre dans la maison.*)
Aussi-bien elle hésite; et rien ne se décide...
(*à M. Baliveau.*)
Qu'est-ce? Vous mollissez? Votre front se déride?
Vous paroissez ému?

M. BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait.
Un procédé si noble est-il imaginable?...
Ne me trouvez donc pas au fond si condamnable.

Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siecle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,
Même en l'applaudissant je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur;
Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCENE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Venez, venez, monsieur. Une autre fois encore
Vous serez à la cour notre solliciteur...
Vous vous flattiez ce soir de contenter monsieur?

DAMIS, *à M. Baliveau.*

M'avez-vous trahi?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis... Voici quelqu'un qui nous réconcilie,
Qui signale à tel point son amitié pour nous
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.
Ainsi que moi la chose a lieu de vous surprendre;
Car, de quelques talens que vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déja fait place à la reconnoissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Mon oncle...

M. BALIVEAU.

Eh bien?

DAMIS.

Je suis...

M. FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des graces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens,
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

M. FRANCALEU.

Ah!

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,
Qui tout-à-l'heure étoit un phénix, un trésor.
Eh bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
(*à Damis.*)
Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frere
M'embarrassa d'un monstre en devenant ton pere!
(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets,
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même à ma place en auriez fait autant:
Car je vous ai surpris louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment! la connoîtrois-je?

DAMIS.

Oui, du moins son esprit.
Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu par-tout où se lit le Mercure.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour entre elle et moi forma des nœuds si doux.

M. FRANCALEU.

Quoi! ce seroit?... Quoi! c'est la muse originale
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair?

DAMIS.

Eh! oui.

M. FRANCALEU.

Mériadec de Kersic, de Quimper?

DAMIS.

En Bretagne... Elle-même... Il faut être équitable;
Avouez maintenant, rien est-il plus sortable?

M. FRANCALEU, *riant.*

Embrassez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt;
Mais nous l'apaiserons... rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute
Il sortira d'erreur pour peu qu'il nous écoute.

M. FRANCALEU.

Oh! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur? Qu'insinue un pareil verbiage?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurez beau dire.

M. FRANCALEU.

Et vous beau protester.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non!

M. FRANCALEU.

Parbleu si!... Parions.

DAMIS.

Bagatelle!

M. FRANCALEU.

La personne pourroit, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira; suffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, et vous verrez que non.

DAMIS.

Rien, rien!

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS.

L'épouser : je l'ai promis.

M. FRANCALEU, *à part.*

Quel homme!

DAMIS.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

M. FRANCALEU.

Oh! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser.
A m'épouser, vous dis-je. Oui, moi, moi. C'est moi-même
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point?

M. FRANCALEU.

Non; mais, en vérité,
J'ai bien à vos dépens jusqu'ici plaisanté,
Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout.
Oh çà! laissons donc là ce burlesque hyménée:
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi?
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime?

DAMIS, *à part.*

Ah! Lisette la suit!... Malheur à l'anonyme!

SCENE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lucile.*

Mignonne, venez çà! Vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux;
Ses talens...

LISETTE.

Ses talens?... C'est où je vous arrête.

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise!

LISETTE.

Apprenez...

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine! Tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas, à M. Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment, et pour cause.

M. FRANCALEU, *à Lisette.*

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler...
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Maintenant elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, *à l'oreille de Lucile.*

Tenez bon : je vais chercher Dorante.

(*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE IX.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je ne rabats rien de ma premiere estime:
Loin de là; votre chûte est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile...

LUCILE.

Mon pere...

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, monsieur, vous-même de parler.
(*à M. Francaleu.*)
Mon pere, il n'est plus temps de rien dissimuler.
D'un pere, je le sais, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez-vous,
Que par mon propre choix je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse;
Et c'est ainsi qu'un pere est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincere,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystere:
Mon devoir le veut donc ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

(*à part.*)
Au fait... J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

M. FRANCALEU.

Ah! fort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.
(*elle se jette aux pieds de M. Francaleu.*)

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire
Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi! quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus;
Son cœur à mon égard étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre;
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé:
Il m'adore; et de moi près de vous secondé...
Ah! je lis mon arrêt sur votre front sévere...
Eh bien! j'ai mérité toute votre colere;
Je n'ai pas contre moi fait d'assez grands efforts;
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts?
Car enfin c'est à quoi je serois condamnée
S'il falloit à tout autre unir ma destinée.
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon pere! Accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde à qui j'étois rendue:
Hélas! il n'a brillé qu'un instant à ma vue!
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits...
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais!

M. FRANCALEU, *à part.*

La sotte chose en nous que l'amour paternelle!
Ne suis-je pas déja prêt à pleurer comme elle?

DAMIS.

Eh! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur; ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue,

Que pour servir Dorante à qui Lucile est due :
Laissez là ma fortune et ne songez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel, qui vouloit aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine.

DAMIS, *lui remettant une lettre ouverte.*

Non; voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE X.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DORANTE, *à M. Francaleu.*

Ecoutez-moi, monsieur, ou je meurs à vos pieds...
(*apercevant Damis.*)
Après avoir percé le cœur de ce perfide.
Il est temps que je rompe un silence timide :
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
Prononcez; et souffrez cependant que j'espere.
Un malheureux procès vous brouille avec mon pere;
Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres,
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres,
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,

Ou me laisser aller à tout mon désespoir...
(*à Damis.*)
D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire,
Traître! de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colere.
J'ai véritablement écrit à votre pere,
Dorante; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
(*montrant M. Francaleu.*)
Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

M. FRANCALEU, *lisant.*

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
« Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils :
« Par son médiateur il est des mieux servis,
« Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
« La rigueur, il est vrai, seroit très inutile;
« Et je défere à vos avis.
« Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
« Il n'aura que trop mon aveu.
« Celui de monsieur Francaleu
« Puisse-t-il s'obtenir de même!
« Parlez, pressez, priez : je desire à l'excès
« Que sa fille aujourd'hui termine nos procès,
« Et que le don d'un fils, qu'un tel ami protege,
« Entre votre hôte et moi renouvelle à jamais
« La vieille amitié de college.
« MÉTROPHILE. »

(*à Dorante.*)
Maîtresse, amis, parens, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE.

(*à part.*) (*à Lucile.*)
Ah! monsieur... O mon pere! Enfin je vous possede!

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cede?

DORANTE.

Cher Damis, vous devez en effet m'en vouloir;
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.
Je suis un monstre!

DAMIS.

Non; mais en termes honnêtes,
Amoureux et François : voilà ce que vous êtes.

DORANTE, *à M. Francaleu et à Lucile.*

Un furieux, qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa piece.

DAMIS.

Quoi! mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
(*montrant Lisette.*)
Qui vous a confié que j'en étois l'auteur...
Je suis bien consolé, j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain pour ma part cent places retenues;

Et veux après demain vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non; j'appelle, en auteur soumis mais peu craintif,
Du parterre en tumulte au parterre attentif...
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
(*à part.*)
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours!

FIN DE LA MÉTROMANIE.

EXAMEN

DE LA MÉTROMANIE.

Cette piece est la comédie qui fait le plus d'honneur au dix-huitieme siecle. Inférieure à celles de Moliere pour la vérité des peintures et pour la profondeur des vues morales, aux bons ouvrages de Regnard pour l'aisance et la gaieté de l'expression, elle surpasse infiniment le comique ou trop sérieux ou trop chargé de Destouches, l'abondance souvent stérile de Boissy, et même les tableaux aussi vrais que piquans de la comédie du Méchant. Les discussions littéraires ne sont utiles et intéressantes que lorsqu'elles ont pour objet un ouvrage où de grandes beautés se trouvent à côté de grands défauts, et sur-tout lorsque le mauvais goût du temps cherche à ériger ces défauts en beautés. De l'aveu du public et des gens de lettres, la Métromanie a joui d'un succès qui n'a jamais été contesté; les caracteres, l'intrigue, le tissu des scenes, le style, ont réuni tous les suffrages. Cette piece, consacrée depuis plus d'un demi-siecle, n'a donc besoin ni de critique, ni d'apologie; ainsi nous bornerons notre examen à quelques réflexions.

Tout le monde connoît l'anecdocte qui donna à Piron * l'idée de la Métromanie. Le singulier stratagème d'un poëte médiocre qui étoit parvenu à se faire rendre hommage par presque tous les littérateurs de son temps, en publiant ses vers sous le nom d'une femme, pouvoit un moment

* Il la raconte dans sa préface.

faire rire aux dépens de ceux qui avoient été dupes ; mais il n'étoit guere présumable que cette aventure devînt le sujet d'un chef-d'œuvre dramatique. Il étoit réservé à Piron de tirer d'un fonds en apparence si stérile un des plus beaux plans qui existent au théâtre. Cette piece, dont la fable est exposée et développée rapidement, excite la curiosité par des incidens qui ne sont pas trop multipliés, égaye sans cesse par le comique du style et des situations, charme l'esprit par des traits pleins de délicatesse et de grace, flatte enfin l'imagination par des détails toujours bien amenés, et dans lesquels brille la plus riche poésie. On doit observer que de toutes nos comédies la Métromanie seule fait éprouver presqu'en même temps des sensations si différentes, et que, quoiqu'elle abonde en tirades et en traits qui peuvent être cités séparément, on n'y trouve aucune beauté déplacée.

Il est naturel que Damis, enthousiaste d'un art pour lequel il a un talent véritable, donne un libre cours à son imagination féconde, et que, sur-tout lorsqu'il est contrarié, il soit emporté par des élans de verve qui paroissent ne convenir qu'à la grande poésie. L'auteur donne à ce jeune poëte toutes les qualités aimables : il est galant, généreux et brave ; mais aucun des défauts et des ridicules qu'entraîne la manie des vers n'est dissimulé. Il néglige les études solides, n'a aucun ordre dans ses affaires, est accablé de créanciers ; et son esprit est si romanesque qu'il devient amoureux d'une prétendue Bretonne, par la seule raison qu'elle envoie des vers au Mercure. Le spectateur, qui trouve cet amour très singulier avant de savoir que Francaleu est l'auteur des vers dont Damis est enthousiasmé, se moque du poëte, et le traite de fou lorsqu'il le voit manquer la fortune pour une passion dont l'objet se

trouve être le personnage le plus ridicule de la piece. Si un homme auquel on ne peut refuser les plus heureuses dispositions se laisse entraîner à de si grandes erreurs par un goût démesuré pour la poésie, que doit-on penser de ceux qui n'ont aucun talent, et chez lesquels ce goût dégénere en manie? Il est à présumer que c'est là le but moral de la piece; car le rôle de Francaleu, quoique très plaisant, ne présente aucun des dangers qu'un jeune homme peut courir en se livrant à la passion des vers : il est très indifférent qu'un financier fasse des poëmes ridicules; ce goût ne peut le ruiner, ses richesses lui attireront toujours des auditeurs bénévoles; enfin, dans sa situation, cette sorte d'amusement n'a pas plus d'inconvénient que tout autre.

Le rôle de Baliveau est rempli d'énergie et de raison. Dans la scene où il combat le goût de Damis, le public, séduit d'abord par la défense brillante du jeune poëte, ne peut s'empêcher ensuite de se rendre aux raisonnemens invincibles de l'oncle qui, malgré l'austérité de ses principes, seroit flatté que son neveu devînt un homme supérieur, mais qui craint avec raison pour lui les dangers de l'oisiveté et les chagrins inévitables des prétentions trompées, lorsqu'on est arrivé à un âge où l'on ne peut plus se dissimuler la perte d'un temps précieux. Cette scene est un modele des discussions que l'on se permet quelquefois au théâtre. Le personnage de Lisette est plein de finesse et de gaieté : peut-être a-t-elle l'esprit trop cultivé; mais le poëte s'excuse en supposant qu'elle est plutôt la compagne que la suivante de Lucile. Ce rôle d'indolente est neuf et théâtral; sa froideur apparente justifie très bien les emportemens et la jalousie de son amant.

Piron, habitué à chercher dans la poésie plutôt la force

et la précision que l'harmonie et la douceur, a laissé quelques vers durs dans son chef-d'œuvre; tels sont ceux-ci :

En bonne opinion vous êtes un *rare homme*.
. . . .
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'enflammer,
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

Ce défaut est fort rare dans la Métromanie, dont le style présente des beautés poétiques de tous les genres.

FIN DE L'EXAMEN DE LA MÉTROMANIE.

LES

DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE BOISSY,

Représentée, pour la premiere fois, le 18 février 1740.

22.

NOTICE
SUR BOISSY.

Louis de Boissy naquit à Vic, en Auvergne, le 26 novembre 1694. Son éducation fut assez négligée; et le peu de fortune de ses parens les décida à le faire entrer dans l'état ecclésiastique. Le jeune abbé vint à Paris pour y trouver des protections; mais le défaut de recommandations, l'ignorance des usages, et des goûts absolument opposés à la gravité des fonctions auxquelles il se destinoit, l'empêcherent de se produire avec succès. Il fut entraîné vers la littérature par cette espece de penchant dont les jeunes gens se servent trop souvent pour déguiser leur paresse et le dégoût que leur inspirent des occupations sérieuses: un esprit enjoué, agréable et facile, pouvoit lui donner des prétentions et des espérances; mais son peu d'aptitude au travail, et sur-tout la négligence qu'il avoit mise à étudier les auteurs classiques, multiplioient les difficultés qu'il devoit rencontrer dans quelque genre de littérature qu'il voulût s'exercer. Plus nous avançons dans ce recueil, plus nous remarquons qu'un grand nombre de poëtes modernes ont manqué de cette instruction

solide que possédoient les auteurs du siecle précédent : cela donne aux productions des premiers quelque chose de vague, qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer ; nous aurons lieu de l'observer dans les ouvrages de Boissy.

Il ne tarda pas à essayer sa vocation. Sentant l'impossibilité où il étoit d'exécuter un ouvrage de longue haleine, révolté d'ailleurs de la maniere froide dont il avoit été reçu par quelques gens riches auxquels il s'étoit en vain présenté, et jaloux des succès que plusieurs hommes de lettres obtenoient dans le monde, il exhala son humeur dans une satire assez violente qu'il composa contre les uns et les autres. Ce genre peut être très utile au maintien du goût, lorsqu'il est cultivé par des hommes supérieurs ; plus que tous les autres, il exige une grande finesse de tact, une extrême justesse de pensée : il faut sur-tout que l'exemple justifie toujours le précepte, et que celui qui exerce sa malice sur les ridicules et les travers des autres soit lui-même à l'abri de toute critique. Boissy, n'ayant encore qu'une instruction très bornée, manquant dans ses vers de cette précision correcte dont Boileau est le meilleur modele, étoit loin de pouvoir remplir ces conditions rigoureuses. Cependant la facilité de ses vers, et quelques traits piquans, donnerent une sorte de vogue à sa premiere

satirc. Encouragé par ce succès, il en publia d'autres qui ne firent aucune sensation. Les ennemis que ses invectives lui avoient suscités, et dont il commençoit à éprouver les petites vengeances, le désagrément d'un travail qui ne lui donnoit aucune réputation ni aucun profit, le dégoûterent d'un genre auquel il n'étoit pas suffisamment appelé.

L'art de la comédie, pour la culture duquel il faut une grande connoissance des hommes et du monde, n'exige pas une instruction aussi vaste et aussi complete que les autres genres de littérature. Quand on n'a pas la prétention d'égaler les grands maîtres, soit pour la profondeur des vues morales, soit pour la peinture fidele des caracteres et pour la force des conceptions, on peut obtenir quelques succès au théâtre comique, en présentant des tableaux agréables, en esquissant les ridicules du jour, en flattant l'imagination des spectateurs par des développemens tendres et délicats, et en cherchant moins à mettre de la vraisemblance et de la vérité dans les intrigues et dans le dialogue, qu'à y jeter de la rapidité, de l'élégance et de l'agrément. Boissy, qui eut enfin le bonheur de bien connoître le caractere de son talent, se consacra à ce genre inférieur, dans lequel il mérite d'occuper le premier rang.

Cependant ses deux premiers essais ne furent pas

très heureux. L'Amant de sa Femme, petite comédie en prose, offrit des combinaisons rebattues; et le style ne couvrit pas les défauts essentiels de cet ouvrage : la situation principale avoit quelque chose de comique; mais il falloit, pour la faire ressortir, une grande délicatesse d'expression et de pensée, qualité que Boissy ne possédoit pas encore. La seconde piece qu'il donna fut encore moins approuvée des connoisseurs : il existe quelques caracteres qu'il ne faut qu'indiquer à la scene; si vous cherchez à les développer davantage, vous vous exposez à fatiguer le spectateur par des traits toujours uniformes, et qui perdent leur effet s'ils sont multipliés. Tel est le caractere de l'Impatient : les saillies de ce personnage doivent toujours être les mêmes; les contrariétés qu'il éprouvera ne pourront s'exprimer que par une colere ouverte ou concentrée; et cet état violent, dans lequel il sera sans cesse, n'amusera point les spectateurs : il excitera même leur impatience, sensation désagréable qui ne peut se concilier avec le plaisir que l'on cherche au théâtre. Boissy, qui n'avoit encore qu'une connoissance très foible de son art, fit en cinq actes une comédie de l'Impatient; nous n'avons pas besoin d'observer que cette piece ne produisit presque aucun effet, principalement par la nature du sujet qui ne comporte qu'un acte. Elle n'eut que cinq représenta-

tions. Au milieu des défauts de cet ouvrage, on remarqua que l'auteur avoit un talent décidé pour les vers de comédie : l'élégance et un certain charme qui tient à une extrême facilité commençoient à être le caractere de sa versification. Les espérances que cette piece avoit données de lui sous ce rapport, furent pleinement justifiées dans la petite comédie du Babillard, qui est restée au théâtre. Il eût peut-être été impossible à un poëte qui n'auroit pas eu, comme Boissy, un talent particulier pour rendre en vers piquans les pensées les plus communes et les plus disparates, de peindre avec succès ce caractere. Soit à la lecture, soit à la représentation, on remarque, dans le Babillard, une volubilité d'expressions, un désordre d'idées, qui ne deviennent comiques que par la variété étonnante des tours, et la rapidité entraînante de la versification.

Ceux qui virent les premieres représentations de cette comédie, et qui applaudirent aux traits légers et piquans qu'elle renferme, devoient être loin de se douter que l'auteur eût quelques dispositions pour la tragédie; cependant Boissy hasarda, deux ans après, une piece de ce genre. Racine avoit eu quelque envie de traiter le sujet d'Alceste; La Grange en avoit fait une tragédie médiocre; tout pouvoit porter à croire que cette piece, bien faite, auroit pour

le public les charmes de la nouveauté, et le choix de l'auteur de Phedre devoit donner une grande idée du parti qu'il étoit possible de tirer de cette fable dramatique. Boissy se laissa éblouir par cette illusion; mais son premier essai le détourna pour toujours d'un genre qui ne convenoit pas à son talent. Cependant les connoisseurs remarquerent dans cette tragédie quelques vers brillans, entre autres celui-ci :

Réponds-moi des soldats, je te réponds des dieux.

M. Lemierre s'est depuis emparé de ce vers, et l'a placé dans une tragédie de Céramis, qui aujourd'hui est aussi oubliée que celle d'Alceste.

La comédie du François à Londres, dans laquelle l'auteur saisit fort bien les ridicules des deux nations, et leur opposa la raison aimable et polie d'un gentilhomme françois, eut beaucoup de succès, quoique l'intrigue fût à peu près nulle. Nous ne parlerons ni de l'Impertinent malgré lui, ni du Badinage, ni des Deux Nieces, ni du Pouvoir de la Sympathie, pieces médiocres qui ne se firent remarquer quelques momens que par une grande facilité de diction. Ce fut dans l'Homme du Jour que Boissy déploya un talent supérieur : cette piece est restée au théâtre. Quelques rivaux du poëte, étonnés qu'il eût pu trouver une combinaison dramatique aussi forte,

prétendirent qu'il n'avoit pas inventé le sujet, et qu'on le lui avoit fourni : ces bruits, répandus par l'envie, se dissiperent bientôt, et le public cette fois rendit à Boissy une entiere justice. Quand il seroit vrai qu'on lui eût donné la premiere idée de sa fable, on ne peut nier qu'il ne s'en soit rendu le maître par la maniere dont il l'a traitée; les ouvrages de ce genre appartiennent à ceux dont le talent sait en développer les ressources.

Boissy ne justifia pas l'espoir que cette comédie avoit donné de son talent; il ne présenta plus dans ses autres pieces que les détails agréables et les petites nuances qui avoient fait réussir ses premiers ouvrages. L'Embarras du Choix, la Fausse Méprise, n'eurent qu'un foible succès; il se releva dans le Sage étourdi, où l'on trouve des ridicules bien saisis et une intrigue assez bien tissue.

L'Epoux par supercherie, qui suivit cette derniere piece, est long-temps resté au théâtre : l'absurdité et l'invraisemblance de la principale combinaison nous ont décidés à la bannir de ce recueil. L'idée premiere de cette comédie se trouve dans une nouvelle de Boccace; le chevalier de Mouhi l'avoit reproduite dans un de ces romans insignifians qui n'attachent que par la singularité des aventures : ce fut à cette derniere source que puisa le poëte. Les détails de

cette piece sont pleins de facilité et d'agrément; nous en ferons connoître quelques-uns en donnant une légere idée de l'ouvrage. La scene est en Angleterre : Belford étoit sur le point d'épouser Emilie; mais le marquis d'Orville, François, un de ses meilleurs amis, avoit conçu la plus vive passion pour cette jeune Angloise; Belford l'a deviné, et s'est d'autant moins affligé de cet obstacle à son mariage, qu'il n'avoit aucun amour pour Emilie, et qu'au contraire il brûloit pour sa cousine Constance. L'Anglois, dont l'esprit est inventif, a feint d'épouser Emilie; mais il l'a réellement mariée au marquis qui a paru signer comme témoin : la nuit, il a introduit son ami chez Emilie, et d'Orville jouit des droits d'époux depuis quatre jours, tandis que sa femme croit qu'elle appartient à Belford; d'un autre côté, ce dernier, qui passe pour être marié depuis si peu de temps, offre ouvertement ses hommages à Constance, et lui propose de l'épouser. Il n'est pas besoin d'observer toutes les absurdités de ce roman invraisemblable; il en résulte cependant quelques scenes piquantes, qui naissent de la position très singuliere de chaque personnage.

L'exposition n'est ni longue ni obscure; le poëte entre sur-le-champ en matiere, et fait en quelque sorte excuser le défaut du sujet par la rapidité et

l'élégance de la narration. Voici comment le Marquis raconte son aventure :

Dans le temps que Belford recherchoit Emilie,
Je la vis; mais à peine un regard me frappa,
Qu'elle embrasa mon cœur, et qu'il l'idolâtra.
Mon ardeur, en naissant condamnée au silence,
S'accrut par la contrainte; et cette violence
Me conduisit bientôt aux portes du trépas.
Mon ami désolé, me serrant dans ses bras,
Me conjure instamment de parler et de vivre,
Me dit que si je meurs il est prêt à me suivre.
Ses yeux, plus éclairés que ceux du médecin,
Pénetrent que mon mal vient d'un feu clandestin;
Et sa vive amitié tourne si bien mon ame,
Qu'il arrache l'aveu de ma secrete flamme.
« Vivez, s'écria-t-il, vivez, mon cher Marquis;
« Je vous cede l'objet dont vous êtes épris :
« L'amitié sans effort vous fait ce sacrifice.
« Emilie est aimable, et je lui rends justice;
« Mais j'admire ses traits sans en être touché. »
Du tombeau, par ces mots, je me vis arraché.

LA FLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable.

LE MARQUIS.

Un obstacle cruel et même insurmontable
Arrête cependant son dessein généreux.
Prêts à l'exécuter, nous sentons tous les deux
Qu'aux mains d'un étranger la mere d'Emilie
Ne livrera jamais une fille chérie,
L'objet de tous ses soins, et son unique espoir,
Elle qui met sa joie au plaisir de la voir.

Que fait Belford? Le jour que l'hymen se prépare,
Son esprit imagine un moyen fou, bizarre,
Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison :
Il gagne le notaire, et, sous mon propre nom,
Fait dresser le contrat; et, par ce stratagème,
Feignant d'être témoin, je signe pour moi-même.

LA FLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal;
Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal.
Le soir...

LE MARQUIS.

Tout succéda parfaitement. La suite...

LA FLEUR.

Je crois la deviner; et je vous félicite.
Ah! le joli roman! Pour le rendre parfait,
N'est-il pas vrai, milord, en confident discret,
Se retire sans bruit, trompant le domestique,
Après s'être saisi de la lumiere unique
Qu'il avoit fait laisser dans son appartement?
Crac, vous prenez, monsieur, sa place doucement;
Et, sous le voile heureux de la nuit favorable,
Vous devenez l'époux de cette dame aimable?
Hem? n'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea?

L'amour de Belford pour Constance est beaucoup plus gai; la scene où il le lui déclare est très comique. Constance ne peut se persuader que son cousin lui parle sérieusement : après quatre jours de mariage, il est rare que l'on veuille former un autre lien. Belford n'est effrayé d'aucun obstacle; il les surmontera

tous : d'ailleurs sa passion ne le rend nullement mélancolique. Voici comment il la définit :

> ... De son naturel mon amour est joyeux.
> Des soupirs, des langueurs vous êtes ennemie,
> Et je le suis aussi. Tout amant triste ennuie :
> C'est un tort qui jamais ne peut être excusé.
> L'Amour est un enfant qui veut être amusé :
> Quand il joue et qu'il rit, il est charmant, aimable;
> Mais vient-il à pleurer, il est insupportable.
> Tenons-le, vous et moi, toujours en belle humeur,
> Il s'en portera mieux. Bon! ce souris flatteur
> Me dit que mon esprit persuade le vôtre,
> Et que, pensant de même, ils sont faits l'un pour l'autre.
> Jusqu'au jour de l'hymen inventons mille jeux :
> Dansons, rions, chantons à l'unisson tous deux;
> Par des transports de joie exprimons nos tendresses,
> Faisons-nous joliment cent douces politesses.

Il y a souvent du vague et de l'incorrection dans ces vers; mais ils coulent avec une facilité si agréable que les défauts ne se font remarquer qu'à l'examen.

Le Médecin par occasion fut la derniere piece en cinq actes que composa Boissy; il eut un succès plus marqué que les précédentes, parce que l'intrigue en est assez intéressante. Lucile a aimé un jeune militaire qui passe pour mort; elle le regrette beaucoup, et sa santé a été altérée par le chagrin et l'ennui; elle habite avec son pere et sa tante un château assez triste. Son pere, tourmenté par la manie des vers,

et ne se sentant aucun talent, est tombé dans une espece de consomption; sa tante, qui a passé l'âge des plaisirs, se plaint de vapeurs : voilà une compagnie peu agréable pour une jeune personne. Pour comble de malheur, on veut lui faire épouser un marin, ami du pere. Le retour imprévu de l'amant rend la tranquillité et le bonheur à toute la famille ; dans la crainte d'être mal accueilli par le pere et par la tante dont il n'est pas connu, il se fait passer pour un médecin allemand très habile à guérir les maladies de l'imagination ; il flatte les deux personnes dont il desire le consentement, fait des vers avec le pere, conseille à la tante de rentrer dans le monde, et éconduit adroitement le marin. Ce rôle a quelques rapports avec celui du conciliateur; il peut en avoir donné l'idée à M. Demoustier.

Plusieurs ridicules du temps sont très bien relevés dans le Médecin par occasion. A cette époque, les rangs commençoient à se confondre, et la manie générale étoit de se livrer à des occupations absolument étrangeres à l'état que l'on avoit embrassé. Boissy peint ce ridicule en quelques vers :

> Tout le monde à présent y pense comme vous :
> Les arts y sont chéris et cultivés de tous;
> Le seigneur le premier sait en donner l'exemple;
> L'hôtel du financier est devenu leur temple;

Lui-même il est Mécene et Virgile à la fois,
Et chaque état changé n'est plus tel qu'autrefois :
L'esprit a répandu par-tout la politesse;
Le jeune militaire a pris l'air de sagesse;
Au spectacle, à l'étude, il donne son loisir,
Et consulte le goût même au sein du plaisir.

On remarque l'application que le poëte fait au fermier-général la Popliniere, qui se mêloit de faire des vers, et qui paya bien cher le goût pour les arts, qui le porta à épouser une actrice de l'Opéra.

Nous n'avons point parlé des pieces que Boissy donna au théâtre italien ; c'étoient des bagatelles agréables qu'il prodiguoit sans y attacher beaucoup d'importance.

L'examen de ses principaux ouvrages nous a détournés du récit de sa vie; nous y revenons. Boissy, dès l'époque de ses premieres pieces, avoit quitté le petit collet; il eut alors l'imprudence de faire un mariage purement d'inclination. Quoiqu'il eût déja obtenu des succès au théâtre, sa fortune n'étoit pas améliorée : les dépenses inséparables de son nouvel état le plongerent bientôt dans la plus affreuse détresse : il la cachoit avec soin; trop fier pour demander des secours, il se renfermoit chez lui, et s'imposoit toute sorte de privations; enfin le découragement s'empara de lui, ainsi que de la malheureuse

femme qui partageoit son sort ; ils résolurent l'un et l'autre de céder à leur destinée, et de se laisser mourir de faim. Quelques voisins charitables apprirent ce funeste dessein; ils pénétrerent dans la retraite de Boissy, et, par de prompts secours, de douces consolations, ils parvinrent à les réconcilier avec la vie.

Ce sombre désespoir pourra paroître étonnant dans un poëte dont les ouvrages respirent en général une gaieté vive et légere. L'expérience a prouvé que cette apparence étoit trompeuse, et que les hommes qui, soit dans le monde, soit dans leurs écrits, déploient l'esprit le plus agréable, et paroissent le plus exempts de mélancolie, sont souvent les plus malheureux lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes : c'est une compensation qui souffre peu d'exceptions , et qui prouve que les dons de l'esprit ont toujours coûté cher à ceux qui les ont possédés. Moliere fut un des hommes les moins heureux dans sa vie privée; on soupçonne Regnard de s'être laissé vaincre par l'ennui, et d'avoir avancé ses jours. Quelle devoit être la situation de Boissy qui, aux maux fantastiques qui tourmentent les gens dont l'imagination est trop vive, unissoit des maux réels qui étoient de tous les jours et de tous les instans?

Les succès qu'il avoit obtenus avoient été mêlés de chûtes assez nombreuses. Les ennemis qu'il s'étoit

attirés par ses satires ne perdoient aucune occasion de l'humilier; et les défauts réels d'un grand nombre de ses pieces leur en fournissoient fréquemment les moyens.

Il avoit soixante ans lorsqu'il fut admis à l'académie françoise; à cette époque, tout parut conspirer à adoucir son sort. La rédaction de la Gazette et du Mercure lui fut confiée : il abandonna bientôt le premier de ces journaux dont le sujet et le ton ne convenoient pas à son genre de talent; il se consacra entièrement au Mercure. Les chagrins que lui avoient attirés ses premieres satires le rendirent très circonspect dans les jugemens qu'il étoit obligé de porter sur les ouvrages nouveaux : il tomba dans l'excès contraire à celui qu'il avoit eu autrefois à se reprocher. Il trouvoit tout bon; et, se conciliant ainsi les auteurs par une indulgence exagérée, il ennuyoit les lecteurs qui cherchent dans l'extrait d'un livre une critique éclairée et des vues nouvelles.

Boissy fut ébloui par la fortune qui avoit tardé si long-temps à le favoriser : cette épreuve est peut-être aussi forte que celle du malheur; comme il n'avoit pu résister à l'une, il céda à l'autre avec la même facilité : on lui reprocha, dans les cinq dernieres années de sa vie, un luxe et des profusions qui ne convenoient pas à un poëte. Il mourut à Paris, le 19 avril 1758.

ACTEURS.

LE BARON.

LE MARQUIS, amant aimé de Lucile.

M. DE FORLIS, ami du Baron.

LUCILE, fille de M. de Forlis, et promise au Baron.

CÉLIANTE, sœur du Baron.

LA COMTESSE, connoissance du Baron.

LISETTE, suivante de Céliante.

CHAMPAGNE, valet du Marquis.

UN LAQUAIS.

La scene est à Paris, chez le Baron.

LES DEHORS TROMPEURS.

Perin del. *Gault de St Germain direx.*

Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit; et c'est moi qui suis vraiment un sot.

Acte IV. Sc. VII.

A[illegible] rigé [illegible] votre [illegible]

[illegible]

S[illegible]

Va, Bourg[illegible] B[illegible]

[illegible] TRE.

[illegible] ; indiscr[illegible] a causé sa disgrâ[illegible]

LES

DEHORS TROMPEURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.



CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Je suis, je suis outrée!

CÉLIANTE.

Eh! pourquoi donc, Lisette?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite.
Il vient injustement de chasser Bourguignon:
Si cela dure il faut déserter la maison.

CÉLIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

LISETTE.

Non; un discours très sage a causé sa disgrace:

C'est pour l'appartement que monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement
Hasarder là-dessus son petit sentiment :
« Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
« Avouer que je suis dans une crainte extrême
« Que monsieur de Forlis ne soit scandalisé
« De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
« C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
« Gouverneur d'une place, et que chacun révere :
« Vous lui devez, monsieur, un respect infini,
« Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
« Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre
« Pour couronner vos feux et vous faire son gendre. »
A peine a-t-il fini que son zele est payé
D'un soufflet des plus forts et de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer ; il est mis à la porte.
Moi, je veux par pitié parler en sa faveur ;
Mais, loin de s'apaiser, monsieur entre en fureur ;
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, et j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidele ;

Son service est trop dur. Sans vous, mademoiselle,
Dont la bonté m'attache et m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais mon frere est si doux.

LISETTE.

Oui; rien n'est plus aimable:
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison;
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison.
Cet homme, qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CÉLIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui quand il se montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois...

LISETTE.

Pour l'épargner, je suis trop en colere.
Il est fort mauvais maître, et n'est pas meilleur frere;
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire il lui rendoit hommage
Quand ses yeux au parloir contemploient sa beauté;

Mais depuis que l'hymen entre eux est arrêté,
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage et d'humeur.
D'un mari par avance il fait voir la froideur;
Et comme il manque au pere il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense;
Et monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite;
Et depuis quelque temps elle est triste et muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaieté.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
Et la simplicité forme son caractere.
L'air du couvent d'ailleurs rend souvent sotte.

LISETTE.

Soit.
Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;

Et, pour mieux en juger, regardez-la sourire:
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sauroit dire;
Son souris, aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense et sent encore mieux.
Monsieur d'enfant la traite et la brusque sans cesse;
A de franches guenons il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la Comtesse.

CÉLIANTE.

Elle est d'un âge à rassurer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer...

CÉLIANTE.

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CÉLIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La Comtesse est fort gaie, et l'enjouement séduit.
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'esprit.
Votre frere, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve:
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte et les lie;
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien;
Il paroît les serrer, et ne tient presqu'à rien.
L'un et l'autre se cherche à dessein de paroître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage et non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est au vrai le monde et sa fausse amitié:
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde presque autant que mon frere l'adore.

LISETTE.

Oh! quoi que vous disiez, il a son beau côté,
Et je trouve qu'il a de la réalité...
Mais la Comtesse vient.

CÉLIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie
D'un beau jeune seigneur.

CÉLIANTE.

Sa visite m'ennuie.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CELIANTE, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Nous cherchons le Baron avec empressement:
J'ai même à lui parler très sérieusement...
(*à Lisette.*)
Qu'on aille l'avertir: je ne saurois attendre.

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame?

LA COMTESSE.

Non; restez, je vous prie, avec nous:
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE, *à Lisette.*

Vîte, dépêchez-vous.
(*Lisette sort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *bas, au Marquis, en désignant Céliante.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, *bas.*

Mais il est noble et sage.

LA COMTESSE, *bas.*

Je veux l'apprivoiser ; elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, et l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi ! toujours retirée ?
Jeune et formée en tout pour être desirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher ?
Il faut donc pour vous voir qu'on vienne vous chercher ?
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour et l'esprit du grand monde.
Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est exister sans vivre, et n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Treve de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés...

LA COMTESSE.

Laissons là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor et l'esprit qui vous guide,
Ma raison est trop foible et mon cœur trop timide.
Les préjugés communs me tiennent sous leurs lois,

Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes demoiselle et faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir : je dis plus, un besoin;
Et celui de dormir et de se mettre à table
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.
La nature à mon sexe en a fait une loi :
Se répandre et briller, c'est respirer pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets, pour moi qui n'ai nulle coquetterie,
A fuir sur-tout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *bas à la Comtesse.*

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE, *bas.*

Moi, très scandalisée.
(*à Céliante.*)
Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez l'ennui?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'elle est sotte à mes yeux!

CÉLIANTE, *à part.*

Qu'elle est extravagante!

SCENE IV.

LE MARQUIS, CELIANTE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESE, *à Lisette.*

Le Baron viendra-t-il ? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon ! je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où sera-t-il ?

CÉLIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire ;
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(*Céliante sort avec Lisette.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Se peut-il du Baron que ce soit là la sœur ?

Comment la trouvez-vous?... Parlez.

LE MARQUIS.

Très estimable.

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Son esprit est brillant!

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable;
Et le bon sens, madame...

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.
Il sied bien à vingt ans, monsieur, d'être sensé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens, et, bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire et de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prisez le bon sens! O Ciel! puis-je le croire?
Un jeune homme de cour peut-il en faire gloire?
C'est un être nouveau qui n'avoit point paru.

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Ah! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable:

Un Marquis de vingt ans prudent et raisonnable,
Qui l'ose déclarer et qui n'en rougit point.

LE BARON.

C'est un modele.

LA COMTESSE.

A fuir... Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie:
Pour l'entendre avec vous j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur;
Mais je suis chez le Duc engagé, par malheur.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Par-tout on le souhaite, et chacun se l'arrache:
Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache!

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un et l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut se dégager: j'attends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable et douce violence.
Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi je l'exige de vous.

LE BARON.

Vous l'exigez ?

LA COMTESSE.

Sans doute, et vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus quand les dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout-à-fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne et m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux ?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis je:
Il m'alarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment, vous m'effrayez.
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment! c'est là la cause?

LA COMTESSE.

Oui... Dit-on vrai?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais?

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, et je cède à l'usage:
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron; il n'est pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen va vous en faire un changement extrême:
Le monde y perdra trop; vous y perdrez vous-même
La moitié, tout au moins, du prix que vous valez.
Etre couru, fêté par-tout où vous allez;

Etre aimable, amusant, et ne songer qu'à plaire;
Voilà votre état propre et votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien;
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien:
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légere,
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire;
Il fuit jusques au nœud d'une sotte amitié;
Il est toujours liant et n'est jamais lié.

LE BARON.

Le Ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non; je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes pétri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable;
Pour l'éprouver, madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris sur-tout conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison?... Juste Ciel! quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;
Mais vous et moi, monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimere.

LE MARQUIS.

La raison chimere?

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singuliere.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé, madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Epure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les états comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociables et sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts et gâte les vertus,
Etouffe l'enjouement, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules;
De l'ame qui s'éleve arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits;
Raison, qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon sens, et qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.
Chacun a sa raison, qu'il peint de ses couleurs.
La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi?

LE BARON.

La chose est certaine;
Sous un nom opposé vous respectez ses lois.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie,
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Et, mere de la joie et source du bon goût,
Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science;
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusque dans ses écarts;
Brave les préjugés et les erreurs grossieres,
Enrichit les esprits de nouvelles lumieres,
Echauffe le génie, excite les talens,
Sait unir la justesse aux traits les plus brillans,
Et, se moquant des sots dont l'univers abonde,
Fait le vrai philosophe et le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte! Adorable Baron!
Vous venez, pour le coup, de trouver la raison;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie
De tous les agrémens de l'aimable folie.
(*au Marquis.*)
Le Marquis à ses lois ne se soumettra pas;
A la vieille raison il donnera le pas?

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même:
Je cede comme vous à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, *montrant le Baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés:
Il accorde d'un mot les partis opposés.
Quel liant dans l'esprit et dans le caractere!...
Adieu... J'ai ce matin des visites à faire.
A trois heures chez moi je vous attends tous deux...
Vous, Baron, renoncez à l'hymen dangereux;
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison, qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche, et vous fait une loi
De vivre indépendant et libre comme moi.
Soyons toujours en l'air: des choses de la vie
Prenons la pointe seule et la superficie.
Le chagrin est au fond; craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir ne faisons qu'effleurer.
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, monsieur: il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger que je mets au-dessus,
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive

Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, monsieur, me touche vivement;
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi de grace, et que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentimens que je veux me régler :
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connois, monsieur, depuis fort peu de temps,
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées;
Et les instans chez moi sont plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant et distingué...

LE MARQUIS.

Ah! monsieur!

LE BARON.

Je dis vrai : vous m'avez subjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher;
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
Et sa premiere vue obtient un prompt hommage;
Il n'est point de regard aussi doux que le sien;
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chere,
Une longue amitié m'unit avec son pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis! Je puis présentement
Vous témoigner combien...

LE BARON.

Arrêtez, doucement.
Vous croyez, sur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire?
Détrompez-vous, Marquis; apprenez qu'un seul trait
En corrompt la douceur et gâte le portrait.
Cet objet si charmant, dont mon ame est éprise,
Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtise...
Je ne sais de quel nom je le dois appeler:
C'est un être qui sait à peine articuler;
Triste, sans sentiment, rêveuse, sans idée;
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.
Dans le temps qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,
Un silence stupide en dément la douceur:
D'aucune impression son ame n'est émue;
Et je vais épouser une belle statue.

LE MARQUIS.

Le temps et vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non; il n'est pas possible, et j'y dois renoncer.
Auprès d'elle il n'est rien que n'ait tenté ma flamme;
Tous mes efforts n'ont pu développer son ame.
Trompé par le desir, mon amour espéroit
Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.
Près d'être son époux, et, brûlant de lui plaire,
Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son pere:
Elle est avec ma sœur, qui seconde mes soins;

Mais inutile peine! elle en avance moins.
Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître :
Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître;
Elle montroit alors un peu plus d'enjouement;
De petites lueurs perçoient même souvent :
Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,
Et quelquefois du moins on la voyoit sourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots :
Un non, un oui, placés encor mal à propos.
A sa stupidité chaque moment ajoute :
Son ame n'entend rien quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentimens si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, et chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je passe tour-à-tour
Du desir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécile, et je la vois charmante;
Son esprit me rebute, et sa beauté m'enchante.
Pour nous unir son pere arrive incessamment :
Je tremble comme époux; je brûle comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle!
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien;
Pour un homme qui pense, et né sur-tout sensible,
Quel supplice, Marquis, et quel contraste horrible!

LE MARQUIS.

Je plains votre destin; mais, quoiqu'il soit fâcheux,
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas; mon malheur est extrême :
Qui peut en éprouver un plus grand?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, Marquis?

LE MARQUIS.

Moi, Baron; et, pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
Apprenez un secret, ignoré de tout autre :
Ma confiance est juste et doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité;
J'adore, comme vous, une jeune beauté
Que j'ai vue au couvent, dont la grace ingénue
Frappe au premier abord, intéresse et remue.
Le doux son de sa voix, et ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors;
La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux et son souris, où regne la finesse,
Annoncent de l'esprit, et tiennent leur promesse :
Elle parle fort peu, mais pense infiniment.
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment;
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,

Et pétri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui; je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, et je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez; mon histoire encor n'est pas finie :
Vous ignorez le point critique et capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu, malgré moi, ma maîtresse de vue;
Je ne sais, qui plus est, ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrit d'abord exactement;
Et ses lettres suivoient les miennes promptement;
Mais elle a tout à-coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour; je suis parti de Londre,
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait pour la revoir voler à son couvent.
Vain espoir! On m'a dit qu'elle en étoit sortie :
C'est tout ce que j'en sais. Une main ennemie,
Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enleve sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur?

LE MARQUIS.

Douceur cruelle et vaine!
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non; je n'espere point d'y pouvoir réussir,
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis depuis huit jours tous mes gens en campagne,
Mais inutilement; ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez : c'est un bien qui console;
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit.
Plus l'objet est parfait et plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre, et mon cruel voyage...

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage.
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique et funeste douceur
D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs et les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble:
Le malheur nous unit, et le goût nous rassemble;
Que nos revers communs, excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié!

LE BARON.

Presque autant que le mien votre sort m'intéresse.
Adieu... C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait, que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

PARLE, as-tu rien appris? Champagne, instruis-moi vîte.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! tu sais sa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui; j'en suis éclairci.

La belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même;

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement :
Sachez qu'on la marie, et même incessamment.

LE MARQUIS.

O Ciel! me dis-tu vrai?

CHAMPAGNE.

Très vrai : je suis sincere.
Pour conclure, monsieur, on n'attend que son pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu!... Mais à qui l'unit-on?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans, à monsieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron?

CHAMPAGNE.

A lui-même, et la chose est très sûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu! la singuliere et fatale aventure!...
Mais elle n'est pas vraie; on vient de t'abuser.
La personne qu'il aime, et qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue.
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue;
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit et le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle,
S'il vous l'a peinte sotte ou bien spirituelle;
Mais je suis bien instruit, et par mes propres yeux,

Que celle qu'il épouse et qui loge en ces lieux,
Est justement la même à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gages d'un feu sincere.
C'est la fille, en un mot, de M. de Forlis;
Et j'en ai pour garans tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, et ce nom seul m'éclaire :
Mon esprit à présent débrouille le mystere.
Le Baron pour bêtise et pour stupidité
Aura pris son air simple et sa timidité.
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant,
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui; le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jeté dans son ame
Ce morne abattement, cette sombre froideur
Qui choquent le Baron et causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un pere elle subit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai : j'en frémis! c'est un bien sans effet.
Sa funeste douleur ajoute à mon regret;
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance
Est un nouveau malheur quand on perd l'espérance.

Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour;
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore
Par la main d'un ami, qui lui-même l'ignore,
Y met encor le comble et le rend plus affreux!
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure:
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre et de fuir l'heure
Où je devois apprendre un secret si cruel.
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel.
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du Baron du moins j'aurois la confidence.
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
Hélas! j'ai tout perdu, jusqu'à cette douceur...
Quel état violent! O Ciel! que dois-je faire?
Dois-je fuir ou rester? m'expliquer ou me taire?
Que dirai-je au Baron? Pourrai-je l'aborder?
Ah! d'avance mon cœur se sent intimider.
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence...
Mon trouble... Justes dieux! je le vois qui s'avance.
(*Champagne sort.*)

SCENE II.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

J'étois impatient déja de vous revoir.
Eh bien! n'avez-vous rien à me faire savoir?...
(*voyant le Marquis tout interdit.*)
Répondez-moi, Marquis... Vous évitez ma vue.

Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton et votre air
M'assurent le contraire, et vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence.
Manqueriez-vous pour moi déja de confiance?
Ouvrez-moi votre cœur... Parlez donc.

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert? Que venez-vous d'apprendre?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois.

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez.
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, marquis; vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin.
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aie arraché de vous l'aveu sincere
Du sujet qui vous trouble et qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir;
Et laissez-moi.

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit?

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains...

LE BARON.

Vous avez tort.
Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché,
Je voudrois que son sort me fût encor caché.
Mes gens de sa demeure ont fait la découverte,
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte:
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai su que sa famille au plutôt la marie.
Pour comble de chagrin, je vais la voir unie

Au destin d'un ami qui m'enchaîne le bras.

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,
Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime.
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, monsieur, ma disgrace présente;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti:
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous, très simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, monsieur, que je la vois
Promise à mon ami, dont son pere a fait choix?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse;
L'honneur et le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir, ni d'honneur;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment mettez-vous à ma place.
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié?

LE BARON.

Oui, Marquis. Sur ce point je serois sans pitié :
Le scrupule est sottise en pareille matiere,
Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité;
Et, quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je espérer ?

LE BARON.

Tout, monsieur, puisqu'on vous aime;
Vous devez réussir : j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir?

LE BARON.

Mais à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à son pere
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractere,
D'un esprit trop craintif pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien.
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.
Le remords que je sens...

LE BARON.

Le remords? Pure enfance!
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès...

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité,
Car son hymen, vous dis-je, est prêt à se conclure;
Demain, ce soir peut-être, et ma disgrace est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout marquis:
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Hé! de quelle maniere?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant à lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferois-je un affront si sanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand!
A son plus haut degré c'est porter la sagesse.
Si vos pareils avoient cette délicatesse,
Et marquoient tant d'ardeur pour messieurs les maris,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable;
Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin:
Je forme et je veux suivre un plus juste dessein.
A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire; il faut que je l'écoute.

De l'erreur d'un ami j'abuse trop long-temps,
Je veux la dissiper dans ces mêmes instans,
Et je vais sans détour, à quoi que je m'expose,
De mon trouble secret lui déclarer la cause.

LE BARON.

Ah! gardez-vous-en bien : vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste Ciel! Est-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui; vous allez commettre une extrême imprudence.
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Hé quoi! voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'estime, et qui m'aime à son tour?

LE BARON.

Oui; trompez-le, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le, encore un coup; trompez-le : c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez?

LE BARON.

Très fort, et je fais plus,
Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus.

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre.
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre,

Et, portant à son cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse?
Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche et changent ma pensée.
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez...
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
Que vous êtes, monsieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez seul coupable de la suite;
Et que, si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous et non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la chose.
Sur ma parole, osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc et j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serois curieux
Que vous vissiez l'objet... Mais il s'offre à nos yeux.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel trouble! en la voyant j'ai peine à me contraindre.

LUCILE, *d'un air timide au Baron.*

Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,
Et faites politesse à monsieur le Marquis.
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis...
(*s'apercevant de l'embarras et du trouble subit que la vue du Marquis cause à Lucile.*)
Quoi! vous voilà déja toute déconcertée?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée?
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi
Faut-il être étonnée?

LUCILE, *montrant le Marquis, qui paroît également surpris et troublé.*

Et monsieur l'est aussi...

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle
Qu'ailleurs, plus d'une fois, j'ai vu mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs? Où, Marquis?

LE MARQUIS.

Au couvent.
Précisément au même où j'allois voir souvent,
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
L'estime et l'amitié les lioient de si près,
Que l'une et l'autre alors ne se quittoient jamais.
C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,

A qui je dois, monsieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON, *bas.*

Mais rien n'est plus heureux pour vous que ce coup-là;
Auprès de son amie elle vous servira.
Elle est simple à l'excès; mais on peut la conduire.
Sait-elle votre amour?

LE MARQUIS, *bas.*

Tout a dû l'en instruire;
J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
Et, comme ma maîtresse, elle connoît mon cœur.

LE BARON, *bas.*

Tant mieux! j'en suis charmé; la chose ira plus vîte.

LE MARQUIS, *bas.*

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON, *bas.*

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS, *bas.*

Non; je veux sans contrainte apprendre de sa bouche
Quels sont les sentimens de l'objet qui me touche....
(*à Lucile.*)
Parlez, belle Lucile; ils vous sont connus tous.
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous,
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles?

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles.
Ses parens, m'a-t-on dit, veulent la marier?

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! quel oui funeste, et qu'il doit m'effrayer!

LE BARON.

Rassurez-vous: je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

L'approuve-t-elle?

LUCILE.

Non.

LE BARON, *au Marquis.*

Pour vous l'heureux présage!

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal et bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Hé! que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours! Parlez mieux, qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre:
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON, *ironiquement.*

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, monsieur.

LE BARON, *ironiquement.*

C'est par là qu'elle brille.
Mal et bien... Rien... Beaucoup... La singuliere fille!
(*à Lucile.*)
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi!...
(*à Lucile.*)
Ma maîtresse à mon sort est-elle bien sensible?

LUCILE.

Oui; votre état la jette en un trouble terrible.
Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON, *ironiquement.*

Prodige! la voilà qui vient de proférer
Deux phrases tout de suite!

LE MARQUIS, *à part.*

A peine suis-je maître
De mes sens agités!

LUCILE, *voulant se retirer.*

J'en ai trop dit peut-être:
Et je men vais.

LE BARON, *la retenant.*

Bon!

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Non, c'est moi qui vais sortir....
(*à part.*)
Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON.

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Mademoiselle, adieu... Songez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je suis perdu si je n'ai son appui.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

Je ne vous conçois pas; vous êtes étonnante!
Vous paroissez toujours interdite et tremblante.
Vous vous présentez mal, et vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe, et sans aucune suite.
Répondez : est-ce gêne? est-ce obstination?
Est-ce peu de lumiere? est-ce distraction?...
(*voyant qu'elle baisse les yeux et paroît n'oser le regarder.*)
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Hé! sur le pied d'éloge
Prenez-vous mon discours?

LUCILE.

Mais comme il vous plaira.

LE BARON, *à part.*

Le moyen de tenir à ces répliques-là !

LUCILE.

Mais j'ai mal dit, je crois?

LE BARON, *à part.*

Que ce je crois est bête!

LUCILE.

Excusez; mais votre air m'intimide et m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue?

LUCILE.

Oh! beaucoup.

LE BARON, *à part.*

Abrégeons... Son entretien me tue...

(*à Lucile.*)

Laissons, mademoiselle, un discours superflu;
Il faut que le Marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru!

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc; je vous prie?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrois; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très grand mariage
Où tout en même temps se trouve réuni,
La naissance, le bien avec l'âge assorti.
Son bonheur en dépend : ainsi, mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidele.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a;
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sait déja.

LE BARON.

N'importe, exagérez son mérite et sa flamme :
Près d'elle employez tout pour attendrir son ame;
Et de son prétendu dites beaucoup de mal.
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh! sans la bienséance...

LE BARON.

Pour l'homme en question point de ménagement.

LUCILE, *riant.*

Quoi! vous me l'ordonnez?

LE BARON.

Oui, très-expressément...
Quand je vous parle ainsi qui vous oblige à rire?
C'est une nouveauté, mais j'y trouve à redire;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, monsieur, que vous pensez.

LE BARON, *à part.*

Ces imbécilles-là, gauches en toutes choses,
Ou ne vous disent mot, ou ricannent sans causes.
(*à Lucile.*)
Quoi qu'il en soit, songez à ce que je vous dis :
Disposez votre amie en faveur du Marquis.
Ce que j'attends de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur!... Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important!

SCENE V.

LE BARON, CELIANTE, LUCILE.

LE BARON, *à Lucile.*

Représentez sur-tout, exprès je le répete,
Que l'ardeur du Marquis est sincere et parfaite.

LUCILE.

C'est la troisieme fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh! pour le bien graver au fond de votre esprit,
Morbleu! je ne saurois assez vous le redire...
Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monsieur? Je me retire.
(*Elle sort*).

SCENE VI.

LE BARON, CELIANTE.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frere, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous? La douceur est charmante!

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit,
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit;
Qu'elle sent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi; je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'alarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son pere.
Pour son appartement comment allez-vous faire ?
Ma sincere amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins,
Et pour notre repos aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable!... Il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables ;
Je louerai votre esprit, votre air, votre enjouement.

CÉLIANTE.

Ah ! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre ;
Je vous dis des douceurs, et vous osez vous plaindre?

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis!

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable...

LE BARON.

Le début est flatteur.

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable
Pour les gens du dehors que ménage votre art :
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte ;
Mais mon frere chez lui sait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger :
Il dépouille en entrant sa douceur politique ;
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse, et froid pour ses amis,
Il prend une autre forme et change de vernis.
Tout craint dans sa maison et tout fuit sa rencontre :
Le courtisan s'éclipse et le tyran se montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*

Ma sœur!

CÉLIANTE.

Le trait est fort; mais vous me l'arrachez,
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue :
Profitez-en ; ou bien, si l'erreur continue,
Des vôtres redoutez le funeste abandon ;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

LE BARON.

Je serois trop heureux de me voir délivré
De ces especes-là dont je suis entouré...
Mais sortons ; il est temps de faire ma tournée,
Et de régler l'essor de toute la journée...
Passons chez la Marquise et chez le Commandeur...
Voyons la Présidente, et puis mon Rapporteur.

SCENE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.
Monsieur, je viens...

LE BARON.
Allez !

LISETTE.
Mais daignez me permettre,
Monsieur...

LE BARON.
Mes gens au Duc ont-ils porté ma lettre?

LISETTE.
Je pense que La Fleur est sorti pour cela.

LE BARON, *à part.*
Je pense est merveilleux ! et ces animaux-là
Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.

Mes ordres comme il faut jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais monsieur de Forlis...

LE BARON.

Quoi ! monsieur de Forlis?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir... Le terme est admirable!

LISETTE.

(*à part.*) (*au Baron.*)
Quel homme!... Mais, monsieur...

LE BARON.

Allez; parlez plus bas.
Annoncez désormais, et n'avertissez pas.

(*Lisette sort.*)

SCENE IX.

LE BARON.

Forlis pour arriver a mal choisi son heure.
J'allois sortir ; il faut que pour lui je demeure...
C'est mon ami ; je vais l'embrasser simplement,
Et le quitter après le premier compliment...
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCENE X.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *embrassant M. de Forlis.*
Votre santé, monsieur?

M. DE FORLIS.
Assez ferme; et la tienne,
Baron?

LE BARON.
Bonne.

M. DE FORLIS.
Tant mieux! J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, et par là cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON, *froidement.*
Je suis vraiment charmé que ce nœud nous rassemble.

M. DE FORLIS.
Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial:
Je suis très éloigné du cérémonial;
Mais je veux qu'un ami quand il me voit s'épanche,
Et me marque une joie aussi vive que franche.
Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis:
La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.
Pardon; mais je me vois dans une circonstance,
Qui, malgré moi, monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le maître, et je cours m'acquitter
D'un devoir...

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive?

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paroît préférable,
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier :
Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, et j'ai promis, d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure et l'éclat d'un nouveau vis-à-vis;
Eclabousser vingt fois la pauvre infanterie,
Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie;
De toilette en toilette aller faire sa cour,
Apprendre et débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais-Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le soir une partie aimable;

Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,
Pour sabler du champagne à souper largement;
Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs perdre huit cents pistoles;
Sur une tabatiere, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment et ton sublime avis;
Conduire à l'Opéra la Duchesse indolente;
Médire ou bien broder avec la Présidente;
Avec le Commandeur parler chasse et chevaux;
Chez le petit Marquis découper des oiseaux.
Voilà le plan exact de ta journée entiere,
Tes devoirs importans et ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le Gouverneur, vous nous blâmez à tort:
On ne vit point ici comme dans votre fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
Ce qui paroît frivole est dans le fond très sage.
Tous ces aimables riens, qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle, et cet enchaînement
De qui le mouvement journalier et rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis et les protections.
Au sein des jeux rians on perce les mysteres;
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires:
Le succès en dépend; tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS, *à part.*

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prends sur le temps.
Pour rendre à mes égards ta conduite louable,
Emploie en ma faveur ce crédit favorable :
L'occasion est belle, et voici le moment.
Fais agir tes amis pour le gouvernement
Qu'à la place du mien à la cour je demande :
Tu sais pour l'obtenir que mon ardeur est grande?
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus ?
Par plusieurs concurrens cette place est briguée;
Du royaume, Baron, c'est la plus distinguée.
Un homme, bien instruit, m'a marqué de partir;
De mettre tout en œuvre il vient de m'avertir.
Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste, et hâter mon voyage...
As-tu sollicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai, par écrit, prié plus de vingt fois.
Tu m'as promis de voir le ministre qui t'aime :
L'as-tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi-même?

LE BARON, *voulant sortir.*

Oui; mais permettez...

M. DE FORLIS, *le retenant.*

Non; je te connois trop bien :
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non, rien :
Je ne te ferois pas grace d'une seconde.
Si tu prends une fois ton essor dans le monde,
Crac! te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, et qu'il le faut enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare et sublime!
Sacrifice étonnant! Grande preuve d'estime!

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet, sans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non ;
Je crains ces dîners-là. J'aime la bonne chere ;
Et traite-moi plutôt en personne étrangere :
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi se fait sentir déja.
Le chemin que j'ai fait est très considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table...
En attendant, passons dans mon appartement,
Nous parlerons ensemble.

LE BARON, *le retenant.*

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc! Que veut dire un discours de la sorte?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe?

Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, monsieur.

M. DE FORLIS.

Eh! pourquoi?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi?

Eh! par qui donc l'est il?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

(*à part.*) (*au Baron.*)

La chose est toute neuve!... Et cet homme se nomme?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS, *à part.*

Rien n'est plus ingénu:

Mon logement est pris, et par un inconnu!

LE BARON.

C'est un abbé, monsieur.

M. DE FORLIS.

Un abbé?

LE BARON.

Mais, de grace...

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un militaire, passe;

Mais un petit collet me déloger ainsi!

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir sitôt ici...
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, monsieur, absolument,
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, Baron;
Et pour le coup je vais coucher dans le donjon?

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante!...
Mais tout mon dépit cede à ma faim qui s'augmente.
Viens; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger,
Loge-moi vîte...

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis, par bonheur, fait la méridienne;
Je respire... Entre nous, son amitié me gêne...
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai : je commence
A me flatter, monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joie enfin succede au plus affreux souci :
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte!
On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur...
Je ne sais quoi pourtant m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment! votre ame encore est-elle intimidée ?

LE MARQUIS.

Oui: tromper un ami révolte mon idée;
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité;
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il où ses droits ne sont point respectables ?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas ?

LE BARON.

Non, Marquis; sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Hé! par quelle raison ?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.
Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe.

LE BARON.

J'ai plus d'expérience et dois vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit révérer.
Du monde ce sont là les maximes constantes,
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens et comme le traité.

On la doit consulter sur-tout dans l'exercice
Des charges de l'état, d'où dépend la justice;
Dans ce qui parmi nous est de convention,
Et forme par degré la réputation.
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage ou bien de bagatelle,
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir ou de délassement.
Dans un tendre commerce elle n'est plus admise;
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plusqu'un jeu, qu'un simple amusement
Où l'on est convenu de tromper finement,
D'être dupe ou fripon, le tout sans conséquence;
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili jusques à cet excès?
Le monde est étonnant dans sa bizarrerie:
Le joueur qui friponne est couvert d'infamie;
Et le perfide amant qui trompe et qui trahit
Devient homme à la mode et se met en crédit!
Quel travers dans les mœurs et quel affreux délire!
Aussi grossièrement peut on se contredire?

LE BARON.

C'est l'idée établie; il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame à penser faux ne peut s'accoutumer.
Le jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude et l'avarice,
S'est rendu par l'usage un lien révéré;

Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.
A ses engagemens le fier honneur préside,
Et ses dettes sur-tout sont un devoir rigide;
Au jour précis, à l'heure, il faut pour les payer
Vendre tout et frustrer tout autre créancier;
Et l'amour tendre et pur devient un nœud frivole,
Où l'on est dispensé de tenir sa parole!
Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté;
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité:
Leurs devoirs sont remplis les derniers; et leurs dettes
On ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous, profond dans le monde, et son digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, et je confesse
Que l'esprit qui l'agite est souvent une ivresse.
Du sein de la lumiere il tombe dans la nuit,
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit;
Mais il est notre maître, et nous devons le suivre.
Nous sommes par état tous deux forcés d'y vivre.
Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,
Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs;
Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelque choquans qu'ils soient aux raisons les plus sages.
Quoi qu'il en coûte on doit se mettre à l'unisson,
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
Sitôt qu'il le condamne il faut fuir tout scrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,

Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe ;
Mais il faut vous résoudre à vivre en misanthrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant,
Ou de cette vertu tempérer les lumieres,
L'habiller à notre air, la faire à nos manieres.
J'avouerai franchement que vous me faites peur ;
Orné de tous les dons de l'esprit et du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde,
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom ;
Choquer les mœurs du temps, et, par cette conduite,
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
Je l'aime et brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier desir.
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,
Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déja trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
Je demande et j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main et de l'œil,

Et, pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez! je suis tout prêt de vous instruire,
Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir pour vous placer le point de vue heureux,
A vos dons naturels joindre les conséquences,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances,
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable et le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux, en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout.
Votre amante en répond; elle a pour vous du goût :
C'est le point principal et qui rend tout facile.
Mais point de sot scrupule, et montrez-vous docile.
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti; j'ai même ici ma lettre :
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen pour vous est un coup important?

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons, c'est un bien où j'aspire;
Et c'est pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre; elle sera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.
Attendez un moment.

(Il entre chez Lucile.)

SCENE II.

LE MARQUIS.

Il serttrop bien ma flamme!..
Mais chassons après tout cet effroi de mon ame,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.

Le Baron, dans ce jour, il me l'a trop fait voir,
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne;
De sa grace naïve il méconnoît le prix.
Elle auroit un tyran; et l'hymen, j'en frémis,
Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir moins pour moi que pour elle:
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le Baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main...
Je la vois... Sa présence affermit mon dessein.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE BARON, *à Lucile.*
Oui, le Marquis attend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, et qu'il est mon ami.

LUCILE.
Monsieur...

LE BARON.
Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, *au Marquis.*
De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LE MARQUIS, *lui présentant une lettre.*
C'est une lettre

Que j'ose vous prier instamment de remettre...

LUCILE.

A qui ?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, et dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE, *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien!... Je suis content de ce procédé-là...
(*au Marquis.*)
Peut-être, avec le temps, mon soin la formera.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Eh! puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue?

LUCILE.

Mais je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra?

LUCILE.

Oui, monsieur, je le crois; dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserois-je pour moi compter sur votre zele?

LUCILE.

Mais je ferai, monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON, *au Marquis.*

Elle répond vraiment beaucoup mieux que tantôt...
Il se fait déja tard, et partons au plutôt.
Votre ame est à présent dans une douce attente?

Volons chez la Comtesse. Elle est impatiente.
Voilà l'heure, et d'ailleurs je dois voir en passant
Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant...
C'est un point capital oublié dans ma lettre...
(*à Lucile.*)
Mademoiselle...

LUCILE.

Eh bien! monsieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, et par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien?...

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est pour tous les deux un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui, faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide et la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur à le tromper doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, et songez qu'on le peut.

LE BARON.

Profitons des momens où son pere sommeille:
Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.

(*Lucile rentre chez elle; et le Baron et le Marquis font quelques pas pour sortir.*)

SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *au Baron, en l'arrêtant.*

Je t'arrête au passage; et bien m'en prend, parbleu!

LE BARON.

Mais, monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Comment donc! est-ce ainsi que l'on se fait attendre?
Moi-même, il faut chez vous que je vienne vous prendre?

Cet oubli me surprend, sur-tout de votre part.
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, monsieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître;
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, madame, absolument.
J'ai besoin du Baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,
Vous venez un peu tard; je suis premiere en date.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, monsieur, que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amene est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, et le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomene, et Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plus tôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, monsieur, on ne l'entendra plus;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! c'est un violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, monsieur, pour la derniere fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable?
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,
Et qui tire des sons singuliers et nouveaux:
Ses doigts sont surprenans; ce sont autant d'oiseaux.
Doux et tendre, d'abord il vole terre-à-terre;
Puis, tout-à-coup bruyant, il devient un tonnerre;

Rien n'égale, en un mot, monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage
Qui mérite sur moi d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! qui donc êtes-vous pour joûter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent et beaucoup de mérite ;
Mais vous ne partez pas apparemment si vîte?
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment?

LA COMTESSE.

Oui... Quel est votre fort, monsieur, précisément?
La musette, la flûte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette! Ah! la chose est nouvelle!
La bagatelle seule occupe vos esprits :
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire et si grave et si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un gouvernement qu'à la cour je demande.

LA COMTESSE.

Un gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi ! ce n'est que cela ?
Oh ! rien ne presse moins : si ce n'est celui-là
Vous en aurez un autre, et la chose est facile ;
Mais pour l'homme divin qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné ;
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le Baron manquoit cet instant favorable
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Oui ; madame a raison, et j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter ?
Un ancien ami n'a pas la préférence ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance ;
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui ; s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance !
Donnez-moi donc la main ; partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE, *montrant M. de Forlis.*

Non ; c'est flatter monsieur d'un espoir téméraire :
J'enleve le Baron pour la journée entiere.

Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du concert je le mene aux François,
Où j'ai, depuis huit jours, une loge louée
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée ;
Et de là nous devons être d'un grand souper
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper ;
Puis de la table au bal où, déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'Aurore.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, monsieur, et ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frere,
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire.
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit;
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Eh! quel nouveau sujet, monsieur, vous indispose?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au concert; j'entre et je l'aperçoi.
Jusqu'à lui je pénetre à travers la cohue.
Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue.
Je lui parle; il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde, en son impertinence,

Comme un provincial dont il craint la présence.
Au milieu du grand monde il me croit déplacé ;
Et, dans le même temps qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les especes ;
Auprès d'eux tour-à-tour on le voit empressé,
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable ;
Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instans après le sort l'en a puni.
Ce violon divin, et qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole;
L'opulent financier, qui tout fier l'attendoit,
Et chez qui sans mentir toute la France étoit,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le concert est rompu ; l'aventure est cruelle !
C'est un coup dont il est si fort humilié
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié.
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent.
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différens vingt autels sont dressés ;
Les sacrificateurs en ordre sont placés ;
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du dieu qui les reçoit les mains sont des abymes
Par qui dans un moment tout se voit englouti.
Un seul particulier, dans une après-midi,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivieres,

Et feroient subsister dix familles entieres.
Le Baron, qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent.
De dépit je le quitte, et cours pour mon affaire;
Ensuite je reviens dans le moment contraire
Où par un as fatal il se voit égorgé.
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
Plus de neuf cents louis joués sur sa parole;
Mais il cede en héros au revers qui l'immole:
Sous un front calme il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert en partant le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends il croit que je l'ignore.
Sa disgrace me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire occupe mon esprit.
L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre;
Et, selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui...
Je ne me trompe pas, le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre: vous seriez gênés par ma présence.

SCENE II.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *sans voir d'abord M. de Forlis.*

Je cache la fureur de mon cœur éperdu,

Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu...
(apercevant M. de Forlis.)
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
(à M. de Forlis.)
Déguisons... Vous venez pour me faire un reproche?

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien; le temps seroit mal pris:
Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre:
Je sais ton infortune; en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit?...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds d'un seul coup neuf cents louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue:
C'est un tour inouï que le hasard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus.
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde?

LE BARON.

Inutile ressource!

Ceux que j'ai vus n'ont pas dix louis dans leur bourse;
Ils manquent tous d'espece.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi...
(*tirant sa bourse et la lui présentant.*)
Tiens, en voilà huit cents: je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah! je suis pénétré...

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON, *prenant la bourse.*

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, et j'en suis plus heureux.
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence:
Tu vas chercher ailleurs, et tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi;
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi:
J'en serai trop payé si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non, par de vains propos, mais par des actions,

D'avec ceux qui n'en ont que fausses apparences,
Qui méritent au plus le nom de connoissances,
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,
Ardens à te promettre, et froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, et vous demande grace.

M. DE FORLIS.

S'il est sincere et vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour.
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire.
J'ai su d'un secrétaire, et dans un autre temps
Je t'en ferois ici des reproches sanglans,
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce gouvernement aucune diligence;
Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La cour n'est pas si prompte à répandre ses graces;
Il faut long-temps briguer pour de pareilles places,
Et ce n'est pas, monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce gouvernement-ci toutefois en dépend;
Et j'ai tantôt appris du même secrétaire
Qu'il est sollicité par un fort adversaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre et tout faire mouvoir,
Sans quoi mon concurrent l'emportera ce soir.
Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
Pour parler au ministre à six heures précises;

Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instans.
Si tu veux près de lui me seconder à temps,
Nos efforts prévaudront, et j'obtiendrai la place.
Je sais qu'à ta priere il n'est rien qu'il ne fasse,
Et tu possedes l'art de le persuader.
Mais il faut employer ton crédit sans tarder,
Et venir avec moi chez lui dans trois quarts d'heure;
C'est le temps décisif: promets-moi...

LE BARON.

Que je meure
Si j'y manque, monsieur.

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier;
Et songe...

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
La somme que je dois, et je reviens vous prendre.
Vous n'aurez pas, monsieur, la peine de m'attendre.
On doit, pour ses amis, tout faire, tout quitter;
Vous m'en donnez l'exemple, et je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli si tu tiens ta promesse.

(Le Baron sort, et est rencontré par Céliante qui paroît.)

SCENE III.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

CÉLIANTE.

Mon frere auprès de vous a perdu sa tristesse;

Et j'en juge, monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content; pour moi je le suis fort...
Adieu, mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entretienne.
(*il sort.*)

CÉLIANTE.

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCENE IV.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Apprenez un secret que je ne puis vous taire :
Lucile, Lucile aime, et monsieur votre frere
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée!

LISETTE.

Oh! mon doute est trop bien avéré!

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le temps que sa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vîte caché sitôt que j'ai paru;
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non; je n'en crois rien : sa rougeur l'a trahie.
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent
On est moins empressée, et le trouble est moins grand.
On attribue à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne et sa mélancolie :
L'amour est seul l'auteur de ce silence-là ;
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée.
La curiosité dont je me sens pressée
M'a fait étudier ses moindres mouvemens :
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourmens
J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible;
Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infaillible.
Je porte encor plus loin ma vue à son sujet,
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon !

LISETTE.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend visite,
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus est, surpris quelques regards entre eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :
C'est lui, mademoiselle, et j'en fais la gageure.

CÉLIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret : je ne me trompe pas...

(*voyant paroître Lucile qui tient à la main la lettre du Marquis.*)

Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas.
Pour lire le billet elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CÉLIANTE.

Non, viens; rentre avec moi. Respectons son secret:
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

(*Elles rentrent dans l'intérieur de la maison.*)

SCENE V.

LUCILE.

Enfin me voilà seule; et, bannissant la crainte,
Je puis donc respirer, et lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui regne dans mon cœur!
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(*elle lit.*)

« Non, belle Lucile, il n'est point de situation « plus singuliere que la nôtre, ni d'amant plus mal- « heureux que moi. Je vous vois à toute heure, sans « pouvoir m'expliquer. Je m'aperçois qu'on vous mé- « prise, et qu'on vous croit sans esprit et sans sen- « timent; vous qui pensez si juste, dont le cœur « tendre et délicat égale la sensibilité du mien, et c'est « tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un au- « tre, et je n'ose me plaindre. Je pourrois me con- « soler si votre mariage ne faisoit que mon mal- « heur; mais il va combler le vôtre: je le sais, je le « vois, et je ne puis l'empêcher. C'est là ce qui rend

« mon désespoir affreux. Sans une prompte réponse
« j'y vais succomber. »

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre :
Ma peine et mon plaisir ne sauroient se comprendre;
Non : mon état n'est fait que pour être senti...
J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte, répondons-y.
(*elle s'assied devant un bureau, et se met à écrire ; puis un moment après elle interrompt son écriture.*)
Cher amant! si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve
Peuvent te consoler et calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.
(*Elle se remet à écrire.*)

SCENE VI.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON, *sans voir d'abord Lucile.*
Je viens de m'acquitter; grace au Ciel, je respire!...
(*apercevant Lucile qui continue à écrire sans le voir.*)
Mais que vois-je?... Lucile a l'esprit occupé.
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé...
Elle ne pense pas; comment peut-elle écrire?
Parbleu! voyons un peu de son style, pour rire...
(*à Lucile.*)
Puis-je, sans me montrer curieux, indiscret,

Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, *surprise.*

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne:
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne;
Ce sont des mots sans suite, et mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier:
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'orthographie
Et peins trop mal, monsieur... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort: je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture,
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon! vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi:
Je sais l'opinion que vous avez de moi;
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah! mauvaises défaites!
Donnez... Pour mettre fin aux façons que vous faites...
(*Il lui prend la lettre des mains, et la lit bas.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part, dans le fond du théâtre.*
J'aperçois le Baron et ma chere Forlis...
Mais il lit un billet... Ciel! l'auroit-il surpris?

LE BARON, *à Lucile, après avoir lu.*
Je doute si je veille, et je ne sais que dire...
Parlez : est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.
Oui.

LE BARON.
Mais de ma surprise à peine je reviens.
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens...
Plus je la lis et plus cette lettre m'étonne :
Le sentiment y regne, et l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente, eh, quoi! sous cet air ingénu
Vous me trompiez ainsi? Qui l'auroit jamais cru?
(*il relit la lettre tout haut.*)
« Je sais qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est
« que pour vous seul que je voudrois en avoir... »
(*interrompant sa lecture.*)
Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force et la délicatesse

Du reproche fondé que cache ce billet,
Et je vois, par malheur, que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes :
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes.
Voilà le résultat de tous nos entretiens,
Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

LUCILE, *à part.*

La méprise est heureuse, et mon ame respire.

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien! il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON, *à Lucile.*

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur,
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, *à part.*

Ou son erreur.

LE BARON, *à part.*

Quelle joie! elle m'aime, elle sent, elle pense!
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence!...
(*à Lucile.*)
Ah! pourquoi si long-temps me cacher ces trésors,
Et les ensevelir sous de trompeurs dehors?...
(*à part.*)
Mais n'accusons que moi; c'est ma faute, et ma vue
Devoit lire à travers cette crainte ingénue :
Je devois démêler son cœur et son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit;
Et ces traits, dont mon ame est confuse et ravie,
Font ma satire autant que son apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaisir tout nouveau;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, *au Marquis qui s'avance.*

Ah! Marquis, vous voilà. Ma joie est accomplie;
C'est ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur est au comble, et je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, et qui peut l'achever.
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime:
Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.
Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit;
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(*il lit.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit; mais ce n'est « que pour vous seul que je voudrois en avoir; et si « je pouvois réussir à vous persuader que je suis aussi « spirituelle que tendre, peu m'importeroit que le « reste du monde me donnât le nom de sotte et de « stupide. L'abattement où m'a plongée la crainte « d'être oubliée de vous a dû donner de moi cette « idée; et, depuis que je vous vois ici, votre présence « me jette dans un trouble qui sert à la confirmer. Je « sens que mon cœur fait tort à mon esprit; il m'ôte « jusqu'à la liberté de m'exprimer, et je suis trop oc- « cupée à sentir pour avoir le loisir de penser. »

Mais est-il rien, Marquis, qui soit plus adorable?
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au Baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON, *se jetant à ses pieds.*

Non, non; mon repentir égale ma surprise :
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon : je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit; et c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, *relevant le Baron.*

Levez-vous; vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'est par mille respects, par un culte flatteur
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, et je n'en puis trop faire...
Vous, Marquis, prenez part à mon transport sincere.

LE MARQUIS.

Je le partage, au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux
Si, comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis déja.

LE BARON.

Comment donc! votre amante
Vous auroit-elle écrit?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante!
Votre ravissement n'égale pas le mien...
(*montrant Lucile.*)
C'est à mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON, *au Marquis.*

Nous sommes tous contens comme je le desire...
(*à Lucile.*)
Désormais mon hôtel, qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous seule me rendez son séjour agréable :
Pour vous plaire je veux m'y montrer plus aimable,
Et goûter sans mélange un destin bien plus doux.
Je vais me partager entre le monde et vous.

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LISETTE, *au Baron.*

Pardon, si j'interromps, monsieur; mais la Duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse;
Elle est dans son carrosse, et ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.
(*Lisette va à la porte de l'appartement chercher le laquais.*)

LE LAQUAIS, *au Baron.*

Monsieur, madame vient vous prendre,
Et sans tarder vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit : je vous suis. (*Le laquais sort.*)

SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE. LISETTE.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Vous allez donc partir?

LE BARON.

Non; je vais l'assurer que je ne puis sortir.
A monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, et j'ai promis au pere :
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, et je vais revenir.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE, *à Lucile.*

Il ne reviendra pas sitôt, mademoiselle;
Et la Duchesse va l'emmener avec elle.
La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort,
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort!

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance?

LISETTE.

Oui; l'affaire est vraiment des plus graves : je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon!

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine et le Japon...
Mais le carrosse part, et voilà qu'on l'emmene...
Moi-même je descends pour en être certaine...
(*à part.*)
Ils s'aiment; je le vois, et je plains leur ennui:
Monsieur les laisse seuls, et je fais comme lui.
(*Elle s'en va.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Je puis enfin au gré du penchant qui m'entraîne
Vous voir et vous parler sans témoin et sans gêne!
Que cet instant m'est doux! que je suis enchanté!
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité?...
Vous ne répondez rien, et votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire:
Le discours est trop foible, et je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile, il n'est point d'éloquence
Qui vaille et persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit;

Dans ceux de mon amant un autre ciel me luit :
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent ;
Sa vue et son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous, je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie :
Le sentiment l'échauffe, et non pas la saillie.
Celui que l'amour donne à deux cœurs bien épris
Est le seul qui m'inspire et dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah! c'est le véritable, et n'en ayons point d'autre ;
Comme il sera le mien qu'il soit toujours le vôtre.
Ne puisons notre esprit que dans le sentiment.
Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répete ;
Vous avez à le dire une grace parfaite.

LUCILE.

Oui, Marquis, je vous aime et je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE, *à part.*

O retour qui m'est doux!

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes!
Mon bonheur est troublé par de justes alarmes,
Et je suis près de voir le Baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enleve à mon ardeur.
J'ai frémi quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même, de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux;
Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous?

LE MARQUIS.

D'accord: mais pour vous plaire il redevient aimable;
Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne il n'avancera rien.
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un tyran caché qui, sous un faux hommage,
Me prépare le joug du plus dur esclavage;
A qui l'hymen rendra sa premiere hauteur,
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort par ce nœud je tremble d'être unie.
Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déja, j'aurois forcé mon caractere,

Et je serois tombée aux genoux demon pere;
Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je hais,
Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fond de haine est augmenté
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité!
Jugez combien il perd, dans le fond de mon ame,
Par la comparaison que je fais de sa flamme
Avec le feu constant, tendre et respectueux,
D'un amant jeune et sage, aimable et vertueux!
Vous possédez, Marquis, le mérite solide:
Il n'en a que le masque et le vernis perfide;
Il ne songe qu'à plaire et ne veut qu'éblouir.
Vous seul savez aimer et vous faire chérir.
De tout Paris son art veut faire la conquête;
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est par ses dehors et par son entretien
Le héros du grand monde, et vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme, en même temps m'afflige.
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige:
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.
(Il lui baise la main.)

SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE, *au Marquis.*

Continuez, monsieur; ne vous dérangez pas.

LUCILE, *à part.*

Ciel! c'est Lisette!

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme,
Pour vous je m'intéresse, et votre amour me charme:
Il est entièrement conforme à mon souhait;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre; et, bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez si je trouble un entretien si doux;
Mais ayant vu de loin revenir votre pere,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je crois que j'ai bien fait, et qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, et je re[illegible] bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu... Malgré moi je vous quitte.
(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

Mon cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination...

(*voyant paroître M. de Forlis.*)

Monsieur de Forlis vient... Un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse et suis mademoiselle.

(*Elle s'en va.*)

SCENE XIV.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

Où donc est le Baron? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui, de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint?

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue...
La Duchesse, monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse. Il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse?

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole... Il fera bien de ne pas l'oublier.
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(*Il sort.*)

SCENE XV.

LE MARQUIS.

Il faut en sa faveur que j'agisse moi-même.
Je le puis par mon oncle. Il fera tout, il m'aime.
Son crédit est puissant; hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir
De ma secrete ardeur faisons-lui confidence.
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A monsieur de Forlis je dois un tel appui
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'AI votre confiance, et je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien... Mais je suis inquiete;
Mon pere et le Baron sont absens de ces lieux;
Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui; ce sont des instans très chers; mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon maître pour vous je crains le changement;
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler! J'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.
Son amour à présent vous voit spirituelle,

Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle...
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un amant.

LUCILE.

Oui, le Marquis arrive avec empressement...
C'est lui... Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante!

LUCILE.

Ah! Ciel! c'est le Baron!

LISETTE.

La méprise est piquante...
La Comtesse en ces lieux accompagne ses pas.
(*Elle sort.*)

SCENE II.

LE BARON, LA COMTESSE, LUCILE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Non, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, *à Lucile.*

Je n'ai pu m'échapper des mains de la Duchesse;
(*montrant la Comtesse.*)
Je suis au désespoir!... La cruelle Comtesse
A secondé si bien son desir obstiné,
Qu'à la piece nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé, malgré moi dans leur loge;
Mais en vain des acteurs elles ont fait l'éloge,
Au théâtre et par-tout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux;

Il jette tous mes sens dans une aimable ivresse,
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'entends-je? Il prend le ton d'un amant langoureux!

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE, *à part.*

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON, *à Lucile.*

De notre hymen ce soir je veux former la chaîne;
Et votre pere va...

LUCILE, *troublée.*

Monsieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empressement flatteur!... Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, et j'en suis étonnée.
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'est cent fois pis, monsieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! des ardeurs parfaites!
Mais étant amoureux, et du ton dont vous l'êtes,
Adorant et brûlant pour l'objet le plus doux,

Que voulez-vous, monsieur, que l'on fasse de vous?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout amant l'ennuie.
L'amour et lui, monsieur, sont brouillés tout-à-fait:
L'un est vif, amusant; l'autre sombre et distrait;
Le monde d'un butor fait un homme passable,
Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel ange, il est peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des dames.
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment,
Avoir du goût pour nous, mais point d'attachement,
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Je vois que la petite est fille à sentiment.
Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe:
Elle n'a que seize ans; c'est l'âge d'être dupe;
L'âge par conséquent de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.

Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piege;
Moi, Baron, qui vous parle, oui, j'ai, vous l'avouerai-je?
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable!

LA COMTESSE, *à Lucile.*

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable?

LUCILE.

A mon âge l'on doit se taire là-dessus,
Madame; et je m'en vais, de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, *à part.*

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Non, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute,
Je passe chez l'abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau;
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.

Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime, ni d'égard pour un homme noyé.
Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe au lieu d'épithalame:
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, monsieur; et les passans liront:
« Ci gît, dans son hôtel, sans avoir rendu l'ame,
« Le Baron, enterré vis-à-vis de sa femme. »
(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LE BARON.

Sa menace est fondée, et j'en suis alarmé.
Mais, non, belle Forlis, j'aime et je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune et la mienne,
J'attends dans ce moment que ton pere revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche;
Je devois... Mais je vois mon ami qui s'approche.

SCENE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.
Je vous attends ici, monsieur, pour vous prier...
M. DE FORLIS, *avec ironie.*
Et moi, je viens exprès pour te remercier.

Tu m'as servi si bien, et de si bonne grace,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si, pour me seconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, monsieur, en ma puissance.
Un contre-temps fatal a retenu mes pas :
J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS, *avec humeur.*

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle;
Et j'étois...

M. DE FORLIS.

Je le sais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser;
Du nœud qui nous unit tu ne fais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie
J'en remplis les devoirs, et ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai seul tout le poids, et toi tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zele.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidele!
Le seul prix que je veux de mon attachement
Est de venir parler au ministre un moment;
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole:
Je ne puis l'obtenir; et ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instans précieux,
Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux?
A celui de juger une piece nouvelle!

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint, malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle!
J'ouvre les yeux, et vois que dans ce siecle-ci
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse!
Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
Mais dans un dessein ferme et formé sans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de cour;
Et vous ne devez plus à l'avenir attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille au moins montrez-vous moins sévere;
Prenez en sa faveur des entrailles de pere;
Et puisqu'il faut, monsieur, vous en faire l'aveu,

Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS.

Quoi! ma fille vous aime?

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même;
Et, pour vous en donner un garant plus certain,
(*Tirant de sa poche le billet que Lucile a écrit pour le Marquis, et le présentant à M. de Forlis qui le prend.*)
Lisez; voici, monsieur, un billet de sa main.
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune
Vous feriez son malheur, comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu bas le billet qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille elle-même prononce;
Je m'en rapporterai, monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, et je suis, qui plus est, affermi
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;
Mais ce danger pour elle est encor préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, et de voir son sort joint
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainsi ma fille m'est trop chere.
Ma bonté sait borner l'autorité de pere;
Le Ciel nous a donné des droits sur nos enfans
Pour être leurs soutiens, et non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

SCENE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS, *à Lisette, dès qu'il la voit paroître.*
Lisette.

LISETTE.

Quoi, monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, et qu'elle vienne ici.
(Lisette entre chez Lucile.)

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zele:
Je ne fais rien pour vous; je ne regarde qu'elle.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*
Je viens vous détromper sur le gouvernement:
Vous l'obtenez, monsieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promise, et non pas accordée.

Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, monsieur, à mon instance,
La vôtre qui se trouve être à sa bienséance,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre, en même temps, vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois, monsieur, dans cette circonstance,
Vous marquer trop ma joie et ma reconnoissance.

LE BARON.

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et monsieur du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis tout seul, je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami; cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zele,
Le sien m'a prévenu; voilà votre modele.

SCENE VIII.

M. DE FORLIS, LE BARON, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

L'hymen est-il rompu, Baron infortuné?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné!
Je vois de mon côté passer le cher beau-pere.

LE BARON.

Sa fille qui paroît me sera moins contraire.

SCENE IX.

M. DE FORLIS, LE BARON, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Ma fille, approche-toi: viens. C'est ici l'instant
Pour toi le plus critique et le plus important.
J'apprends que le Baron a su toucher ton ame:
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flamme.
Par mon choix j'ai moi-même autorisé tes feux;
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'est parler vraiment en pere raisonnable.

LE BARON, *à Lucile.*

J'attends de votre bouche un arrêt favorable :
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, et je suis alarmé.

LE BARON, *voyant que Lucile garde le silence.*

Que vois-je? Vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance!
Eh! quoi donc? Cet aveu doit-il tant vous coûter?

Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet, si cher à mon ardeur.
Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi; de la voir je suis impatiente.
(le Baron lui donne la lettre, et elle la lit bas.)

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.
L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON, *à Lucile.*

Est seul digne de vous.
N'en convenez-vous pas, ainsi que votre pere?

LUCILE.

Oui, monsieur, j'en conviens.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Par cet aveu sincere
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé; vous vous trompez, monsieur.

LE BARON.

Eh quoi! n'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais qu'il n'est pas pour vous : c'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, écoutez un moment.
(*Elle lit haut.*)
« L'abattement où m'a plongée la crainte d'être
« oubliée de vous a dû donner de moi cette idée. »
(*interrompant sa lecture.*)
« Oubliée! » Est-ce vous qui l'obsédez sans cesse?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, *lui présentant le billet.*

J'ai donné lieu! Tenez, répondez à ceci.
(*Elle lit.*)
« Depuis que je vous vois ici, votre présence me
« jette dans un trouble qui sert à la confirmer. »
(*interrompant sa lecture.*)
Est-ce pour vous? « Depuis que je vous vois ici. »
Vous radotez, mon cher.

LE BARON, *au Marquis.*

Le Marquis sait lui-même...

LA COMTESSE, *examinant le Marquis.*

Qu'il parle donc...Il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Ma fille, le Marquis sauroit-il ton secret?
Réponds-moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon pere, il le sait.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à mademoiselle, et je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon.
La petite convient qu'il sait tout le mystere;
Il se trouble comme elle, et s'obstine à se taire:
Je gagerois qu'il est cet amant fortuné...
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE, *montrant la Comtesse.*

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! ce n'est pas moi?

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre...

LUCILE.

Etoit pour lui... Vous me l'avez surprise.

LE BARON, *à part.*

Le coup est foudroyant!

LISETTE, *à part.*

Il l'a bien mérité!

LA COMTESSE, *au Baron.*

Vous n'êtes point aimé... Mon cœur est enchanté.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Que ton choix est louable et digne de me plaire!
En faisant ton bonheur, il acquitte ton pere...
(*il montre le Marquis.*)
La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main pouvois-je faire moins?

LE BARON.

Ah! Marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,
Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons,
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE, *au Baron.*

De joie, en ce moment, je ne tiens point en place.
Votre hymen est rompu... Quelle heureuse disgrace!

M. DE FORLIS, *au Marquis et à Lucile.*

Sortons de cet hôtel; tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir...
(*au Baron.*)
Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre ame,
(*montrant la Comtesse.*)
Et vous pouvez, monsieur, aller avec madame
Entendre concerto, sonates, opéra,
Et les Vacarminis, autant qu'il vous plaira.

(*Il sort avec le Marquis et Lucile, et Lisette rentre chez Céliante.*)

SCENE X.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Croyez-en ses conseils; venez, suivez mes traces;
Fuyez votre maison et reprenez vos graces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant;
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

FIN DES DEHORS TROMPEURS.

EXAMEN

DES DEHORS TROMPEURS.

Dans les caracteres qui reposent sur des vices ou des passions, un auteur dramatique ne risque rien à beaucoup approfondir; jamais son génie ne lui fournira de traits qui surpassent la nature. L'Avare, dans la comédie de ce nom, n'exagere pas lorsqu'après avoir examiné les deux mains de celui qu'il prend pour un voleur, il s'écrie: *Et l'autre?* De même, dans le Tartufe, Moliere n'a pas épuisé toutes les combinaisons sous lesquelles on peut présenter l'hypocrisie, la crédulité et l'ingratitude. Mais dans les caracteres qui ne reposent que sur des goûts frivoles, et dont les ridicules ne peuvent être sentis que par ceux qui ont une grande habitude du monde, un auteur est presque toujours obligé d'exagérer pour se mettre à la portée de la plus grande partie des spectateurs. Certainement il est fort ordinaire de rencontrer des gens qui négligent les devoirs les plus essentiels de l'amitié, qui sacrifient leurs propres intérêts à des futilités brillantes; mais nous croyons qu'on ne trouveroit point d'exemple d'un homme qualifié brusquant le pere de sa maîtresse pour aller entendre un concerto de violon, et lui faisant manquer un gouvernement pour se trouver à la représentation d'une piece nouvelle. Notre observation n'a pas pour but de blâmer Boissy d'avoir donné des motifs aussi légers à la conduite de son principal personnage; nous sommes persuadés au contraire qu'il ne pouvoit faire autrement pour mettre les défauts du Baron en évidence pour tout le monde. C'est un in-

convénient attaché au développement de ces caracteres qui ne présentent que des superficies; et l'on doit admirer les ressources d'un auteur qui, avec aussi peu de fonds, a établi une intrigue fort bien liée dans toutes ses parties, et fait une comédie en cinq actes digne de l'estime des connoisseurs.

D'excellens critiques ont prétendu que cette piece ne répondoit pas à son titre, parce qu'en montrant le Baron dans l'intérieur de sa maison, elle ne laissoit voir que l'homme maussade, et point du tout l'homme aimable, l'homme du jour en réputation : nous pensons que ces observations sont peu fondées. Dès les premieres scenes, l'auteur a bien établi le caractere de son principal personnage, en donnant une idée positive de ses goûts, de son humeur et des sacrifices qu'il est toujours prêt à faire au desir d'être distingué dans le monde : l'engouement dont il se prend pour le Marquis, cette amitié qu'il lui jure positivement, parce qu'il est pour lui une connoissance nouvelle, les conseils qu'il donne à ce jeune homme, sa liaison intime avec la Comtesse, pour laquelle il n'a aucun attachement quoiqu'il cede toujours à ses volontés, la maniere aimable dont il termine la querelle que cette femme extravagante fait à la raison ; tout cela constitue très bien le caractere de l'homme du jour, et se passe sous les yeux des spectateurs. Ainsi on ne peut pas dire que rien dans la piece ne réponde au titre du principal personnage, quoiqu'il soit certain qu'il paroisse plus souvent maussade que séduisant; mais cette combinaison entroit dans le plan de l'auteur, et elle est trop heureuse pour qu'on puisse l'en blâmer.

Le trop haut prix qu'on attache à l'opinion des sociétés dont le plaisir est l'unique affaire, annonce toujours une

ame vide, un esprit facile à se prévenir; il est donc naturel que le Baron, malgré ses succès dans le monde, se trompe sur le caractere des gens qui l'entourent, et particulièrement sur celui de Lucile. Pensant trop avantageusement de lui-même pour soupçonner qu'une jeune personne qui sort du couvent puisse ne pas s'enthousiasmer de l'espoir de lui appartenir, il ne lui vient pas dans l'idée qu'elle soit capable de le juger, ou qu'elle ait déja engagé ses affections; et il met de bonne foi sur le compte de la bêtise le silence qu'elle garde avec lui. Cette combinaison est juste, et c'est pour cela qu'il en résulte des effets d'un excellent comique; car l'aveuglement du Baron est si bien motivé qu'il devient dupe sans être ridicule; il se trompe beaucoup plus lui-même qu'il n'est trompé par sa maîtresse et son ami : ce qui conserve à Lucile toute la décence et l'ingénuité qui conviennent à son âge et à sa position.

Jusqu'à présent aucun critique n'a remarqué avec quel art Boissy a placé cette jeune personne dans la maison du Baron, dont le caractere n'auroit pas été assez développé s'il ne s'étoit montré que contre sa sœur et ses domestiques : pour bien connoître un homme du monde, il faut le voir dans l'intérieur de son ménage. Si le Baron avoit été marié, l'auteur n'auroit pu offrir qu'une femme malheureuse sans retour; ce qui est bien triste, ou une coquette trompant un maître impérieux, ce qui n'est pas très moral. Lucile tient ici la place de l'épouse; elle est engagée au Baron, mise sous la tutelle de sa sœur; il est autorisé à regarder cette jeune personne comme sa femme, et il la traite d'avance avec autant de rudesse et de mépris que s'il n'avoit plus rien à en espérer : alors son caractere est déployé entièrement. Cependant, comme Lucile est libre encore, que son malheur n'est point sans remede,

les torts qu'il a envers elle n'affligent point; au contraire, il en résulte des effets comiques et un intérêt qui met les spectateurs de moitié dans les moyens qu'elle emploie pour se soustraire à une tyrannie insupportable. Lorsque le Baron tient le billet qu'elle a écrit, qu'il est forcé de lui reconnoître de la sensibilité et de l'esprit, qu'il se prend de grande passion pour elle, soit que réellement il puisse éprouver un véritable amour, soit que sa vanité se trouve satisfaite de l'honneur qu'une femme accomplie lui fera dans le monde, on applaudit à la vengeance qu'obtiendra Lucile de cet homme qui l'a méprisée, qui, toujours dupe par excès d'amour-propre, sans être jamais avili, mérite enfin d'être puni de sa vanité : il s'est arrogé l'empire d'un époux; il est trompé, mais sans que la décence soit blessée. Nous croyons qu'on n'a point assez admiré la sagesse de cette combinaison d'où naît un dénouement qui ne laisse rien à desirer. En général, la conduite de cette piece est bien soutenue, et les détails en sont agréables : la scene où le Baron engage le Marquis à tromper son ami, à lui enlever sa maîtresse sans pitié, sans scrupule, est une des plus piquantes qu'il y ait au théâtre.

Le caractere de M. de Forlis fait un contraste heureux avec celui de l'homme du jour : c'est un véritable ami opposé à un homme cruellement léger; mais il est difficile de concevoir comment une liaison intime a pu se former entre deux êtres si différens, et durer dix années. Il faut passer cette supposition à l'auteur, parce qu'il en avoit besoin, et parce qu'à la rigueur cela est possible : d'ailleurs tout ce qui précede l'instant où l'action commence occupe peu le spectateur; il suffit que Boissy ait bien ménagé les causes de rupture entre M. de Forlis et le gendre qu'il avoit choisi. Le rôle de la Comtesse est tout ce qu'il devoit

être pour ce qu'elle fait dans la piece; son étourderie amuse positivement, parce qu'elle ne tient à rien; et cependant elle décide l'explication au dénouement, parce qu'elle est la seule assez désintéressée pour ne pas craindre de parler : d'un coup d'œil elle aperçoit l'intelligence qui regne entre les jeunes gens, et s'empresse de la proclamer; elle devine à qui est adressée la lettre de Lucile, et le nomme en se réjouissant de bonne foi de ce qui désespere son ami : tout cela est fort bien conçu. Le rôle de la sœur est sacrifié; mais c'eût été manquer le but que de le rendre plus saillant : pour la soubrette, elle a de la vivacité; quoiqu'elle agisse peu, elle sert très bien à montrer la haine que l'homme du jour inspire à ses domestiques.

Dans cette comédie, à laquelle on ne peut guere reprocher que de la négligence dans le style et la légèreté invraisemblable du Baron qui ne demande seulement pas au Marquis le nom de celle qu'il aime, on a remarqué que l'unité de temps est violée, non qu'à la rigueur les évènemens qui se passent ne puissent avoir lieu dans l'intervalle de vingt-quatre heures; mais l'auteur lui-même a pris soin de marquer les temps : dîner, concert, partie de jeu, spectacle, rendez-vous chez le ministre; il devient impossible de concilier ces incidens avec les heures qui s'écoulent pendant que la piece marche : heureusement ces invraisemblances sont dans les récits et non dans l'action principale; de sorte qu'on ne s'en aperçoit que par réflexion.

Nous avons suffisamment caractérisé les défauts et les agrémens du style de Boissy, dans la Notice sur sa vie, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'entrer dans plus de détails : cependant nous devons remarquer qu'on trouve dans cette piece des tableaux de mœurs dignes de la haute

comédie, et parmi lesquels les amateurs ont toujours distingué celui-ci, renfermé dans la réponse que le Baron fait à M. de Forlis, qui s'étonne du prix qu'on attache à des sociétés frivoles :

Monsieur le gouverneur, vous nous blâmez à tort :
On ne vit point ici comme dans votre fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage ;
Ce qui paroît frivole est dans le fond très sage :
Tous ces aimables riens, qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle et cet enchaînement
De qui le mouvement journalier et rapide
Nous fait par l'agréable arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis et les protections.
Au sein des jeux rians on perce les mysteres ;
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires :
Le succès en dépend ; tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

Le succès de cette comédie ne s'est jamais démenti : on la donne souvent ; et comme elle est toujours jouée avec soin, elle est toujours bien accueillie des spectateurs, qui trop souvent jugent du mérite des ouvrages dramatiques par la réputation des acteurs qui se chargent des premiers rôles ; ici du moins il n'y a point lieu à erreur.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DES DEHORS TROMPEURS.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE DOUZIEME VOLUME.

L'HOMME SINGULIER, comédie en cinq actes et en vers, de Destouches, page 1
Avertissement, 3
Acteurs, 6
Examen de l'Homme singulier, 143

LA MÉTROMANIE, comédie en cinq actes et en vers, de Piron, 149
Préface de l'auteur, 151
Stances dédicatoires, 195
Acteurs, 198
Examen de la Métromanie, 335

LES DEHORS TROMPEURS, comédie en cinq actes et en vers, de Boissy, 339
Notice sur Boissy, 341
Acteurs, 356
Examen des Dehors trompeurs, 471

FIN DU DOUZIEME VOLUME.





